

REPUBLIQUE ALGERIENNE DEMOCRATIQUE ET POPULAIRE
MINISTRE DE L'ENSEIGNEMENT SUPERIEUR ET DE LA RECHERCHE
SCIENTIFIQUE

UNIVERSITE DE BATNA – EL HADJ LAKHDAR-



Faculté des Lettres et des Sciences Humaines
Département de Français
Ecole Doctorale de Français
Réseau Est
Antenne de Batna

THEME

**Orient et Occident dans les nouvelles d'Isabelle
Eberhardt : *Le Major, Yasmina, Pleurs d'amandiers*
et *La Rivale***

**Mémoire élaboré en vue de l'obtention du diplôme de Magistère
Option : Sciences des Textes Littéraires**

Sous la direction du :

Pr. Jean-Pierre Montier

Présenté et soutenu par :

Sabrina BENZIANE

Membres du Jury :

- Président : Pr. Saïd KHADRAOUI, M.C. Université de Batna.
- Rapporteur : Pr. Jean-Pierre MONTIER, Pr. Université de Rennes 2.
- Examineur : Dr. Abdelwaheb DAKHIA, M.C. Université de Biskra.

Année Universitaire
2008 / 2009

Remerciements

Mes remerciements s'adressent, en premier lieu, à mon directeur de recherche, le professeur Jean-Pierre Montier pour m'avoir soutenu et encouragé dans le choix de mon thème et tout au long de mon travail de recherche. Merci de vos précieux conseils qui m'ont, tout au long de l'élaboration de mon travail, éclairés et ouverts de nouvelles perspectives et de nouvelles voies à explorer.

Un grand merci à monsieur Mohamed Nadir Sbâa pour m'avoir fait découvrir Isabelle Eberhardt.

Je souhaite remercier également le responsable de l'école doctorale : le Docteur Samir Abdelhamid, le responsable de filière « Sciences des textes littéraires » le Docteur Saïd Khadraoui ainsi que tous mes enseignants: monsieur Métatha, madame Simon, monsieur Benzarouel, monsieur Manaâ et mademoiselle Debbache qui ont contribués par leurs conseils et leur enseignement de qualité à rendre ce travail réalisable.

Je remercie tous ceux qui ont rendu ce travail possible par leur précieuse aide et leur confiance en moi. Tous ceux qui m'ont appuyé : mes amies surtout mes adorables et chères amies : Ourda et Nacira ainsi que mon mari Khaled.

En dernier lieu je tiens à remercier profondément mon tendre papa et ma tendre maman, mon très cher Lyazid et ma très chère Radia pour leur confiance, leur présence et leur aide, pour leur patience surtout.

Dédicace

Aux étoiles sur terre qui illuminent ma vie et qui tout au long de cette dernière m'ont éclairci la voie que j'ai empruntée. A Celles qui se sont éteintes et qui habitent toujours mon cœur. A Celles qui brillent toujours je leur dis vous serez toujours mes repères et mes constantes. Et à celles, nouvelles qui viennent de naître, vous serez mes appuis et vous m'ouvrirez la voie vers des choses nouvelles.

Pour tout le bonheur que vous m'apportez, je vous dis merci et j'espère du fond de mon cœur vous avoir rendu fières de moi.

Table des matières

Remerciements

Dédicace

<i>Table des matières</i>	<i>1</i>
<i>Introduction</i>	<i>3</i>
<i>PREMIERE PARTIE</i>	<i>7</i>
<i>Chapitre I</i>	<i>8</i>
<i>Biographie d'Isabelle Eberhardt</i>	<i>8</i>
1. Une naissance énigmatique.....	<i>8</i>
2. Une jeunesse initiatique.....	<i>10</i>
3. L'itinéraire d'une nomade	<i>13</i>
3.1. Un premier rêve : l'Algérie.....	<i>13</i>
3.2. Dans les sentiers de l'Afrique.....	<i>16</i>
<i>Chapitre II</i>	<i>36</i>
<i>Le contexte historique des nouvelles d'Isabelle Eberhardt</i>	<i>36</i>
1. La conquête de l'Algérie.....	<i>36</i>
2. La politique de colonisation.....	<i>41</i>
<i>Chapitre III</i>	<i>49</i>
<i>Présentation du corpus</i>	<i>49</i>
1. Préliminaire méthodologique	<i>49</i>
2. <i>Yasmina</i>	<i>52</i>
2.1. Circonstances de la publication	<i>52</i>
2.2. Mise en fonction et modalités narratives	<i>54</i>
3. <i>Le Major</i>	<i>56</i>
3.1. Circonstances de la publication	<i>56</i>
3.2. Mise en fonction et modalités narratives	<i>56</i>
4. <i>La Rivale</i>	<i>58</i>
4.1. Circonstances de la publication	<i>58</i>
4.2. Mise en fonction et modalités narratives	<i>58</i>
5. <i>Pleurs d'amandiers</i>	<i>59</i>
5.1. Circonstances de la publication	<i>59</i>

5.2. Mise en fonction et modalités narratives	60
DEUXIEME PARTIE	61
Chapitre I	62
Caractéristiques de l'écriture d'Isabelle Eberhardt	62
1. La composition des récits	68
2. La narration.....	76
3. La figure du héros voyageur.....	88
4. La part de l'auteure.....	92
Chapitre II	100
La réalité dans la fiction	100
1. La place singulière d'Isabelle Eberhardt dans la littérature de l'époque	100
2. A la rencontre de l'Autre.....	104
2.1. La rencontre du désert.....	105
2.2. La rencontre de la femme	112
3. Le regard ethnographique d'Isabelle Eberhardt	120
4. Le statut de la femme dans les nouvelles	126
Chapitre III	137
L'image de l'Occident et de l'Orient	137
1. Le rejet de l'Occident	138
2. L'appel de l'Orient.....	143
Conclusion	149
Bibliographie	154
Corpus étudié	154
Ouvrages	154
Livres en arabes.....	155
Autres livres	155
Dictionnaire.....	156
Articles.....	156
SITOGRAFIE	156

Introduction

Pourquoi avoir choisi de travailler sur une écrivaine qui présentait tant de controverses ? Parce que c'est ce qui a attisé notre curiosité. A lire les différentes biographies qui lui seront consacré, c'est une vie pleine qui sera présentée au lecteur. En 27 ans de vie, Isabelle Eberhardt avait suscité des écrits qui dépassaient largement des centaines de pages.

Cependant ce qui lui sera attribuée de cette vie relèvera parfois du fantasme, de l'extravagant et du pittoresque ayant souvent privilégié un certain aspect de sa vie sur un autre. C'est ce qui fait que la critique semble scindée sur le statut de l'auteure aussi bien Européens que Maghrébins. Pour les premiers, elle reste « la bonne nomade » ou « l'amazone des sables » ou bien « la vagabonde » ...des appellations qui font qu'on ne voyait que ce côté aventureux et nomade qui était l'un de ses principaux aspects, il faut le dire, mais pas l'unique. Pour les Maghrébins, elle est cette femme qui s'est faite musulmane et qui adopta la vie, la terre et le peuple algérien. Mais d'autres, ceux qui avaient travaillé sur ses écrits ; voient en elle beaucoup plus l'écrivaine, dont les textes, par leur portée, prennent une grande signification pour qui a su le déceler.

On peut considérer Isabelle Eberhardt comme étant parmi les écrivains « précurseurs enracinés¹ » de la littérature algérienne d'expression française et loin d'un désir de classement de parmi des genres ou des auteurs. Seulement cela voudrait dire que la valeur de ses écrits était différente des écrivains de cette époque, le XIX^e siècle. C'est en cela que travailler sur les textes de l'auteure devient un outil de la connaissance de cette dernière, sous un autre aspect : celui de l'écrivaine qu'elle était.

Si pour les différents biographes, c'est la vie de l'auteure qui prime souvent sur ses écrits, la portée de ces derniers et les différentes thématiques qu'elle soulèvera en feront des écrits de première main sur la société maghrébine dans le contexte qui primait à l'époque.

De l'écrivaine à la reporter en passant par l'ethnographe, l'auteure franchit les limites des genres et des textes pour faire de ces derniers le lieu où se dévoile sa pensée, ses idées mais pas uniquement. Elle décrit, explique, cite, rapporte, nomme les lieux, les traditions, les mœurs d'une société autochtone sensée disparaître sous les feux de la politique coloniale. Une société qu'elle a approchée et décrite, où elle a vécu et discuté avec le peuple autochtone pour lequel elle est utile : elle travaillera pour l'aider. Ce qui fait de ses textes des supports dans

lesquels l'auteure dénonce, critique et révèle la réalité quotidienne cachée sous les discours trompeurs du système colonial.

Si nous avons choisi le thème de l'Orient et de l'Occident dans les écrits d'Isabelle Eberhardt c'est parce que dans ses textes comme dans sa personnalité et sa vie il y a cette présence des deux rives. Si elle est passée d'une identité occidentale à celle d'orientale à travers sa conversion, son mode de vie, sa tenue vestimentaire et son identité souvent proclamée comme étant Mahmoud Saadi, il reste néanmoins que dans certains de ses traits de caractère se révèle un attachement à certains principes acquis de l'Occident même si souvent elle en critiquait la civilisation.

D'abord nous voudrions définir ce que les termes Occident et Orient désignent dans l'imaginaire de l'auteure notamment puisqu'il s'agit ici beaucoup plus du vocabulaire d'Isabelle Eberhardt. L'Occident sera toujours la civilisation aux progrès, sciences et techniques mais aussi l'esprit de supériorité dont elle voulait s'évader. L'Orient désignait, dès son adolescence, ces pays au sens large du terme, ceux notamment qu'elle découvrit à travers ses lectures qui petit à petit se préciseront pour devenir le Maghreb ensuite l'Algérie.

A travers une dualité des deux mondes qui se retrouvent dans l'univers de l'auteure et qui transparait souvent dans ses écrits, il nous a paru intéressant de voir quelle image l'auteure veut présenter de l'Occident et de l'Orient (comment elle présente l'Arabe et le Français) et pourquoi elle met en scène, dans ses nouvelles, la rencontre de deux mondes, deux civilisations, deux sociétés à travers un couple (toujours un Français et une indigène algérienne) mais dont la fin se solde toujours par une séparation tragique, un abandon, qu'il soit choisi par le héros qui à la fin décide de revenir à ses origines et d'abandonner sa bien-aimée, ou qu'il soit imposé par le milieu qui fait pression sur lui.

Le choix de ces quatre nouvelles : *Le Major*, *Yasmina*, *Pleurs d'amandiers* et *La Rivale* sur lesquelles nous voulons travailler s'est fait par rapport aux différentes interrogations soulevées. A travers la lecture des deux nouvelles *Le Major* et *Yasmina*, le thème de la rencontre des deux mondes à travers la rencontre d'un couple se répète dans les deux textes sans, pour autant, raconter la même histoire. Ce qui caractérisera les deux récits est le choix du couple toujours un occidental et une orientale dont la relation se solde à la fin par un échec qui sera non seulement propre aux deux personnages mais lèvera le voile sur une réflexion générale concernant le contact des deux sociétés.

¹ DÉJEUX, Jean, *La littérature algérienne contemporaine*, France, Presses Universitaires de France, « Que sais-je », p. 57.

Les deux autres nouvelles *Pleurs d'amandiers* et *La Rivale* dévoilent encore plus le style poétique surtout à travers la description et les différents portraits que fait l'auteure de ses personnages. Si *Pleurs d'amandiers* soulève le thème du statut de la femme souvent évoqué par elle, et que nous retrouverons aussi dans les nouvelles de *Yasmina* et *Le Major*, *La Rivale* révèle un aspect de l'auteure elle-même, qui est celui de la « vagabonde » ayant fait le choix de la route et de l'aventure, le style de vie qu'adopta l'auteure.

À travers les quatre nouvelles que nous avons choisi d'étudier, nous voudrions montrer que l'écriture d'Isabelle Eberhardt n'est pas une simple fiction mais un témoignage authentique ; ses personnages sont les témoins et les représentants de leurs sociétés, d'une réalité. Il y a une sorte d'engagement de vérité et une peinture réelle de la société de l'époque où les deux rives se côtoient sous l'image d'un dominant et d'un dominé.

Elle pose un regard critique sur l'occupation française en Algérie et dénonce les pratiques exercées sur les autochtones derrière « sa mission civilisatrice » de même que les attitudes étriquées et l'enfermement sur soi de la part des occidentaux.

L'auteure donne à ses personnages certains de ses traits de caractère et leur fait suivre son itinéraire et surtout sa quête de liberté (liberté qui dans ses nouvelles apparaît en double regard : celle d'un peuple opprimé par le colonisateur et celle de l'être dans ses choix et son mode de vie). Cependant elle se distingue de leurs histoires par le fait qu'elle réussit à se rapprocher et à se faire adopter par la société algérienne. Elle retrouve l'amour en la personne de son mari et elle réussit à combiner en elle les principes des deux mondes auxquels elle appartenait.

Il nous semble aussi important de montrer le talent, le style et la force de l'écriture de l'auteure, à laquelle le statut d'écrivaine, au vrai sens du mot, lui fut rarement attribué, tant il était sans doute plus facile de voir en elle une simple aventurière.

Pour pouvoir répondre aux interrogations que nous posons et montrer ou infirmer les hypothèses que nous avançons, nous comptons partir des textes à travers une démarche descriptive et analytique des éléments qui les constituent et en combinant différentes approches et outils dans le but de chercher des « éclats » de sens qui permettent de comprendre les intentions de l'auteur et ceux à la lumière de sa vie, ses choix, son idéologie et son itinéraire.

Notre étude comportera deux parties formulées en plusieurs chapitres. Nous présenterons d'abord l'auteure, le contexte historique dans lequel sont apparues les nouvelles et celui qu'elles évoquent ; puis ce sera la présentation du corpus sur lequel nous allons travailler en expliquant le choix de ce dernier. Ensuite, la deuxième partie de notre travail

portera, en premier lieu, sur deux axes que nous estimons importants dans les écrits de l'auteure : d'abord la caractéristique de l'écriture qui révèle son style à travers une analyse de la structure des récits, une analyse narratologique, ainsi que deux constantes dans son style qui sont la figure du héros voyageur puis la part d'Isabelle Eberhardt qu'elle intègre souvent dans ses textes à travers ses héros.

Le deuxième chapitre traitera sur la part de réalité qui existe dans les textes de l'auteure : réalité de l'époque et du contexte, réalité de la société, réalité de la femme, réalité du regard de l'auteure à travers lequel elle dévoile et fait connaître la société de l'époque.

Au fil de tous ces chapitres, la confrontation entre Orient et Occident, vue par le prisme des œuvres et de la personnalité d'Isabelle Eberhardt, sera présente. Nous serons alors en mesure de proposer une analyse synthétique, révélant l'image que donne l'auteure dans ses textes des deux mondes, l'Orient et l'Occident, en transposant le tout sur sa propre vie. Comment cette femme à-t-elle réussi à conjuguer en elle les deux mondes et pourquoi souvent dans ses écrits cette rencontre qu'elle réussit dans sa vie la fait échouer à ses héros ? Nous espérons apporter à cette question, à la fin de notre mémoire, des réponses argumentées et convaincantes.

PREMIERE PARTIE

Chapitre I

Biographie d'Isabelle Eberhardt

« La vie est non pas seulement une lutte perpétuelle contre les circonstances, mais bien plutôt une lutte incessante *contre nous-mêmes*. C'est une vérité vieille comme le monde, mais les trois quarts des hommes l'ignorent ou n'en tiennent aucun compte : de là les malheureux, les désespérés et les malfaisants¹. »

(Isabelle Eberhardt)

1. Une naissance énigmatique

Isabelle Eberhardt est née le 17 février 1877 à Genève. Sa mère était Nathalie De Moerder, née Eberhardt, de père inconnu. Elle sera nommée « Isabelle Wilhelmine Marie Eberhardt » du nom de jeune fille de sa mère qui était mariée au général sénateur russe De Moerder avant la naissance d'Isabelle.

Au printemps de l'année 1871, la famille Moerder avait quitté la Russie par recommandation du médecin de famille pour Nathalie qui était enceinte et avait un besoin de changer d'air en compagnie du précepteur des enfants, un certain Alexandre Trophimowsky, marié et père et dont la famille était restée en Russie.

Ayant traversé l'Europe, ils se fixèrent à Montreux où l'enfant naquit en 1871, prénommé Augustin, il fut reconnu par le général qui, entre temps, était revenu en Russie, laissant sa femme, ses enfants et le précepteur à Montreux.

¹ EBERHARDT, Isabelle, *Œuvres complètes. Ecrits sur le sable (récits, notes et journaliers)*, Paris, Grasset, p. 391.

A la mort du général, en avril 1873, la famille resta avec le précepteur Trophimowsky qui conquiert la veuve. Après un séjour à Montreux, des déménagements successifs, la famille s'établit en 1873 à Genève dans une villa du quartier des Grottes. En février 1877 et en l'absence de Trophimowsky, Nathalie De Moerder accouche, assistée de son médecin et dans son domicile d'une fille : c'est Isabelle.

En l'absence d'une reconnaissance de paternité par Trophimowsky, elle est considérée comme fille naturelle et enregistrée ainsi, elle portera le nom de sa mère « Isabelle Wilhelmine Marie Eberhardt ». Différentes thèses ont été avancées sur la paternité de Trophimowsky par certains biographes mais dont l'absence de preuves ne permet de confirmer aucune. Notamment le fait que Trophimowsky n'ait pas reconnu l'enfant, qui pour certains revient au fait qu'il n'avait pas divorcé de sa femme et donc dans l'impossibilité de le faire. Alors que pour d'autres cela revient à ses principes nihilistes.

Les biographes se partagent entre ceux qui y croient comme Doyon, qui ne le dit pas explicitement mais le suggère, Simone Rezzoug qui, elle, avance que « Bien qu'Isabelle porte le nom -sans particule- de sa mère et qu'elle n'ait jamais appelé Trophimowsky que du surnom de Vava, il semble probable que ce personnage haut en couleurs fût son père¹. »

Alors que pour d'autres comme Françoise d'Eaubonne, le fait qu'il ne la reconnaisse pas était la confirmation qu'elle n'était pas sa fille et penche à attribuer la paternité au poète français Arthur Rimbaud qu'elle essaye de confirmer par les similitudes de leur destin et qu'elle complète par les similitudes des caractères. Elle procède même à une confrontation des textes y découvrant des rapprochements dans les thèmes, les expressions et les détails d'écriture. Une thèse qui reste aussi improbable qu'elle relève beaucoup plus du côté pittoresque attribué souvent à la vie d'Isabelle Eberhardt.

Michel Tournier dans sa préface du livre de Denise Brahimi, *L'oued et la zaouïa. Lectures d'Isabelle Eberhardt*, soutient que même « si Trophimowsky n'est pas le père d'Isabelle selon le sang, elle est vraiment sa fille spirituelle² »

Au milieu de toutes ces spéculations, une précision apportée, en avril 1903, par Isabelle Eberhardt elle-même à un journal bordelais : *La petite gironde* et dans un article parlant d'elle, elle dit :

¹ REZZOUG, Simone, *Isabelle Eberhardt*, Office des Publications Universitaires, Alger, coll. « classiques maghrébins », p. 19

² BRAHIMI, Denis, *L'oued et la zaouïa. Lectures d'Isabelle Eberhardt*, Alger, Office Des Publications Universitaires, 1983, p. 9.

« Fille de père sujet russe musulman et de mère russe chrétienne, je suis née musulman et je n'ai jamais changé de religion. Mon père étant mort peu après ma naissance à Genève, où il habitait, ma mère demeura dans la villa avec mon vieux grand' oncle¹ »

En 1988, la revue *L'internationale de l'Imaginaire* fait paraître des lettres d'Isabelle conservées jusqu'alors dans les archives de la famille de Ali Abdel-Wahab, un ami tunisien avec lequel elle correspondait. Dans ces lettres écrites, début 1898, peu après la mort de sa mère, elle y déclare, concernant sa naissance, qu'elle est « le triste résultat d'un viol commis par le médecin de maman, actuellement décédé² »

La même année, c'est Edmonde Charles-Roux qui publie son œuvre, *Désir d'Orient* et qui affirme qu'Isabelle Eberhardt est bien la fille de Trophimowsky mais qu'il ne pouvait le reconnaître car il n'avait pas divorcé. Elle ne tient pas compte de la confession faite par Isabelle mais que Mohamed Rochd trouve corroborée par plusieurs faits, le plus évident est l'inexistence d'une trace de la conversion d'Isabelle à l'Islam. Si cette révélation est vraie, sa conversion n'a donc jamais eu lieu puisqu'elle était fille de musulman.

2. Une jeunesse initiatique

Isabelle vécut dans une maison de la campagne située dans les environs de Genève, à Meyrin, appelée la « Villa Neuve ». Elle était spacieuse et isolée, avec un grand jardin clôturé de murs et entouré de terrains vagues boisés.

Enfant, elle était entourée de ses frères et sœurs qui s'occupaient d'elle. La famille, à cette époque, était constituée de sa mère, du précepteur Trophimowsky, qu'elle appelait Vava et de ses quatre frères et sœurs : Nathalie, Wladimir, Olga et Augustin. Ce dernier était son préféré et Denis Brahimi qualifie son attachement pour lui comme à son « alter ego ».

Simone Rezzoug, dans son livre *Isabelle Eberhardt*, parle d'une « enfance choyée » et que les propos d'Isabelle Eberhardt consolident dans son journal où elle évoque « les soins idolâtres de maman », « les vêtements excellents », « la nourriture saine entre toutes ». En évoquant la Villa Neuve, elle en parle comme le lieu qui « [...] abrita la bonté et la douceur de maman, les bonnes intentions jamais réalisés de Vava...et surtout tout ce monde chaotique de mes rêves à moi³ ».

¹ BENAMARA, Khelifa, *Isabelle Eberhardt et l'Algérie*, Alger, édition barzakh, septembre 2005, p. 12.

² *Ibid.* p. 14

³ REZZOUG, Simone, *Isabelle Eberhardt*, Op. cit., p. 19

Cependant c'était un milieu singulier dans lequel grandit la jeune fille. Le précepteur avait instauré un rythme de vie qui correspondait, selon les biographes, à ses penchants nihilistes et à l'idéologie anarchiste de l'époque mais pour Edmonde Charles-Roux, il n'existe aucun acte ou écrit qui permet de confirmer un quelconque encouragement à un comportement révolutionnaire, au contraire « [...] tout dans leur comportement dénote un individualisme opiniâtre dont Bakounine autant que Kropotkine se seraient grandement méfiés¹. ».

Les enfants n'allaient pas à l'école et entreprenaient des études assez incohérentes à la maison sous la direction de Trophimowsky, ils maîtrisaient les langues, parlaient et écrivaient en français, en allemand et en russe, lisaient beaucoup et tous les genres d'œuvres aussi bien la littérature russe qu'étrangère. Une partie de cette éducation était aussi vouée au travail manuel. Pour Edmonde Charles-Roux, il est évident que ce qu'elle acquit comme connaissances, dans l'atmosphère de la villa Neuve et ses fréquentations, ne lui aurait jamais été dispensé dans une école de l'époque. « Son bagage intellectuel dut à ces circonstances particulières ses lacunes, ses singularités, mais aussi sa richesse². »

Isabelle était la préférée, mais elle était traitée en garçon et s'habillait ainsi. Trophimowsky lui avait appris à monter à cheval, son temps libre était consacré à la peinture et au dessin. Pour Mohamed Rochd, son attirance pour la littérature et la création littéraire lui venait des différentes lectures qui avaient « [...] une tendance prononcée pour le romantisme et l'exotisme³ ». Elle l'affirmera aussi en disant que « jusqu'à présent, j'ai cherché les lectures qui font rêver et sentir. De là cette hypertrophie du sens poétique au détriment de la pensée pure⁴. ». Ses lectures éveillées en elle le désir de voyage et d'exploration, le désir de partir sur la route, vers l'inconnu, envie qu'elle partageait avec son frère Augustin.

Catherine Stoll-Simon avance qu'à 16 ans, elle aimait lire Loti, Zola ainsi que le Coran et qu'elle s'intéressait, déjà, à tous ce qui concernait l'Algérie. Elle voulait même apprendre le kabyle, ce qui est sûr, c'est qu'elle s'intéressait déjà à l'Algérie, à l'Islam et qu'elle apprit l'arabe par ses propres moyens et par des efforts personnels, à travers des dictionnaires, des guides, des œuvres littéraires qu'elle achetait.

Elle avait une bonne culture historique et géographique et quelques rudiments en philosophie. Son intérêt pour les choses les plus sérieuses de la vie, l'au-delà, lui sont venus

¹ CHARLES-ROUX, Edmonde, *Un désir d'Orient. La jeunesse d'Isabelle Eberhardt*, Paris, Edition Grasset & Fasquelle, coll. « Le livre de poche », 1988, p. 156.

² *Ibid.* p. 180.

³ ROCHD, Mohamed, *Isabelle. Une Maghrébine d'adoption*, Alger, Office des Publications Universitaires. p.22.

⁴ *Idem.*

dés son jeune âge ; elle en parle dans ses *Journaliers*, du 21 novembre 1901, à Marseille : « Ce sont aussi les grandes préoccupations de l'au-delà qui m'ont fait rêver jadis, aux longues heures nocturnes de silencieuse contemplation, accoudée à la fenêtre de ma chambre, d'où l'on voyait le grand ciel de là-bas [...]»¹ »

La jeunesse d'Isabelle, en cette année 1895, était marquée aussi par sa découverte de la ville et ses fréquentations dans les milieux des étudiants de Genève de l'époque qui était connue beaucoup plus comme étant la « capitale de l'exil » et où se trouvait des étudiants de toute l'Europe. Mais il y avait surtout ceux désignés comme étant des « slaves » et des « orientaux » et où se mêlaient des Turcs, des Polonais, des Arméniens, des Serbes, des Juifs..., ces étudiants étrangers et pauvres qui arrivaient en masse et qui étaient mal appréciés étaient aussi de toutes les idéologies : populistes, nihilistes, anarchistes ou socialistes.

Le rythme de vie de la villa avait provoqué la fuite de plusieurs des enfants de Nathalie dont le frère préféré d'Isabelle : Augustin qui à sa deuxième tentative préféra s'engager dans la légion étrangère à Sidi Bel-Abbès.

Quant à son désir de vivre en pays musulman, il semble, pour certains biographes, lui être insufflé par la connaissance d'un certain Rehib Bey, jeune diplomate turc d'origine arménienne qu'elle appelait Archawir (dans d'autres livres Archiwir) et qui connut les De Moerder à Genève où il était attaché au consulat de Turquie. Il s'éprit de la jeune fille et jouera, plus tard, un rôle important dans son attirance pour l'Islam et le Maghreb qu'elle surnommait « Dar-el-Islam ». D'autres aussi furent influents à travers ses correspondances avec plusieurs personnes, sous plusieurs pseudonymes, et avec lesquels elle noua des amitiés, notamment, avec un jeune officier dénommé Eugène Letord qui lui adressait des descriptions des mœurs et des traditions des indigènes.

Elle écrivait, aussi, à un exilé égyptien qui s'appelait James Sanua et qui était, surnommé Abou Naddara, il était propriétaire d'une revue à Paris et qui lui conseilla, selon Mohamed Rochd, de faire carrière dans les lettres en peignant la vie et les mœurs de l'Islam et des musulmans. Ce conseil lui fut donné plus tard puisque à cette époque elle n'était pas musulmane et n'avait aucune connaissance et aucun rapport avec le monde musulman.

Ces correspondances avaient débutées à l'époque du départ de son frère, Augustin, c'est-à-dire en 1895. Elle songeait aussi se créer des revenus en vendant des aquarelles et des tableaux qu'une papeterie de Genève avait acceptés de vendre mais il n'est pas sûr que cela s'est réalisé. C'est aussi à cette époque qu'elle commençait à écrire puisque dès septembre

¹ *Ibid*, p.23.

1895 paraissait à la *Nouvelle Revue Moderne*, sous le nom de Nicolas Podolinsky, une nouvelle *Infernalina* sous-titrée *Volupté Sépulcrale*.

En avril et mai de 1896, deux autres récits sont publiés dans la même revue *Per Fus et Néfus* et *Dholéma*. Puis, elle opta pour une autre revue : *L'Athénée de France* où fut édité, sous le même nom, une biographie sur son poète favori Siméon Yakowlewitch Nadson. En mai, elle publia une traduction de quatre passages sur le thème de « la louange du travail, de l'effort face à l'angoisse des insomnies et du découragement de la génération¹. ». Pour Mohamed Rochd, ce sont ces mêmes préoccupations qui se trouvent dans son œuvre. Le même mois, une autre nouvelle est publiée *Erotraste* dont le thème est la recherche de Dieu par un jeune Grec de l'antiquité.

3. L'itinéraire d'une nomade

3.1. Un premier rêve : l'Algérie

Déjà à 18 ans, Isabelle savait ce qu'elle voulait. Poussée par l'atmosphère qui régnait à la Villa Neuve, alimentée par ses différentes lectures de Loti, de Fromentin, des lettres qu'elle recevait de ses frères, qui l'avaient précédée au Sud Algérien, et d'Eugène Letord, qui ne cessait de lui fournir des descriptions sur le Sahara et ne cessaient d'alimenter ses rêves. Cette intention exprimée dès 1895, allait prendre forme : voir l'Afrique, ce Maghreb, cet Orient tant désiré.

L'Algérie était la première destination et le tout premier voyage qu'Isabelle Eberhardt entreprit, accompagnée de sa mère, c'était fin mai 1897. En transitant par Marseille, elles voyagèrent à bord d'un navire qui les emmena vers Annaba. Elles y restèrent jusqu'à la fin du mois de novembre en s'installant d'abord dans un logement loué par leurs connaissances dans un quartier européen mais, au bout d'un moment, les deux femmes changèrent de résidence et choisirent une maison en bordure de la vieille ville arabe. Marquant ainsi leur différence avec les autres occidentaux.

Isabelle se promenait en ville dans le costume arabe masculin, ayant l'habitude, à Genève, de s'habiller en garçon, c'était sans doute la meilleure façon de pouvoir explorer tous les endroits à son aise et d'être plus proche des autochtones. Ses impressions, ses constatations, elle en faisait part à son ami tunisien, Ali Abdul-Wahab, qu'elle connut par l'intermédiaire d'Abou Naddara et qu'elle ne cessera de solliciter.

¹ ROCHD, Mohamed, *Isabelle. Une Maghrébine d'adoption*, Op. cit., p.27.

Pour certains biographes, ce fut certainement à cette époque qu'elle et sa mère se convertirent à l'Islam mais jusqu'à présent personne n'eut connaissance de la date exacte, ni même s'il y a vraiment conversion vu que Isabelle avait déclaré, à mainte fois, être fille de musulman.

Cependant, dans une lettre adressée à Abdul-Wahab, datée du 1^{er} juillet 1897, avant son déménagement, elle lui dit :

« Si vous voulez que je vous parle de ma vie en pays d'Islam (*fi dār al islām*) attendez qu'il fasse un peu plus frais à Bône. Cette vie vaut en effet la peine qu'on la décrive, vu qu'elle ne ressemble en rien à celle des demoiselles en général. Je vous dirai seulement que les musulmans m'ont reçue à bras ouverts et que je ne connais pas encore un *seul Français ni Française*¹. »

Elle justifie cela par le fait qu'elle est dégoûtée par « l'odieuse conduite des Européens envers les Arabes, ce peuple que j'aime et qui, si Dieu veut, (*inch'Allah*), sera mon peuple à moi². ». C'est certainement l'approfondissement de ses connaissances en arabe dialectal, ses conversations avec des musulmans, comme celle avec Archawir, qui lui permirent de mûrir son savoir en Islam. Pour Mohamed Rochd, elle dut aussi faire la lecture du Coran dans le texte. Khelifa Benamara parle de sa « conversion », non comme l'abandon d'une religion pour une autre mais comme un renversement direct du scepticisme ou de l'irréligion. Comme elle l'écrit à Abdul-Wahab

« Que direz-vous, quand vous entendrez que moi, sans religion, fille du hasard, élevée au milieu de l'incrédulité et du malheur, je n'attribue, au fond de mon âme, le peu de bonheur qui m'est échu sur la terre qu'à la clémence du Dieu Clément et Miséricordieux (*Allah ar rahmān ar rahīm*) et tous mes malheurs à ce *Mektoub* mystérieux contre quoi il est parfaitement inutile et si insensé de s'insurger³. »

C'était la cause de son respect et son attachement ressenti pour l'Islam, dans sa conviction que Dieu a voulu la sauver « des ténèbres de l'ignorance. ». Aussi, c'est pendant ce séjour que se précise sa vocation d'écrivain car elle écrit qu'elle aime ce procès de la création littéraire, elle en fait même sa providence et sa vraie assurance.

¹ CHARLES-ROUX, Edmonde, *Un désir d'Orient. La jeunesse d'Isabelle Eberhardt*, Op. cit., p. 454.

² *Idem*.

³ *Ibid*, p. 467.

C'est dans un récit intitulé *Silhouettes d'Afrique, les Oulémas*, paru en mars 1898, dans la revue *L'Athénée* qu'Isabelle révèle les détails de son vécu comme musulmane et ceux sous les traits de son héros, Mahmoud, jeune homme, soi-disant, étudiant qui se déplaçait à Annaba. Il raconte son origine, ce qu'a été sa vie en étant étudiant dans une zaouïa à Annaba et comment il a été attiré par cette étrange terre qu'il appelait « Dar-El-Islam », ainsi que cette attirance, cet éblouissement qu'il eut pour la religion de l'Islam. Mais surtout la recherche de l'exaltation qui transporte l'âme vers des régions ignorées et qu'il trouva enfin à l'écoute du mueddine qui chante l'appel à la prière et dont la voix nostalgique et douce le séduit. En cette heure du coucher, heure particulièrement chérie par le jeune homme, il allait alors se prosterner devant la grandeur du Dieu éternel.

C'est lors de ce 1^{er} voyage en Algérie qu'Isabelle Eberhardt va perdre sa mère affaiblie par la maladie et les différentes épreuves. Elle mourut le 28 novembre 1897 et fut inhumée au cimetière musulman de Sidi El Ouchouech.

Pour certains biographes sa conversion était pour faire plaisir à sa fille. Pour Doyon, seul le nom de Nathalie Eberhardt est mentionné comme inscription sur sa tombe alors que pour d'autres, ils reprennent les propos de la poétesse Delarue Mardrus qui, en visitant la tombe en 1904, trouva une double inscription : en français et en arabe. Le nom arabe était Fathima Manoubia.

Avant la fin de l'année 1897, Isabelle repart à Meyrin. L'attachement qu'a Isabelle pour sa mère et la perte de cet être cher et tendre lui laissera un grand vide dans sa vie. Elle restera toujours présente dans ses écrits, notamment ses impressions, les souvenirs qu'elle évoque et ce sous la désignation de « L'esprit blanc » ou « La blanche colombe ».

En avril 1898, peu après son retour à la Villa Neuve, son frère Wladimir, malade se suicida. L'aggravation de l'état de santé de Trophimowsky, le refus d'Isabelle de se marier avec Rehib Bey, entraîna leur rupture. Le retour de son frère Augustin de son périple dans le Nord-africain, toujours irresponsable et fuyant à nouveau à Marseille pour se marier, contraria beaucoup Isabelle.

Le 15 mai 1899, à 72 ans et atteint par un cancer de la gorge, Trophimowsky décède après une période de maladie au cours de laquelle Isabelle prit soin de lui avec dévouement. Il fut enterré au cimetière de Vernier à côté de Wladimir.

Ce retour fut aussi une sorte d'épreuve pour sa foi encore fragile. Dans une lettre envoyée à son confident Abdel Wahab, elle lui fait part de ses appréhensions : « ...Je tâche de combattre mon incrédulité passée, de m'islamiser, comprenant que sans la foi je serai perdue

sans retour¹ » ; elle voulait partir au plus vite pour Tunis afin que sa foi ne se brise pas et elle termine par dire combien la disparition de sa mère lui a laissé un manque atroce.

Cette période à Genève sera caractérisée par des écrits littéraires : en mars 1898, une protestation à propos de l'article du directeur de *l'Athénée* sur Zola, intitulé *Conspuez Zola* est publié et signé Podolinsky indique l'audace et la liberté d'opinion de la jeune fille. Apparu aussi dans le même numéro ainsi que dans les trois numéros suivants, sauf celui de mai, la nouvelle intitulée *Silhouettes d'Afrique. Les Oulémas* qui raconte sous la fiction son premier séjour en Algérie.

C'est à cette époque que datent les deux premiers cahiers de son roman *Rakhil* dont le fond et la forme resteront inachevés et dont le texte, selon Mohamed Rochd, présente des questionnements sur l'éventuelle intervention d'un tiers. Il aura une suite en 1900.

Après la mort de Trophimowsky et restant seule avec son frère Augustin, qui entre temps était revenu, ils n'eurent qu'une seule envie c'est quitter et fuir au plus vite cette maison à laquelle plus rien ne les retenait.

Ainsi un premier volet de sa vie se referme pour laisser entrevoir la période qui allait être la plus racontée de sa vie, celle de sa vie nomade, marquée par ses nombreux voyages et dans laquelle va se réaliser son vœu le plus cher : vivre en terre d'Islam.

3.2. Dans les sentiers de l'Afrique

Le 4 juin 1899, Isabelle quitta Genève pour Tunis où elle débarqua la matinée du 14 juin avec son frère Augustin et un certain Samuel à qui les deux héritiers avait laissé le soin de s'occuper de l'héritage et qui ne tardera pas à les escroquer.

Mohamed Rochd fait remarquer que dans son récit, évoqué dans *Heures de Tunis* qui fut publié d'abord par la *Revue Blanche* du 1^{er} juillet 1902, Isabelle parle d'une durée de deux mois, mais ils ne furent pas consécutifs. Étant arrivée le 14 juin, elle repartit le 8 juillet puis y revient le 3 septembre et n'y restant que peu de temps, elle repartit pour le Sahel tunisien où elle séjourna le reste de septembre et une partie d'octobre. Ainsi, elle dut séjourner dans la capitale tunisienne 4 semaines, entrecoupées par le voyage au Sahel. Ce qui est sûr c'est que début novembre, elle était de retour en Europe.

A travers ses *Heures de Tunis*, elle décrit la maison où elle séjourna. Ses flâneries dans la Casbah, les vieux quartiers de Tunis, les cimetières, elle ira même jusqu'à Carthage

¹ CHARLES-ROUX, Edmonde, *Un désir d'Orient. La jeunesse d'Isabelle Eberhardt*, Op. cit., p. 480.

où elle méditera sur le destin des civilisations passées. Elle fait aussi le récit de certains personnages qu'elle observait ou rencontrait.

Ce qui contraste entre les dix lignes écrites dans ses notes de voyage et son récit d'*Heures de Tunis* c'est que dans ce dernier elle ne fait mention d'aucune information rapportée par les biographes sur ses sorties nocturnes en compagnie de ses amis : Ali Abdul Wahab et d'autres. Le récit donne l'image d'un séjour paisible passé dans la contemplation et la visite des différents endroits jugés intéressants.

Pour Catherine Stoll-Simon, c'est une sorte d'idéalisation de ce séjour qui représente son rêve de vieil Orient calme et tranquille et où elle supprime ainsi tout ce qui pourra faire référence aux quartiers européens et à une présence occidentale sur les lieux.

Le 8 juillet, elle était en route pour le Sud Constantinois pour voir ce désert tant désiré. C'était son premier voyage seule et l'entreprendre dans la situation où se trouvait le pays était un risque d'autant plus que le tourisme était beaucoup plus pour les villes côtières étant sous contrôle civil et vers le sud qui était une zone militaire.

Isabelle Eberhardt voyageait vêtue en costume traditionnel arabe et sous l'identité d'un jeune étudiant s'appelant Mahmoud Saadi, jeune Taleb musulman, partant sur les routes à la découverte de l'Islam. Avec un passeport attestant qu'elle était une femme, elle troublait souvent les officiers du bureau arabe, hauts responsables de ces régions. Elle arrive à Batna et essaye de rencontrer son correspondant Eugène Letord mais le manque et décide d'aller visiter les ruines de Timgad. Le 13 juillet, elle prend le train pour Biskra et continue sa route à cheval.

Pour pousser jusqu'au Sud, Isabelle doit avoir une autorisation délivrée du bureau arabe à tout étranger, étant en territoire placé sous l'autorité militaire. Autorisée à aller vers Touggourt, elle est invitée à accompagner le capitaine De Susbielle et son convoi mais elle revient sur son acceptation pour le mauvais comportement que ce capitaine a envers les musulmans, elle choisit donc de voyager en compagnie de deux indigènes.

Elle fait le voyage de Biskra à El Oued par Touggourt, le voyage dura du 18 juillet jusqu'au 3 août où elle arriva. Dans sa biographie sur Isabelle. Mohamed Rochd évoque les conditions dans lesquelles elle entreprit ce premier voyage vers le Sud. D'abord les conditions météorologiques : la chaleur puisque le voyage s'est fait en été et sur un cheval avec le manque de sommeil, de nourriture, d'eau, les accès de fièvre ce qui aboutira à une dégradation physique.

Ce premier voyage révèle aussi son comportement vis-à-vis des Arabes et des militaires, se rapprochant et préférant partager le voyage avec les indigènes qu'avec les militaires dont le comportement envers les musulmans la révoltait ainsi que la méfiance de l'armée à son égard.

Son itinéraire est raconté dans son carnet de route reproduit par Victor Barrucand et où, elle relate son premier itinéraire vers le Sud. Les notes qu'elle y porte, les conditions dans lesquelles s'est déroulé le voyage, les rencontres, les difficultés qu'elle rencontra notamment l'ordre que délivra De Susbielle de lui refuser le séjour au bordj d'Ourlana, sur la route de Touggourt au-delà de 24 heures.

Elle arrive à Touggourt le 23 juillet, en réussissant à avoir l'accord du capitaine De Susbielle qui lui permit de partir à El Oued, elle y pénètre le 3 août à sept heures. Le séjour à El Oued fut court mais dans les textes qui le décrivent, Isabelle note l'éblouissement et l'attachement que cette oasis a exercé sur elle. Elle fut de retour à Biskra en convoi militaire.

A son retour à Batna, elle put rencontrer Eugène Letord, son correspondant. Le 29 août, elle part pour Annaba, rencontre son frère et visite la tombe de sa mère puis retourne en Tunisie, le 2 septembre, en train et y reste deux mois. Au cours de ce séjour, elle se consacre à explorer le Sahel tunisien, c'est de Sousse qu'elle commence sa traversée, elle en rapporte des descriptions, des impressions. Ce voyage lui permit, aussi, d'élaborer un ensemble de textes qui constitueront *Un automne dans le Sahel tunisien*, septembre/octobre 1899.

L'auteure visita, aussi, les villes tunisiennes : Sousse, Monastir, Ksar-Helal, Moknine..., et suivit une petite caravane qui ramassait les impôts et les arriérés, devenant le greffier qui nota tout et qui revient avec un texte jamais publié celui où elle relate la vérité à laquelle, elle a assisté de la réalité sur le protectorat et la mission de civilisation à laquelle la France prétendait jouer en Afrique, à l'exemple de la Tunisie.

L'article intitulé *Souvenirs du Sahel tunisien* resta inédit. Ce texte dans lequel Isabelle se déchaîna contre cette injustice faite aux indigènes ne sera publié qu'en avril 1915 dans *l'Akhbar*, s'agissant d'un des premiers textes qu'elle élabore et dans lequel, elle pose sans langue de bois, les vérités sur la colonisation, le système colonial en vigueur, ceux à quoi elle avait assisté lors de sa traversée. C'est au cours de ce voyage qu'elle va s'ouvrir sur la misère vécue par « ses frères musulmans ». Elle dit :

« J'ai pu, aidé par des circonstances fortuites et singulièrement favorables, voir comment l'on fait rentrer là-bas les arriérés d'impôts et comment l'on fait les enquêtes judiciaires. Eh bien je déclare que l'un et l'autre se pratiquent de la façon la plus révoltante, la plus barbare, et cela non pas occasionnellement mais

constamment, au vu et au su de la plupart des fonctionnaires français, civils ou militaires, chargés de contrôler les fonctionnaires indigènes¹... »

A partir de ce texte commence à se distinguer une première orientation de ses écrits dans lesquels elle défend les opprimés, les colonisés et dénonce le système colonial. Elle peint surtout la vie bédouine à la période colonial qu'elle surveille, regarde vivre avec sa misère, ses injustices, les réactions des gens face à certains faits, leur grandeur d'âme et leurs croyances...

Les cadres, les paysages, les situations auxquelles elle assista seront les matériaux et les cadres de certaines des nouvelles qu'elle élaborera. De retour en Europe, Isabelle avait rompu toute relation avec son correspondant Tunisien, celui qu'elle considérait comme son ami, Ali Abdul Wahab ainsi que le poète Mohamed Rachid avec qui elle était en relation.

Pour Mohamed Rochd, ce voyage en Orient, à travers ces deux séjours en Afrique fut une sorte de période de connaissance et d'appropriation de cette terre qui désormais sera sa terre de prédilection, dans laquelle elle retrouvera des sensations et des impressions « dont le cadre et la population lui rappelaient l'antiquité et la plongeait dans un monde échappant au temps² »

En octobre, elle retrouve l'Europe et se rend à Marseille où elle passe 15 jours, le 20 novembre, elle est à Paris puis elle repart pour Marseille en décembre, elle y passe quelques jours puis s'embarque pour l'Italie et c'est en Sardaigne, ville à laquelle elle ne pensait jamais se trouver, qu'elle commence son premier *Journalier* à Cagliari, le 1^{er} janvier 1900.

Les *Journaliers* permettent de suivre les pérégrinations et de connaître les impressions d'Isabelle Eberhardt avec précision. Même en Europe, elle continuait de rêver de l'Afrique, du Sahara, du jour de retour et commence à se trouver une vocation celle qui révèle son âme généreuse qui veut plaider en faveur de ceux qui souffrent et son désir de vivre parmi ceux qu'elle appelait déjà « ses frères musulmans »

Elle est de retour en France en février, passe par Marseille pour se diriger vers Paris où elle cherche à se faire accepter dans la société littéraire et rencontre son correspondant Abou Naddara , le journaliste qui l'encourageait depuis ses 18 ans à écrire. Son désir de se faire un nom l'emmène à fréquenter les milieux littéraires parisiens, munies de quelques-uns

¹ CHARLES-ROUX, Edmonde. *Nomade j'étais. Les années africaines d'Isabelle Eberhardt*, Paris, Edition Grasset & Fasquelle, coll. « Le livre de poche », 1995, p. 119.

² ROCHD, Mohamed, *Isabelle. Une Maghrébine d'adoption*, Alger, Entreprise nationale du livre. p. 47.

de ses manuscrits élaborés au cours de ses voyages et des lettres d'une autre amie Lydia Pachkov, voyageuse et écrivaine célèbre à cette époque, elle entreprend différentes démarches auprès des contacts conseillés par son amie mais n'obtient aucune réponse.

Les lettres de recommandation ne servirent à rien, elle voulait faire partie de la société de Géographes de Paris qui incluait des chercheurs, des explorateurs et des auteurs de travaux mais ne le réussit pas. Les éditeurs de certains journaux auxquels elle s'adressa refusèrent de la publier : *L'Union Illustrée* ne pouvait la recruter, *L'Athénée* lui renvoya son texte *L'Age du Néant* qu'il refusa de publier sans explication et la *Fronde* ne lui donna aucune suite à sa requête.

Selon les biographes, c'est au cours de ce séjour qu'Isabelle Eberhardt va rencontrer la veuve Morès, celle dont le mari à été tué en 1896 sur les limites de la Tunisie et la Lybie. Elle va engager et payer une expédition pour chercher les tueurs de son mari et dont Isabelle fera partie. Tueurs dont certains, selon certains biographes, ont été déjà livrés aux autorités par le naïb de la confrérie des Kadrya de Ouargla en août 1898.

La rencontre des deux femmes s'est faite dans l'un des salons littéraires qu'Isabelle essayait de fréquenter. L'affaire Morès avait fait grand bruit et une possible implication d'Isabelle avait été reprise et attisée par nombre de biographes dont la preuve avancée fut une lettre d'un certain Abdel Aziz Osmane envoyée à Isabelle dévoilant qu'elle devait servir d'interprète à un certain Jules Delahaye qui été en relation avec la veuve Morès et dont le but était de chercher des preuves de l'implication de hauts responsables dans cet assassinat mais finalement l'affaire n'eut pas lieu et Isabelle quittera Paris le 3 mai 1900.

Elle rentre à Marseille puis décide de faire un pèlerinage à Genève où elle séjournera jusqu'au 14 juillet. Les notes de son deuxième journalier qui s'étendent de mai jusqu'au mois de juillet évoque beaucoup plus sa nostalgie du Désert, de l'Afrique. Ce séjour se déroula entre ses amis et ses nostalgies de la vie de l'Afrique et le pays d'Islam mais elle se consacra aussi à des idées littéraires qu'elle développa en écrits. Elle reprend aussi des lectures notamment le Journal des Goncourt. Elle en profita pour visiter les tombes de son tuteur et de son frère.

Elle revient à Marseille et ne s'y attarda pas préparant ses effets pour le grand départ au Sahara, le 20 juillet décidant de s'installer à Ouargla et dont la résolution a été exprimée dans ses *Journaliers* à la date du 16 juin :

« Avant-hier en écrivant ces mots : *dans un ksour de l'Oued Igharghar lointain*, j'ai soudain senti naître et s'affermir en moi la résolution de partir, coûte

que coûte, pour Ouargla, de tenter encore de m'enfermer, pour des mois, dans le grand silence du Désert, de me faire à cette vie lente et rêveuse de là-bas¹. »

Aidée de son frère, elle va s'équiper pour ce voyage du nécessaire. Elle s'embarqua pour Alger le 21 juillet 1900. Sur son séjour à Genève et sa décision d'aller vivre à Ouargla, Elle se justifie dans ses *Journaliers* datés du 16 juillet à Marseille :

« [...] Je suis retourné à Genève pour reprendre la vie de mon premier séjour. L'ai-je retrouvé ? Bien loin de là ! Je l'ai enterrée. Ainsi c'est probablement à Ouargla que j'irai [...] ...me créer indépendamment de tous, loin de tous, un nid solitaire [...] ce nid, je vais tâcher de me le créer là-bas, au fond du Désert, loin des hommes. Pendant des mois, m'isoler, isoler *mon âme* de tout contact humain². »

Comme le note Khelifa Benamara, il semble qu'Isabelle Eberhardt attendait beaucoup de ce voyage dans le sud algérien. Son désir est celui de s'isoler pour mieux se retrouver, éviter de souffrir et surtout se consacrer au travail littéraire.

A son arrivée à Alger, elle est attendue par son ami Eugène Letord. Elle part à la découverte d'Alger l'oriental, l'authentique puisqu'elle évite tout lieu européenisé préférant visiter les mosquées comme Djamâa El Khebir, les zaouïa comme celle de Sidi Abderrahmane ainsi que les quartiers populaires où elle se fond avec ses habits et son fez qu'elle arbore à la place de son chapeau gênant pour vivre en vrai musulman et partageant le vécu des autochtones.

Cette halte à Alger dura 5 jours puis elle continua en train à Biskra et fini le reste du chemin à cheval jusqu'à Touggourt où elle y arrive le 31 juillet 1900, elle attend la confirmation du bureau arabe pour être autorisé à se diriger à El Oued, destination qu'elle choisit « Ce soir, si le bureau arabe ne s'y oppose pas, je partirai pour El Oued où je tâcherai d'établir mes pénates³. »

S'ensuivent dans ses *Journaliers* les étapes de sa traversée et les impressions de son séjour à Alger. Elle trace son but pour son installation au Désert en se consacrant à son travail littéraire. Elle repartit le même jour et arriva à El Oued le 2 août 1900, à l'heure du maghreb. Elle est sans ressources, elle loua cependant une maison en ville et l'aménagea, se déclara au bureau arabe comme devait le faire tout voyageur arrivant dans la région du Sud. Elle

¹ EBERHARDT, Isabelle, *Œuvres complètes. Ecrits sur le sable (récits, notes et journaliers)*, Paris, Grasset, p. 319

² *Ibid.* pp. 327-328

³ *Ibid.* p. 336.

rencontra le capitaine Cauvet, un officier et chef de l'Annexe avec qui elle partagea son amour du désert à travers des discussions.

A son arrivée, et pendant un certain temps, elle est considérée surtout par les officiers du bureau arabe comme une jeune femme fantaisiste, aux mœurs et au mode vestimentaire particuliers ce qui s'explique selon Edmonde-Charles Roux qu'étant :

« russe, sujette du tsar, un souverain ami et allié de la République. Le tsar...garant providentiel d'une paix durable avec l'Allemagne et ferment de notre anglophobie...Puisque les intérêts de la France et ceux de la Russie étaient les mêmes, il allait de soi que les sujets russes avaient droit à notre aide et à notre protection¹. »

Ainsi, cette situation avait favorisé pour un certain temps du répit de ne pas être surveillée ce qui lui permet d'installer le ménage auquel elle rêvait petit à petit. Ce séjour est marqué par sa rencontre avec celui qui deviendra son mari, Slimène Ehnni, un spahi rencontré aux premiers jours de son arrivée à El Oued. Cette rencontre ne va en rien changer son mode de vie, seulement elle divulguera sa vraie identité, n'étant plus, aux yeux de ceux qui la connaissaient Mahmoud Saadi, le jeune taleb qui voyageait pour apprendre les préceptes de l'Islam. Cependant, cela ne l'empêcha pas de continuer d'arborer cette identité.

Il y eut aussi, au cours de ce séjour, son entrée dans l'ordre des Kadrya, la confrérie musulmane qui jouissait d'une certaine influence au sein de la communauté musulmane mais qui selon Khelifa Benamara « est fidèle à la France même si certains de ses chefs font parfois du zèle². »

Pour les biographes, la question se pose surtout de savoir si Isabelle s'est affiliée à cette confrérie en tant que « sœur », étant donné que la confrérie Kadrya est parmi les confréries qui acceptaient les femmes, ou en tant que « frère » mais aucune précision ne permet de trancher sur cela. Ce qui est sûr c'est qu'elle devient membre de cet ordre comme l'était son mari Slimène.

Elle devient amie avec les trois cheikh des Kadrya : Sidi El Houssine, Sidi Slimane et Sidi Lachemi. Elle visitait les zaouïa des environs notamment, la zaouïa du cheikh Mohamed El Houssine à Guémar (située à 18 km au nord d'El Oued) et qui était le plus proche du

¹ CHARLES-ROUX, Edmonde. *Nomade j'étais. Les années africaines d'Isabelle Eberhardt*, Paris, Edition Grasset & Fasquelle, coll. « Le livre de poche », 1995, p. 304.

² BENAMARA, Khelifa, *Isabelle Eberhardt et l'Algérie, Op. cit.*, p. 52.

couple Ehnni, étant celui qui initia Isabelle. Avec son mari, elle se rendait aussi à Amiche (8 km au Sud d'El Oued) dans une autre zaouïa de la confrérie.

Ces différentes visites aux zaouïas marquent l'intérêt que porte Isabelle à la question religieuse et son désir d'apprendre. A l'arrivée du ramadan, le 24 décembre 1900, Isabelle laissera des notes que Victor Barrucand publiera dans ses *Cahiers* où il apparaît qu'elle suivait comme tout musulman les prescriptions du jeûne, de la prière et même veille des nuits à prier et à réciter le dhikr de la Kadrya.

À El Oued, Isabelle vivait modestement, manquant d'argent, comptant sur l'argent que lui envoyait son frère mais aussi s'endettant avec son mari puisque sa rente ne les suffisait pas à s'entretenir avec un domestique et un cheval. Elle espérait surtout et attendait la vente de la villa en Suisse.

Ce séjour va être bouleversé par des calomnies et des persécutions à l'encontre d'Isabelle en relation à son mode de vie et aux choix qu'elle fit. Provoqué par une lettre anonyme envoyée de Paris aux officiers responsables en Algérie et parvenant au capitaine Cauvet. Elle contenait des accusations à l'encontre d'Isabelle d'être une espionne pour un journal parisien : *l'Aurore* et se faisant passer pour une musulmane, elle attisait la population indigène contre la présence coloniale en Algérie. Le capitaine Cauvet, après une enquête envoya un rapport le 25 novembre 1900 dans lequel il expliquait le non fondé de ces accusations mais le doute déjà installé il est intimé de la surveiller de près.

Cette étiquette d'espionne va la suivre toute sa vie et même après sa mort elle suscitera des interrogations chez certains biographes sur la véracité de ces accusations. Pour Khelifa Benamara, cette question d'espionnage a été « tissé » par les officiers français puisque dans le Sud-Est, Isabelle fut accusée d'espionnage au service de forces obscures et complotant contre la France. Alors que dans le Sud-Ouest, elle est vue comme travaillant au service de l'armée française contre le nationalisme algérien et marocain. Cependant c'est sur les dernières accusations qu'il s'attardera le plus.

Ce qui mit le feu au poudre est sa façon de vivre, de s'habiller, de parler, ses centres d'intérêt, son parler où se mêlent les différents accents des villes visitées. Pour les militaires, ses « enquêtes » ont été prises pour des rapports d'espionnage. L'activité qui n'est que journalisme, une recherche dans le milieu des indigènes qui l'emmena à rapporter les vérités du colonialisme dans le but d'attirer l'attention sur les conditions de vie des indigènes mais pour Benamara, ainsi que pour d'autres biographes, elle n'était pas contre la France et ce qu'elle pouvait apporter d'« évolution » pour ce peuple, dans le cadre d'une « mission civilisatrice »

«Isabelle veut aider ses coreligionnaires à évoluer. Mais elle se trace une limite. Il est important de préciser, et ses écrits le montrent clairement, qu'elle conçoit cette émancipation dans un cadre défini. Elle s'insurge contre les abus et les procédés des Européens et des militaires, veut les dénoncer, mais il n'est nullement question de lutter contre la domination française¹. »

Ce qui pourrait confirmer ces dires est une déclaration qu'elle fit et où elle précise qu'elle n'a jamais fait partie, ni n'a appelé à aucune activité anti-française. Elle s'expliquera, d'ailleurs, en disant qu'elle avait toujours et où qu'elle aille, tenue des propos au profit de la France aux indigènes.

Pour se débarrasser d'elle l'armée va user de stratégies en éloignant ses amis, son mari et c'est finalement la tentative d'assassinat dont elle fut victime qui sera le coup fatal. En janvier 1901, le mari d'Isabelle Eberhardt sera muté à Batna, décision qui allait séparer les deux époux. Mais ce qui caractérise ce long séjour d'El Oued est cette tentative d'assassinat dont elle fut victime, le 29 janvier 1901, à Behima située à 14 km au nord d'El Oued, sur la route de Djérid Tunisie, dans la maison d'un certain Si Brahim ben Larbi.

Les raisons de cette agression n'avaient pas été clarifiées et le seul coupable qui fut jugé et condamné est Abdellah ben Mohamed, l'agresseur, qui pour Isabelle n'avait pas agi de son propre chef mais poussé par les rivaux des Kadrya, les Tidjania, une autre confrérie musulmane, poussée par l'armée française ; mais aucune preuve n'est donnée par elle pour confirmer cette accusation.

Pour certains biographes, c'est son comportement perçu comme provocateur au sein d'une société conservatrice aurait contribué à cette agression. Le mode de vie qu'elle adoptait, mélange d'interdits comme l'alcool et le kif, son costume masculin et se retrouvant membre d'une prestigieuse confrérie pouvait déranger plus d'un, qu'il soit membre d'une confrérie opposé ou même de la confrérie Kadrya.

L'incident sera relaté dans une lettre, le 6 juin 1901. Le but de cette lettre est de rapporter la vérité, celle de l'incident mais surtout celle du procès de l'agresseur Abdellah ben Mohammed. Cette lettre sera publiée dans la *Dépêche algérienne*, elle contient des informations qui permettent de connaître les circonstances de cette fatidique journée mais aussi sur son séjour à El Oued et les événements qui le caractérisent.

Son récit commence par préciser la date du procès de son agresseur et de résumer ce qui se passa durant l'instruction du procès. Elle éclaircit des points qui concernent son

¹ *Ibid.* p. 100.

initiation à la confrérie des Kadrya et de démentir la raison de l'agression avancée par les officiers chargés de l'instruction. Elle marque aussi son étonnement de ne voir aucun journal mentionner l'incident. Elle relate enfin les événements de cette journée :

« Le 29 janvier, j'accompagnais (...), Si Lachmi, au village de Behima. Le cheikh se rendait à Nefta (Tunisie) avec des khouans pour une ziara au tombeau de son père, Sidi Brahim. [...]Moi, je comptais rentrer le soir même à El Oued, avec mon domestique, un soufi, qui m'accompagnait à pied. Nous entrâmes dans la maison d'un nommé Si Brahim ben Larbi et, tandis que le marabout se retirait dans une autre pièce pour la prière de l'après-midi, je demeurai dans une grande salle donnant sur une antichambre ouverte sur la place publique ...¹ »

Assise en train de traduire trois dépêches commerciales pour un jeune commerçant de Guemar et ayant la tête baissée, elle ne put voir arriver l'agresseur qui lui donna un premier coup sur la tête, ainsi deux autres coups sur le bras gauche. En relevant la tête, c'est un étranger mal vêtu qui se tenait devant elle. Elle voulut se défendre mais ne put le faire étant étourdie par le premier coup. Finalement, l'agresseur fut désarmé.

Un officier du bureau arabe et un médecin-major furent informés et arrivèrent sur les lieux. Le major constata que seule la blessure de son coude gauche était très grave, les deux autres blessures été insignifiantes notamment celle de la tête qui avait été épargnée par une corde à linge qui tendait et qui avait amorti le premier coup qui aurait pu lui être fatal. Elle ne sera transportée à l'hôpital militaire d'El Oued que le lendemain. Elle ne sortira que le 25 février 1901 où elle quittera El Oued pour toujours.

C'est à cheval qu'elle fera le voyage jusqu'à Biskra, y arriva le 2 mars 1901, le 4 mars elle est à Batna, où elle séjourna deux mois. Isabelle souffrit des conditions de misère et de privation, du mépris de l'armée qui lui refusa l'autorisation de se marier civilement avec Slimène Ehni.

Elle partira le 17 mars à Constantine, pour assister au conseil de guerre qui devait se fixer sur le sort de son agresseur. Le 2 mai 1901, elle reçut des échos sur un éventuel arrêté d'expulsion contre elle, décidant de le devancer, elle part le 9 mai à 5 heures du soir pour Marseille laissant son mari et tout ce qui l'avait lié à l'Algérie.

Elle était restée 9 mois et demi en Algérie, c'était son troisième séjour, dont la plus longue période avait été passée à El Oued (7 mois), trouvant sa patrie d'élection et la regrettant amèrement à son départ. L'ordre d'expulsion, était un leurre pour la pousser à

¹ REZZOUG, Simone, *Isabelle Eberhardt, Op. cit.*, p. 73.

partir. Manquant d'argent pour retourner en Algérie, elle décida d'attendre la convocation du tribunal militaire de Constantine pour le procès de son agresseur.

Le séjour à Marseille sera marqué par une intense production et un certain nombre de publications, reprenant des textes inachevés et entamés tout au long de ses pérégrinations. Elle profitera de cette période pour les finaliser. Les thèmes révèlent sa nostalgie du Sahara et surtout de Oued Souf puisque la plupart prenaient pour cadre les paysages et les endroits où elle vécut durant son séjour algérien comme ses textes : *La vie au Sahara*, *El Maghreb* ou bien *Printemps au désert*.

Le 6 et 7 juin 1901, elle envoie deux lettres à la *Dépêche Algérienne* dans lesquelles elle expliquera les circonstances de l'attentat de Béhima et justifia ses voyages par une envie de s'éloigner du « monde civilisé » pour vivre libre et ensuite écrire et décrire ce qu'elle voyait des merveilles du Sahara.

Isabelle Eberhardt repart en Algérie le 13 juin pour assister au procès de son agresseur qui s'ouvrait le 18 juin à Constantine ; c'est habillée en mauresque qu'elle se présenta au tribunal et fera l'objet de curiosité de la part de l'assistance. Le procès s'acheva par la condamnation de l'agresseur aux travaux forcés à perpétuité et une exclusion à l'encontre d'Isabelle du territoire algérien établi par le gouverneur général.

Isabelle Eberhardt s'exprima dans une déclaration faite à la presse après le procès essayant de se justifier et de chercher l'indulgence du gouverneur de la laisser séjourner au moins à Batna, là où se trouvait son « fiancé » mais sa requête resta sans réponse. Les seuls échos fait par cette déclaration rallieront à sa cause certains journalistes parmi eux Victor Barrucand, rédacteur en chef du journal : *Les Nouvelles* et où apparaîtra un article titré « Un drame du Sud » daté du 22 juin 1901 qui la défendait. C'est lui qui lui offrira, plus tard, un post de journaliste et une collaboration. C'est lui qui, après sa mort, publiera ses textes inédits en les remaniant et en se posant comme co-auteur.

Le 20 juin, elle retourne à Marseille avec son mari, en permission. Avant de partir, elle écrit à l'avocat deux lettres ; une pour lui et une autre pour l'agresseur et pria l'avocat de la remettre à ce dernier et dans laquelle, elle lui fait part de sa sollicitude et de sa compassion, l'encourageant et lui rappelant qu'elle lui avait pardonné et regrettant de ne pas avoir le pouvoir de le libérer :

« Dites-lui que, puisqu'il s'est repenti, Dieu ne l'abandonnera pas et répétez lui ce que je vous ai dit, que si sa libération était en mon pouvoir, ce ne serait qu'une affaire de quelques instants et qu'ensuite je l'adopterais pour frère en toute conscience...Dites-lui tout cela : il est bien doux de faire éclore en cette âme une

leur d'espoir si non pour cette vie, du moins pour l'autre qui préoccupe plus le Musulman¹. »

Son comportement envers celui qui faillit lui ôter la vie sera justifié à son avocat par cette profonde « conviction islamique ». Appliquant les préceptes de l'Islam qui prône la fraternité, la justice, le renoncement à toute chose qui ne subsistera pas, c'est en « vraie musulmane » qu'elle agit envers Abdellah en étant à ses côtés. Elle signera un recours de grâce pour réduire sa peine à 10 ans de réclusion.

Le 4 juillet, son mari rentre en Algérie sans elle. Très peinée par cette séparation et nostalgique au désert et à sa vie en Afrique cependant sa spiritualité va s'affirmer et se vérifier pour devenir plus sincère et plus développée.

En attendant la permutation de son mari avec un sous officier à Marseille, sa vie est empreinte de souffrance et de misère cependant son esprit littéraire se réveille et lui dicte plusieurs textes qui seront publiés. L'envie de lire lui fait reprendre certaines œuvres comme *Le journal des Goncourt*. Elle fait des projets d'avenir après son retour pour le Sud dont la nostalgie réveille en elle les souvenirs passés.

A la fin de juillet, Isabelle apprend que son mari est hospitalisé pour une affection de la poitrine. Il est placé au repos jusqu'à la fin de sa période d'engagement ce qui contraria tous les projets du couple. Elle sollicite l'aide du colonel Jean Charles De Rancogne, chef du 9^{ème} hussards de Marseille, pour intervenir. Le 28 août, Slimène Ehni se retrouve à Marseille.

Le 17 octobre 1901, c'est le mariage civil à la mairie de Marseille. Isabelle devient officiellement Mme Ehni et acquiert de ce fait la nationalité française ce qui lui permet de retourner sans problème à sa terre aimée ; l'Algérie :

«Depuis le 17 courant nous sommes *officiellement*, donc indissolublement unis. Aussi, l'interdiction de séjourner en Algérie n'existe plus et, d'ailleurs, l'exil touche probablement à sa fin : d'ici un mois nous partirons pour la terre bien-aimée d'outre-mer. Dieu et Djilani ne nous ont point abandonnés. Puissent-Ils achever leur œuvre de salut et de rédemption ²! »

¹ CHARLES-ROUX, Edmonde, *Nomade j'étais. Les années africaines d'Isabelle Eberhardt*, Paris, Edition Grasset & Fasquelle, coll. « Le livre de poche », 1995, p. 442.

² EBERHARDT, Isabelle, *Œuvres complètes. Ecrits sur le sable (récits, notes et journaliers)*, Paris, Grasset, p. 417.

C'est le 14 janvier 1902, qu'Isabelle quitte à titre définitive l'Europe avec son mari pour Bône, une nouvelle vie qu'elle s'est choisie et pour toujours coupera tous les ponts qui la liaient à sa vie à l'Occident même avec son frère aimé Augustin. A Annaba, ils séjourneront un certain temps dans la famille de son mari mais vite lassés de leur façon de se comporter avec Isabelle, ils décidèrent de partir pour Alger, début mars.

Elle appréciait cette ville où elle reprit son esprit nomade dans une traversée qu'elle effectua visitant Blida, Médéa et Berrouaghia. C'est à cette époque qu'elle rencontra Victor Barrucand, rédacteur en chef du journal *Les Nouvelles*, il projetait de le quitter pour fonder son propre journal, voulant défendre « [...] dans un périodique hebdomadaire et bilingue, une politique de rapprochement et d'association des deux peuples pour un développement équilibré de la colonie algérienne¹. ». C'est en rachetant un autre journal *Akhbar* qu'il veut « [...] un organe d'informations et de rapprochement entre les différentes communautés de la colonie². » et « [...] un journal d'union franco-arabe³ ».

Barrucand va lui offrir le poste de journaliste, envoyé spéciale, un travail fixe qui lui assure un revenu régulier mais surtout allait lui permettre d'être publiée. Elle avait rencontré aussi Mme Luce Ben Aben, une personnalité importante de l'époque, directrice d'une école professionnelle pour les filles musulmanes qui leur apprenait la couture et la broderie. Elle avait un autre but auquel elle associait Isabelle Eberhardt, elle voulait regrouper et conserver des broderies anciennes. C'est Isabelle qui à travers ses déplacements qu'elle effectuait qui allait rapporter les vieilles traditions et les regrouper. De ses rencontres, ses flâneries, ses observations des gens, ses visites des lieux elle va puiser les thèmes, les cadres, les héros qui seront les éléments de ses textes.

Elle ne peut envisager de vivre à Alger à cause de la foule qui l'empêche d'avoir la vie calme et contemplative dont elle rêve. Elle décide de partir pour une visite du sud algérois à El Hamel à proximité de Bou-Saâda, une zone militaire, le 28 juin 1902. Elle retrouve des impressions connues ceux du sud à Biskra et à M'sila jusqu'à Bou-Saâda, elle continua jusqu'à El Hamel où elle arriva le 2 juillet. Là, elle obtient son laissez-passer sans aucun problème du bureau arabe seulement, elle sera suivie tout au long de ce séjour où des rapports de surveillance révèlent tous ses faits et gestes.

¹ ROCHD, Mohamed, *Isabelle. Une Maghrébine d'adoption*, Alger, Entreprise nationale du livre, p.93.

² BENAMARA, Khelifa, *Isabelle Eberhardt et l'Algérie*, Op. cit., p. 134.

³ CHARLES-ROUX, Edmonde, *Nomade j'étais. Les années africaines d'Isabelle Eberhardt*, Op. cit., p. 487.

Elle s'entretient avec Lalla Zeineb, cheikha de la zaouïa d'El Hamel et fille de Si Mohammed Bel Belkacem. N'ayant pas de garçon c'est à elle que revient la relève de prendre la place de son père. Le bilan de ce voyage est présenté en les termes suivants : « De ce voyage, rapide comme un rêve, de Bou-Saâda, je suis revenue plus forte, guérie de la malade longueur qui me minait à Alger...mon âme elle aussi renaît à la vie¹. »

Ainsi ressourcée, elle revient à Alger où elle apprit que son mari été promu Khodja-interprète auprès de l'administration de la commune mixte de Ténès ; résultat des démarches de Victor Barrucand et du colonel De Rancougne qui ont facilité cette promotion. A son arrivé à Alger, elle repartit pour Ténès le 6 juillet 1902.

A la période de son arrivée à Ténès, La ville connaissait deux parties rivaux : celui de l'administrateur nommé par le gouverneur général et celui du maire élu. Entre les deux une guerre déclarée par le sentiment de haine partagé. Le premier, ancien spahi, exerçant tous les pouvoirs était celui pour qui Slimène Ehni allait être le khoudja, secrétaire interprète chargé de sa correspondance.

A l'approche des élections, la situation était tendue. Ce qu'allait vivre Isabelle Eberhardt à Ténès était une campagne acharnée contre elle par les colons, l'administrateur, le maire, leurs alliés et les journaux. Les seules personnes qui seront à ses côtés sont des gens de lettre qu'elle rencontra : l'administrateur adjoint, Robert Arnaud, connu sous le nom littéraire de Robert Randau, membre fondateur du courant littéraire des années 20 « l'Algérianisme » et un juge de paix, Maurice Vayssié, connu sous le nom de Raymond Marival et dont les romans étaient publiés au *Mercure de France*.

Pour retrouver l'un des plaisirs qu'elle avait perdus, Isabelle Eberhardt empruntait une jument qui appartenait à Robert Randau et effectuait de longues randonnées dans les douars environnants puis revenait avec des pages de notes qu'elle transformait en article pour le journal l'*Akhbar*. Les descriptions des paysages visités se mêlaient avec la réalité de l'exploitation et de l'injustice dont sont victimes les indigènes, exercée surtout par les colons. La nouvelle *Sous le joug* est parmi les textes les plus parlants d'Isabelle. Elle fut publié, en octobre 1902, dans *La Grande France* au lieu de l'*Akhbar*, « jugée très dure et très politique². »

Pour ne pas trop s'attarder à Ténès, Isabelle effectuait de longs séjours à Alger, la capitale qui durait plusieurs semaines. C'est la notoriété qu'elle va acquérir à travers ses

¹ BENAMARA, Khelifa, *Isabelle Eberhardt et l'Algérie*, *Op. cit.*, p. 140.

² CHARLES-ROUX, Edmonde, *Nomade j'étais. Les années africaines d'Isabelle Eberhardt*, *Op. cit.*, p. 517

écrits et ses publications qui vont accroître l'hostilité des colons de Ténès. Comment accepter qu'une Européenne, devenue musulmane, épouse d'un indigène portant l'habit masculin arabe et défendant les intérêts des indigènes, en somme aussi différentes en tout des occidentaux, ait une si grande liberté et un si grand succès.

A Ténès et à l'approche des élections, la situation était sans égal, la venue de Barrucand allait envenimer encore plus les choses. Les calomnies étaient la conséquence d'une tournée faite par eux et un certain Bouchet, proche collaborateur de l'administrateur, des douars chez les cheiks, les marabouts et les caïds, des notables afin de se faire une idée sur la campagne électorale qui se préparait et qui sera mal traduite

Des journaux lui consacrèrent des articles qui diffamaient et donnaient une fausse interprétation de ses voyages la présentant comme une propagandiste faisant monter les arabes contre la France. Elle fut accusée d'être en rapport avec l'administrateur, d'être un agent de liaison auprès des indigènes.

Les journaux reprirent les accusations ; *Les Nouvelles* et *L'Union Républicaine*, dans des articles qui font d'Isabelle une prêcheuse de haine au milieu des indigènes et accusent le couple de toucher des sommes d'argent des caïds pour financer et s'abonner au journal l'*Akhbar*.

Son mari dut démissionner et rejoindre Isabelle à Alger, qui pour s'éloigner de ces médisances et de cet atmosphère préféra quitter Ténès. Il obtint un autre poste à l'est algérois, à Aïn-Oulmane, ce qui allait séparer le couple encore une fois. Isabelle, quant à elle, sera envoyée comme reporter au Sud-Oranais.

Au cours de son séjour à Ténès, certains biographes parlent de la rencontre que fit Isabelle avec le milieu anarchiste où un groupe d'entre eux exploitait une ferme à côté de Ténès à Tarzout et qu'Isabelle visitait souvent.

C'est le combat d'El Mounzar, qui va susciter le départ d'Isabelle Eberhardt. Le sud-ouest avait connu une période de guerre et de résistance de la part de la population face à la longue occupation française. Ce qui va être considéré par certains biographes comme des razzias faites par des agitateurs, des voleurs et des bandits n'était en fait qu'une forme de résistance populaire, un moyen d'opposition face à l'occupation et à la pénétration, notamment au Sahara et surtout face à la présence coloniale qui s'étendait.

En 1901, c'est en opposition à la pénétration au Sahara et à l'occupation du bassin de la Saoura que les tribus s'étaient insurgées et les attaques contre des convois et des postes militaires s'étaient multipliés.

Des attaques comme celles faite contre le convoi du gouverneur général de l'Algérie le 31 mai 1903 qui visitait la région, près du poste de Béni-Ounif en face de la ville marocaine de Figuig. L'été de la même année, du 17 au 20 août, c'est des combats violents à Taghit où le poste est encerclé et attaqué. C'est un ensemble d'insurgés d'au moins mille hommes qui attaquèrent le poste français. Le 2 septembre, c'est un convoi de ravitaillement qui est attaqué près d'El Moungar, à 30 km du nord de Taghit, cette attaque provoqua des pertes énormes occasionnées à l'occupant.

La réaction du colonisateur se fait par l'occupation de Béchar, le 12 novembre 1903, afin de protéger la ligne de communication entre Béni-Ounif et des autres oasis saharien en créant de nouveaux points de défense et en nommant à la tête de la subdivision d'Aïn-Séfra le général Lyautey.

C'est fin septembre 1903, qu'Isabelle Eberhardt partait pour le Sud-Oranais et arrivait à Aïn-Séfra. Pour ce voyage, elle sera l'envoyée spécial de l'*Akhbar* et aura droit à « une lettre de crédit, un laissez-passer et une mission pour la zone des opérations¹ » ce qui lui permit de suivre l'armée. Ce qui la contenta le plus dans ce voyage est le fait qu'elle retrouvait « la volupté profonde de la vie errante, la joie d'être seule, inconnue sous le burnous et le turban musulman²... »

Pour certains biographes, arrivée sur les lieux, Isabelle, habillée en cavalier arabe et sous le nom de Si Mahmoud, va rendre compte de l'atmosphère de la ville, la décrivant et marquant le contraste de deux mondes se coudoyant sans jamais se mêler et où le village français s'opposait aux ruelles des ksours. Elle visite l'hôpital d'Aïn-Séfra où se trouvaient les blessés des combats pour se renseigner. Dans ses textes, elle va rapporter la version officielle selon les propos de certains auxiliaires indigènes travaillant pour la France qui avançaient que c'était un pays où l'instabilité régnait depuis toujours, que les tribus se pillaient les une les autres et continuellement. C'était ce qu'ils appelaient « le pays de la poudre » (*bled el baroud*). L'ennemi était désigné comme brigands, des pillards et les opérations militaires « des contre-razzias».

Pour Mohamed Rochd, ces propos montrent qu'il ne s'agissait aucunement pour ceux qui y assistaient d'une « [...] question de résistance des populations à la pénétration coloniale alors que les attaques n'étaient que le moyen de s'opposer à ou de se défendre contre la

¹ CHARLES-ROUX, Edmonde, *Un désir d'Orient. La jeunesse d'Isabelle Eberhardt*, Paris, Edition Grasset & Fasquelle, coll. « Le livre de poche», 1988, p. 533.

² *Idem*.

mainmise coloniale¹. » et qu'Isabelle ne fait pas que rapporter les événements qui touchent le Sud-Ouest mais rend compte surtout de l'image du musulman, ce qui semble le but qu'elle s'est tracé.

Cette image est loin de celle donnée par certains, empreinte d'un exotisme ou même de sentiments racistes. La cause qui guidait son œuvre est de faire connaître l'aspect humain des musulmans : « Si Mahmoud s'employait à combattre cette fausse vision en montrant que les musulmans étaient certes différents mais qu'ils avaient de grandes qualités humaines : discrétion, courage, abnégation même, fidélité hospitalité². »

Cependant pour d'autres biographes comme Khelifa Benamara, c'est à cette époque que le discours d'Isabelle Eberhardt va changer ; marquant un changement dans sa façon de voir l'occupation française.

Après quelques jours passés, Isabelle Eberhardt reprend le train et pousse son expédition jusqu'à Béni-Ounif, y arriva début octobre et y resta 2 mois. C'est là qu'elle rencontrera le colonel Lyautey. Il était arrivé au même moment qu'Isabelle et était désigné pour prendre en main la situation qui régnait au Sud-Oranais.

Ne ressemblant pas à ceux qui l'ont précédé, Son but était de diviser les insurgés, en rapprochant les uns et en isolant les autres ce qui les obligerai à déposer les armes : « Isoler les ennemis et récompenser les amis, tel est le crédo du stratège français, afin que les premiers soient graduellement entraînés dans le cycle de la famine, les seconds, dans celui de la prospérité¹. »

Cette stratégie consistera à mettre en confiance les tribus ralliées à eux, les protégeant et développant des points vitaux pour eux surtout de la communication. Tout cela dans le but de mettre à l'écart et nuire aux insurgés et notamment au cheikh Bou Amama qui reste pour eux l'ennemi numéro un.

La relation d'Isabelle avec Lyautey sera interprétée par certains biographes comme celle qui relie un colonel à une espionne car Isabelle sera considérée comme l'espionne de Lyautey pour qui, elle rapportait des informations sur les tribus et les endroits qu'elle visitait mais aussi faisant de la propagande en prônant les mérites auprès des indigènes de la présence française sur le territoire algérien.

Pour Edmonde Charles-Roux, il s'agissait de deux personnes qui avaient le même plaisir pour le Sud, l'Afrique. Pour elle, la cause de tels propos étaient le fait qu'Isabelle

¹ ROCHD, Mohamed, *Isabelle. Une Maghrébine d'adoption*, Op. cit., p. 106.

² *Ibid.* p. 107.

bénéficiait d'une certaine liberté qui lui était accordée dans ses allées et venues dont d'autres journalistes ne bénéficiaient pas, chose qui lui avait été accordés par Lyautey.

Des propos comme ceux qu'elle tient pour décrire l'homme ou pour vanter la politique qu'il adoptait marquent l'effet que produit le général sur Isabelle Eberhardt. Dans *Choses du Sud oranais*, un article parus dans *La Dépêche algérienne* en 1903 et 1904 ; repris par Barrucand dans *L'Akhbar* en 1914, Isabelle Eberhardt avance qu' :

« [...] on ne pouvait être mieux inspiré qu'en confiant cette mission au général Lyautey, jeune- il a 50 ans en 1904-, d'une activité et d'une énergie incomparable, et ayant su, en si peu de mois, se faire une idée très nette de la situation [...] On a également fait preuve d'une grande sagesse en donnant au général la liberté et l'indépendance dont il avait besoin [...] On peut espérer voir bientôt s'accomplir grâce à l'activité du général et de ses collaborateurs aussi dévoués qu'intelligents [...] la pacification et la conquête². »

Isabelle Eberhardt semblait d'accord avec la politique qu'il adopta, l'incursion prudente et à travers la conviction rusée sans violence ou combats ; des promesses aux chefs arabes, des privilèges qui permettent de les attirer. Pour elle, c'est ce qui pourrait être le mieux pour les musulmans comme conditions de vie.

Pour Khelifa Benamara, Isabelle, à cette époque change de langage par rapport aux dénonciations dont était l'objet la colonisation et surtout les abus de l'armée. Même ses écrits sont empreints de ce nouveau langage, faisant parler les soldats algériens travaillant pour l'armée française comme les spahis, les goumiers, les tirailleurs et les mokhazni, pour qui Bou Amama et ses opposants sont « les voleurs, les bandits, el khian »

Alors que pour Edmonde Charles-Roux, il s'agit d'une œuvre qui regorge de scènes sur la vie des mokhazni, des spahis, ces algériens dans l'armée française, et où elle révéla des vérités que personne n'avait risquées d'aborder auparavant.

Dans cette guerre, il ne s'agit pas d'un peuple en guerre contre l'occupation mais d'un « pays sillonné de bandes affamées, tenues comme des troupeaux de chacals guetteurs dans les défilés inaccessibles de la montagne » selon elle. Le langage qu'elle adopte aussi bien dans ses nouvelles que dans ses articles de cette période marque « l'extrême influence de Lyautey³ ».

¹ BENAMARA, Khelifa, *Isabelle Eberhardt et l'Algérie*, *Op. cit.*, p. 157.

² *Idem.* p. 162.

³ *Ibid*, p. 161.

Pour Khelifa Benamara, ce qui étonne c'est qu'elle s'écarte de l'objectivité dont se doit de se munir tout journaliste et rend compte des faits qui touchent la région et devient la porte-parole de l'armée, elle se confond avec la France dans un article du 30 novembre 1903, où loin de toute neutralité elle rend compte de la situation :

« ...toutes ces fractions hostiles voient d'un mauvais œil notre installation à Béchar [...] Cet acte de notre politique africaine a donné lieu à de nombreuses controverses... nous avons à nous occuper d'elle (des tribus)... actuellement, nous sommes obligés de tout faire nous-mêmes, par nos seules forces...seule une organisation rapide des territoires acquis amenant une ère nouvelle de prospérité peut légitimer aux yeux de la raison et de l'équité notre marche en avant dans les régions désertiques¹. »

Ce qui est sûr, conclue Benamara, c'est que c'est une toute autre personne qui repart, début décembre 1903, pour le Tell différente de celle qui était arrivée.

Isabelle va pousser jusqu'à la zone marocaine, se rendant à Hammam Foukani, un des ksour de Féguig, c'est là où était l'ancienne zaouïa de Bou Amama. Elle arrive à s'entretenir avec le cousin de ce dernier, Si Mohamed ben Menouar qui conseilla à Isabelle d'aller voir Bou Amama qui s'était retiré en nomade à Djebel Teldj où il vivait avec certains des membres de sa zaouïa. Mais Isabelle ne rencontrera jamais Cheikh Bou Amama.

De ce premier séjour, elle allait livrer des écrits où les descriptions, les renseignements et les précisions historiques rendent compte d'une observation et d'une compréhension particulière pour ce pays et ses habitants. Elle ramènera avec elle des chants de Mokhazni transcrits, écoutés au cours de ses pérégrinations, reproduits puis traduits « [...] elle récolta les chants du désert tels qu'ils étaient chantés, avant que la pénétration coloniale n'ait déformé les esprits². »

Ainsi, début décembre 1903, Isabelle revient à Alger, à cheval jusqu'à Boghari où elle prit le train pour Alger. Elle fit le voyage en compagnie d'une caravane en suivant les routes des hauts plateaux, tout cela sans manger, ni boire, étant au mois de ramadan, ce qui marque la force de son endurance. Elle ira voir son mari, à Guergour près de Sétif, en janvier 1904 puis revient à Alger, le 29 du même mois.

¹ *Idem.*

² CHARLES-ROUX, Edmonde. *Un désir d'Orient. La jeunesse d'Isabelle Eberhardt*, Paris, Edition Grasset & Fasquelle, coll. « Le livre de poche », 1988, p. 553.

Elle reviendra au Sud, en février 1904, accompagnée de Barrucand d'abord à Aïn-Sefra et pousseront jusqu'à Béni-Ounif et Féguig puis se dirigeront vers le nord-ouest où ils iront à Tlemcen et finiront la traversée en visitant Oujda servant de guide et d'interprète, selon Barrucand. Elle quitte la ville marocaine fin mars pour revenir à Alger où elle publia plusieurs écrits.

En mai 1904, elle retourne au Sud-Oranais, quittant définitivement Alger pour se fixer à Aïn-Sefra, y resta quelques jours puis reprend la route, cette fois dans le but d'aller au-delà des limites de Béni-Ounif, au fond du Sahara. Le 27 du mois, accompagnée d'un guide et à 25 km de Béchar, Isabelle arrive à Kenadsa. Munie d'une lettre remise par le moqaddem de la zaouïa Zianya d'Aïn-Sefra pour le moqaddem de la zaouïa de Béchar dans laquelle elle est vivement recommandée en tant que Mahmoud Ould Ali, jeune lettré d'origine tunisienne qui voyage dans le but de s'instruire, elle y séjourna trois mois, seule et malade, c'est là-bas qu'elle terminera ses écrits du Sud-Oranais (2^{ème} partie).

« De toute l'œuvre d'Isabelle, les textes de Kenadsa sont les mieux composés et les plus profonds ; ils dénotent sans conteste une plus grande maturité de l'auteur et une écriture plus sereine¹. »

Loin du cadre de l'occupation coloniale, Isabelle va au sein de cette communauté peindre la vie quotidienne des différents groupes sociaux : marabouts, esclaves, ksouriens, nomades, Juifs, relatant les événements vécus, décrivant, rapportant des détails qui permettent d'avoir une idée précise sur cet univers.

C'est la détérioration de son état de santé qui va l'empêcher de s'enfoncer encore plus dans le désert et la pousser à retourner à Aïn-Séfra. Le 1^{er} octobre, elle est hospitalisée à l'hôpital militaire et ce depuis 15 jours à cause du paludisme. Le 21 octobre, son mari Slimène arrive à Aïn-Sefra. Etant souffrant lui aussi, Isabelle ira l'attendre à la gare, ayant obtenue un billet de sortie définitive de l'hôpital.

La crue de l'oued eut lieu la matinée, sous un ciel clair ; étant très fréquent, ce genre de crue arrive soudainement lorsque la pluie tombe sur les pentes des montagnes et que les ruisseaux gonflent et se rassemblent pour former des torrents déchaînés qui se dirigent vers le sud. Les versions divergent sur la mort de l'auteure, cependant ce qui est sûr c'est qu'elle se trouvait chez elle avec son mari quand cela s'est passé. Son mari put sortir alors qu'elle trouva la mort, n'étant pas descendue assez vite. La crue fera 30 victimes, parmi Algériens et Européens. C'est la version contradictoire de son mari qui retardera la découverte du corps

¹ BENAMARA, Khelifa, *Isabelle Eberhardt et l'Algérie, Op. cit.*, p. 170.

d'Isabelle Eberhardt et ce n'est que le 25 octobre 1904 qu'il sera retrouvé sous les décombres de sa maison par l'armée française qui entreprit les fouilles sous la direction du général Lyautey.

Elle aura droit à un enterrement musulman sous la direction de l'armée et sera enterrée dans le cimetière de Sidi Boudjemâa. Ses écrits, notamment son manuscrit *Sud Oranais* seront retrouvés le 27 novembre après des fouilles entreprises le 19 du même mois aussi par le général Lyautey.

Chapitre II

Le contexte historique des nouvelles d'Isabelle Eberhardt

« La colonisation a fait reculer la civilisation au lieu de la faire avancer¹ »

(Aimé Césaire cité par Ahmed Taleb Ibrahim)

Les nouvelles *Yasmina* et *Le Major* sont des récits qui ne manquent pas de dénoncer les pratiques odieuses du système colonial exercées par les militaires au Sud (concernant la nouvelle *Le Major*) et qui étaient généralisées sur tout le territoire algérien.

Nous ne pouvons commencer notre analyse sans faire un développement sur la situation dans laquelle était l'Algérie à l'époque de la colonisation et marquer ainsi le contexte des deux importantes nouvelles sur lesquelles nous travaillons.

Dans cette longue histoire coloniale de l'Algérie, nous nous intéresserons aux premières périodes de la colonisation (celles qui représentent l'installation et la mise en place de l'administration coloniale), pour mettre le doigt sur la politique qu'adopta la France dans sa conquête et sa relation avec le colonisé.

1. La conquête de l'Algérie :

Indépendamment du fait que ce soit un coup d'éventail dirigé au visage du consul de France Pierre Duval ou une question de dette non remboursée, la conquête de l'Algérie tant

¹ DEJEUX, Jean, 1995, *La culture algérienne dans les textes*, Paris, Editions Publisud, p. 22.

attendue et préméditée¹ avait trouvé sa raison d'être et le prétexte tant recherché conduira la France à envoyer un contingent de trente-sept mille hommes avec quatre mille chevaux et d'énormes matériaux de guerre² sur le sol algérien.

C'est le 29 avril 1927 que l'incident entre le dey et le consul de France eut lieu et c'est le 16 juin de la même année que la France déclare officiellement la guerre à l'Algérie. La colonisation qui débute le 5 juillet 1830, avec la signature de l'accord de « Cession d'Alger », durera un siècle et trente deux ans. Cette longue présence connaîtra différentes périodes caractérisées par la politique adoptée par le colonisateur et la résistance du peuple colonisé. La première période correspond à l'installation de la colonisation et à la résistance farouche des Algériens qui se poursuit jusqu'à 1871. L'échec de la résistance va entamer la deuxième période qui se poursuit jusqu'à 1918. La période qui suit couvre les années 1919 jusqu'au déclenchement de la guerre de libération en novembre 1954.

La France devait faire face à une résistance acharnée de la part des Algériens, qui malgré leur détermination finit par échouer et fera tomber le pays entre les mains des Français. Cependant, d'autres poches de résistance continuèrent à se battre et les différentes oppositions que la France rencontra au cours de sa pénétration dans les différentes villes d'Algérie marqueront plusieurs années avant qu'elle ne puisse prendre possession de tout le pays. La lutte armée se poursuit jusqu'à la fin du 19^e siècle. Toutefois, en 1834, une ordonnance royale déclarait déjà l'Algérie une colonie militaire placée sous la tutelle du ministère de la guerre.

Mais c'est à partir des premiers jours de son installation en Algérie que le système colonial basé sur les exterminations, la dépossession et l'humiliation des habitants prend effet (ceci malgré l'engagement de la France lors du traité de capitulation d'Alger à ne porter atteinte ni à la liberté des habitants, ni à leur religion). Pour Ahmed Lanasri : « (...) Le corps expéditionnaire français gagna chaque pouce de terrain au prix d'atrocités sans nom qui n'épargnèrent ni civils, ni femmes, ni enfants [...]»³

¹ A partir de deux documents(le premier est un document daté du 7 décembre 1826 qui exprime les intentions de la France d'imposer un blocus maritime à l'Algérie et le deuxième est une lettre adressée au dey Hocine de la part du ministre des affaires étrangères, le 28 février 1827, qui énumère les revendications de la France et qui n'était pas arrivée à destination parce que le consul de France a fait exprès de ne pas la remettre), les historiens confirment que la France planifiait d'envahir l'Algérie et ceci cinq mois avant l'incident dit de « l'éventail ».

² COMITE DU VIEIL ALGER, fondateur Henri Klein, Avril 2003, *Feuillets d'El-Djezaïr*, Algérie, Editions du Tell, coll « Histoire et Patrimoine », Tome I, p. 9.

³ LANASRI, Ahmed, 1995, *La littérature algérienne de l'entre-deux-guerres, Genèse et fonctionnement*, Paris, Editions Publisud, p. 20.

Dès le départ, la politique de destruction à laquelle s'adonna la France marquait une volonté de sa part d'effacer tous les fondements et les repères de la société algérienne (matériels, culturels et spirituels...) sans distinction. Au bout des trois premières années de colonisation, des mosquées furent détruites alors que d'autres furent changées en entrepôts ou en dortoirs. Des immeubles et des sociétés furent dépossédés et saisis. Des dates rapportées par les historiens (le 15 juillet 1830, le 26 novembre 1830 et avril 1832) marquent des journées sanglantes pour la population qui se voyait exterminée sans but, ni raison. Femmes, vieillards, enfants, tribus furent liquidés et ceci en réponse à la lutte armée.

Ce que la France adopta comme mode de répression fut relaté par de nombreux officiers et militaires de l'époque, à travers des lettres ou des témoignages qui furent rapportés et publiés. Les exemples ne manquent pas et peuvent rendre compte des crimes commis, de la politique adoptée, dès le départ, ainsi que de la réalité des choses.

Parmi d'autres, celui de la tribu d'El-Ouffia installée à Oued El Harach (étant soupçonnée de vols et dont l'enquête révéla par la suite l'innocence) qui fut exécutée jusqu'au dernier de ses membres.

Parmi ces déclarations, un témoignage cité par Ferhat Abbas dans *De la Colonie vers la Provence, le Jeune Algérien*, et qui relate exactement le massacre de la tribu citée plus haut :

« En vertu des instructions du général en chef de Rovigo, un corps de troupes sortit d'Alger pendant la nuit du 6 août 1832, surprit au point du jour la tribu endormie sous ses tentes et égorga tous les malheureux El-Ouffia, sans qu'un seul cherchât même à se défendre. Tout ce qui vivait fut voué à la mort, on ne fit aucune distinction d'âge ni de sexe.¹ »

D'autres citations comme celles du Comte d'Hérisson, sous lieutenant dans l'armée française en 1844 et qui évoque dans son livre *La chasse à l'homme* les années de conquête :

« Le sang avait coulé à flots dans cette lutte... Il n'y avait pas d'ailleurs à se le dissimuler : on se battait contre une nation tout entière animée par le double fanatisme de la patrie et de la religion. La guerre en acquérait un caractère plus violent et plus sombre et donnait lieu à des répressions atroces, commandées peut-être par la nécessité, mais que répudiaient le droit des gens et l'honneur d'une grande nation(comme la France)². »

¹ *Idem.*

² *Idem.*

En décrivant l'état des soldats, il constatait la barbarie de leurs actes « Ils tuaient sans pitié, ils frappaient sans nécessité, ils mutilaient pour châtier¹. ». La guerre que menait la France contre le peuple algérien était sans merci, faite de massacres, de dépossession, d'appauvrissement et d'écrasement.

Le témoignage du maréchal de Saint-Arnaud, qui fut le plus haut responsable de guerre, dans une de ses lettres publiées en 1858 et qui fut citée par Ferhat Abbas, dans *De la Colonie vers la Provence, le jeune Algérien* et dans laquelle, il rend compte de la destruction de tout ce qui constituait la subsistance du peuple pour le réduire à la misère et à la faim en rasant et brûlant tout :

« Nous sommes dans le centre des montagnes, entre Miliana et Cherchel. Nous tirons peu de coups de fusils, nous brûlons tous les douars, tous les villages, toutes les cahutes. L'ennemi fuit partout en emmenant ses troupeaux...

Le pays des Béni-Ménasser est superbe et l'un des plus riches que j'ai vu en Afrique. Les villages et les habitations sont très rapprochés. Nous avons tout brûlé, tout détruit. Oh ! la guerre ! la guerre ! Que de femmes et d'enfants, réfugiés dans les neiges de l'Atlas, sont morts de froid et de misère !

On ravage, on brûle, on pille, on détruit les maisons et les arbres. Des combats : peu ou pas.

Les beaux orangers que mon vandalisme va abattre... J'ai laissé sur mon passage un vaste incendie. Tous les villages, environ 200, ont été brûlés, tous les jardins saccagés, les oliviers coupés². »

Après la colonisation des villes côtières par lesquelles la France était entrée, c'est au tour des autres villes et villages de l'Algérie d'être envahis. Elle adopta le même système de dévastation et de dépossession. Les richesses des villages qui consistaient en terres cultivées et en troupeaux seront pris et donnés aux colons. Le paysan se retrouvera souvent mis au service du colon sur sa propre terre.

Pour étendre sa colonisation sur tout le territoire algérien, la France devait conquérir le Sud algérien. Surtout que le Sahara algérien constituera une porte d'accès vers ses autres colonies africaines. Après plusieurs études³ et expéditions sur les territoires du Sud,

¹ *Idem.*

² *Ibid.* p. 21.

³ Les deux études établies par Carette sur le commerce de l'Algérie méridionale et les routes suivies du Sud apparues en 1844, qui s'intitulent : *Recherches sur la géographie et le commerce de l'Algérie méridionale* et *Etudes des routes suivies*

d'importantes informations (sur la politique, le commerce sous tous ses aspects : types d'échanges commerciaux, type de marchandises, les routes empruntées...) furent récoltées et purent fournir des détails qui permirent, dès 1844, d'étendre la colonisation vers le Sud.

Des bases militaires furent établies dans les villes qui servaient dans les échanges commerciaux entre le Nord et le Sud. La même année fut colonisée Biskra, une ville clé dans le commerce saharien de la circonscription Est du pays.

L'extension de la colonisation jusqu'au Sud se fera en deux étapes (selon une politique établie par l'administration coloniale et ce jusqu'à 1890) : la première consistait à y accéder par la colonisation des hauts plateaux, puis en progressant petit à petit vers les territoires nord du Sahara non pas à travers une campagne militaire mais par des pressions économiques et politiques sur la population, l'obligeant à accepter l'idée de la présence française.

Cette progression vers le sud rencontrera une résistance de la population (celle des Ouled Sidi Cheik et Bouamama, celle des Chaanba...) qui l'obligera à recourir à son armée. Ces résistances ne purent tenir devant la puissance de l'armée française et c'est à partir de 1881 que la France commença petit à petit à maîtriser les territoires du Sud Oranais.

Dans son effort d'expansion, la France allait réaliser plusieurs projets parmi lesquels des routes, des ponts qui relieraient les régions conquises et faciliteraient les déplacements. Un projet de chemin de fer qui s'étendait jusqu'à Ain-Séfra fut réalisé. Ce moyen de transport lui servira à transporter ses forces et à les alimenter plus rapidement en armes et en munitions. De même, il lui sera bénéfique dans ses échanges commerciaux.

Sa volonté de développer cette voie de chemin de fer jusqu'aux autres territoires du Sud fut freinée par l'échec de la mission du colonel Flatters en 1881 qui devait regrouper des informations susceptibles de les aider dans la réalisation de ce projet au Sud. Le projet sera suspendu et jusqu'à 1901, les territoires du Sud connaîtront un ensemble d'opérations militaires contre la lutte armée qui permettront à la colonisation de se maintenir dans la région. Ces opérations se poursuivront jusqu'à 1912 et permettront de coloniser la majorité de la région.

par les arabes dans la partie méridionale de l'Algérie et la régence de Tunis, ainsi que l'étude qui a été faite par Rozet et Carette, qui s'intitule *L'Algérie*, et qui regroupe une description et une étude approfondie sur l'Algérie et le peuple algérien (histoire, description, religion, mœurs, coutumes...) présentent des informations très importantes et très précises qui permirent de faciliter la connaissance du colonisateur du pays et faciliter sa pénétration jusqu'au Sud.

Après son installation dans la région, la France va développer une politique qui lui permettra d'exploiter les richesses du pays et d'en bénéficier alors que l'indigène se retrouvera étranger, dépossédé, exploité. La présence coloniale, surtout au Sud va anéantir le commerce dans cette région alors qu'il constituait la principale ressource de la population. Cette situation va détériorer le vécu quotidien, propager la famine et les maladies qui toucheront principalement la population.

2. La politique de colonisation :

En 1848, L'Algérie sera considérée comme « territoire français ». Elle sera divisée en deux zones : une zone civile comprenant trois départements (Alger, Constantine et Oran) et une zone militaire qui comprend le reste du territoire qui nécessite encore la présence de l'armée. Les territoires étaient subdivisés en communes de pleins exercices et en communes mixtes. La première était administrée par des maires élus par des Européens. La deuxième était gérée par un administrateur civil, et où la population coloniale était peu nombreuse.

Les communes indigènes, pas encore installées par les Européens, se trouvaient dans les territoires militaires et les affaires des indigènes étaient gérées par un officier. Les territoires du Sud eux, étaient placés sous l'autorité militaire. Dans toutes ces communes, c'est l'indigène qui était la seule ressource et le seul travailleur. Pour pouvoir alimenter le budget des communes de plein exercice, des douars, avec l'ensemble des tribus qui les constituaient, y étaient rattachés.

Ces communes représentaient le système d'exploitation auquel s'adonna la France pour permettre à ses colons de vivre. Les indigènes y constituaient la principale ressource surtout qu'ils devaient payer des impôts sur des biens que, parfois, ils ne possédaient même pas.

Charles-Robert Ageron, dans son livre *Histoire de l'Algérie contemporaine* (cité par Ahmed Lanasri), rend compte de la réalité de ces communes :

« Selon l'expression locale, les communes vivaient « en mangeant de l'indigène ». « La commune de plein exercice » devait écrire Jules Ferry, « c'est l'exploitation de l'indigène à ciel ouvert ». Les maires français laissés sans surveillance disposaient du budget en faveur des seuls Européens et taxaient à leur guise les contribuables indigènes¹. »

¹ LANASRI, Ahmed, *La littérature algérienne de l'entre-deux-guerres, Genèse et fonctionnement*, Op. cit., p. 29.

Il explique aussi ce que furent les différentes lois auxquelles était soumis le colonisé. Parmi celles-ci, le code de l'indigénat, établie par Jules Ferry, le 28 juin 1881, avec un ensemble de pénalités du droit commun qu'il qualifie d'« exorbitantes » (41 infractions « spéciales aux indigènes » qui furent définies légalement en 1881 et réduites à 21 en 1890, parmi lesquelles : le retard dans le paiement des impôts, des propos hostiles à la France ou à ses officiers, le départ de la commune sans avertissements, l'oubli de faire viser son permis de séjours de plus de vingt-quatre heures, la réunion de plus de vingt personne sans autorisation...). Mais surtout, il rend compte des droits accordés aux administrateurs dans l'exercice de leurs sanctions contre les indigènes :

« [...] cette autorisation « provisoire » de frapper sans jugement et pratiquement sans contrôle, accordée « pour sept ans » aux administrateurs de communes mixtes fut renouvelée périodiquement de 1881 jusqu'en 1927. Les mêmes « pouvoirs disciplinaires » furent confiés en communes de plein exercice aux juges de paix frappant sans droit d'appel jusqu'en 1914. Les indigènes demeurèrent également passibles de peines spéciales d'internement administratif, de mise en surveillance, d'amendes collectives, de séquestres individuels ou collectifs. Un permis de circulation intérieure leur fut imposé pour tout déplacement hors de leur douar, selon le précédent créé pour les esclaves noirs des Antilles¹. »

L'objectif était d'accorder aux administrateurs civils des communes mixtes le droit de répression au même titre que les officiers afin de s'imposer aux tribus pas encore soumises. En disposant du plein pouvoir sur les indigènes, ils les maintenaient en sujétion.

Concernant les droits, qu'ils soient politiques ou civils, les indigènes pouvaient, depuis 1866, être admis dans l'armée, pour servir dans l'armée de terre ou la marine, et se présenter dans certains emplois civils. Seulement, ils étaient écartés ou limités dans toute représentation d'organe politique ou même dans la participation aux élections.

L'un des principaux objectifs fixés par la colonisation était d'occuper les lieux envahis et de développer ces communes. Pour cela, la France va recourir à une politique de repeuplement en essayant de créer un « nouveau peuple¹ ».

À travers beaucoup d'efforts, elle va essayer d'attirer le flux migratoire pour ces repeuplements. Mais les émigrés européens ne semblaient pas intéressés et ce sont plutôt les Espagnols, les Maltais et les Italiens qui arrivent dans un premier temps ; puis leur afflux

¹ *Ibid.* p. 30.

diminue. Ce qui provoqua l'échec de cette politique d'émigration qui ne put correspondre au nombre des autochtones. Par sa faiblesse numérique et dans l'impossibilité de se passer du colonisé, la France va l'intégrer dans son projet d'exploitation en le dépossédant de toutes ses valeurs et ses principes pour le chosifier et le transformer en possession au même titre des biens qu'elle s'est appropriée.

Pour Ahmed Lanasri :

« [...] L'idéal, en fait, serait pour le colonisateur la suppression pure et simple du colonisé, afin de pouvoir jouir sans remords de ses richesses, mais là encore, et cela fait partie aussi des apories de la colonisation (...) le projet reste du domaine du fantasme puisque sans le colonisé, le colonisateur n'existerait pas². »

La conquête visera, dès le départ, à effacer le colonisé et à se réapproprier ses biens mais aussi à l'instrumentaliser pour le rehaussement et l'essor de la nouvelle Algérie. Et cela, le colonisateur va s'en rendre compte très tôt, puisqu'il aura besoin de main-d'œuvre pour reconstruire et exploiter les richesses du pays. Pour cela, quoi de plus rentable, comme le reconnaît le conseiller municipal de Miliana, en 1868, que « L'Arabe (qui) travaille mieux que les domestiques français. Plus sobre, il coûte moins cher³ »

La dépossession du peuple vaincu se fera en faveur du peuple vainqueur, là où les terres étaient productives et riches en eau. Les colons, attirés par la politique coloniale, étaient placés et acquerraient les terres colonisées en toute possession.

C'est ce que déclarait Le Maréchal Bugeaud, chef du corps expéditionnaire puis gouverneur général d'Algérie à la chambre des députés, le 14 mai 1840, et qui dévoile cette stratégie de dépossession qu'adopta la France : « Partout où il y aura de bonnes eaux et des terres fertiles, c'est là qu'il faut placer les colons, sans s'informer à qui appartiennent les terres ; il faut les leur distribuer en toute propriété⁴. »

Les terres qui n'avaient pas été saisies par la force, le seront par la loi de privatisation qui allait pousser les indigènes à s'endetter et à vendre leurs terres aux colons puisqu'ils étaient dans l'impossibilité de rembourser. C'est surtout les terres des tribus (dont la

¹ L'expression est du maréchal Clauzel, gouverneur général d'Algérie, lorsqu'il s'adressa aux colons, en 1835 ; citée par Mostapha Lacheraf dans *L'Algérie, nation et société* et reprise par Ahmed Lanasri, *Op. cit.*, p. 22.

² LANASRI, Ahmed, *La littérature algérienne de l'entre-deux-guerres, Genèse et fonctionnement*, *Op. cit.*, p. 19.

³ *Ibid.*, p. 25.

⁴ *Ibid.*, p. 23.

possession reposait sur le système de l'indivision et qui constituait les fondements de la société traditionnelle algérienne) qui obligeront le système colonial à recourir à cette loi.

Par cette loi, le colonisateur tentait de rompre les liens qui rattachaient la société autochtone pour pouvoir bénéficier des propriétés indigènes. Désunis, les membres qui se détacheront de leurs tribus constitueront une main-d'œuvre gratuite que les colons exploiteront. Le pauvre paysan se laissait difficilement exproprier mais si cela devait arriver, il se retrouvait simple ouvrier sur sa propre terre ou devra partir loin de chez lui à la recherche d'un travail pour subsister.

La dépossession ne consistait pas uniquement dans les choses matérielles, mais l'Algérien sera aussi dépossédé de son identité. Le colonisateur tentera par une politique d'assimilation de franciser l'Algérien pour faciliter la dépossession de ses biens de manière juridique et surtout pour s'approprier les terres qui étaient le principal intérêt du colonisateur.

Le projet d'assimilation que la France adopta marqua la distinction dans le traitement des musulmans par rapport aux Européens assimilés. Alors que l'Européen bénéficiait de tous les droits acquis par ceux de la métropole, l'Algérien musulman devenu « français », se retrouve diminué par rapport aux droits et multiplié par rapport aux devoirs.

« D'un côté, donc, il y aura des citoyens « majorés » (selon la formule de Lyautey) aux privilèges exorbitants et de l'autre des sujets « minorés » au statut servile¹. »

Cette politique d'assimilation n'avait en fait qu'un but qui consistait à faciliter l'expropriation, l'exploitation et l'assujettissement du peuple colonisé et formait en outre, un rempart pour dissimuler les vraies raisons de la présence coloniale en Algérie.

Le rapport qu'aura le colonisateur avec le colonisé sera un rapport de force et de domination dont les différentes lois instaurées marqueront la prédominance et la perpétuité. Cette inégalité avec laquelle était traité le colonisé par rapport au colon se prolongera tout au long de la colonisation.

Mais pour dissimuler cela et donner une justification valable pour faire taire les oppositions, la France aura recours à une théorie de façade qu'elle développera pour légitimer sa présence et surtout masquer son exploitation du colonisé en déclarant vouloir le compenser par l'introduction du progrès matériel et civilisationnel contemporain.

Pour réparer ses torts, excuser et accrédi-ter sa présence, elle adopta une politique « d'assimilation culturelle² » pour dire que c'est dans le cadre d'une « mission civilisatrice »

destinée à civiliser les peuples conquis. Cette excuse sera reprise par les esprits que Ahmed Lanasri qualifie « d'humaniste », pour qui ce qui pourrait excuser la conquête est l'obligation qu'aurait le colonisateur de civiliser le colonisé ; c'est ce par quoi Jean Jaurès voudra justifier, du moins « excuser », la colonisation devant la Chambre : « La seule excuse de la conquête est l'obligation, pour le peuple colonisateur, d'élever les Indigènes des colonies jusqu'à la plénitude de sa propre civilisation³. »

Pour appliquer cette résolution, la France sera amenée à reconnaître le droit à l'instruction au peuple indigène. Seulement, là encore, la distinction est flagrante entre les deux populations puisqu'en 1848 le ministre de la guerre, La Moricière, signe un décret qui précise que les écoles destinées aux indigènes étaient sous l'autorité militaire alors que celles fréquentées par les Européens et les Juifs relevaient du Ministère de l'Instruction publique.

Le but qui semblait tracé par la France était une autre forme de conquête de l'Algérie. Ce que le ministre de l'Instruction publique Alfred Rambaud définit comme l'objectif que se donne l'école française et qui succède aux deux premières conquêtes (dont la première s'était accomplie par les armes et la deuxième consistait à faire accepter l'administration et la justice par les indigènes). L'instruction allait inculquer la langue et l'histoire françaises aux colonisés et aiderait à une assimilation plus rapide, par la population, de la supériorité de l'occupant, ce qui ferait accepter sa présence, mais surtout permettrait une meilleure exploitation de l'indigène pouvant communiquer plus facilement. Il ne s'agissait aucunement d'émanciper le colonisé.

En évoquant la situation culturelle et scolaire de l'Algérie pendant la colonisation, Mostapha Lacheraf dans *L'avenir de la culture algérienne* (cité par Jean Déjeux) dit : « On enseignait hypocritement à des gens que l'on tenait sous le joug et l'oppression ; les grands principes des Droits de l'Homme et du Citoyen, les concepts de liberté et de respect de la personne humaine¹. »

Ce qui sera enseigné dans les écoles aux indigènes ne semblait pas correspondre à la réalité de leur vécu. Entre un enseignement qui prône une culture humaniste et généreuse et un vécu privé de liberté et des droits les plus élémentaires, il y a évidemment un hiatus. Le colonisé devra apprendre non pas pour s'améliorer mais pour servir d'intermédiaire entre le colonisateur et les autres colonisés et surtout pour faciliter le dialogue avec ceux pour qui il travaillera.

¹ *Ibid.*, p. 27.

² *Ibid.*, p. 33.

³ *Idem.*

Pour les historiens, ce qui marquera la colonisation française ce sont trois aspects de sa politique : la violence, l'expropriation et l'assujettissement. C'est en voulant échapper à l'image qui la donne comme « l'opresseur-spoliateur² », cacher ses intentions et surtout trouver une raison pour justifier sa présence en Algérie et sa colonisation qu'elle développa la thèse de la « mission civilisatrice ». Dans le cadre de cette mission, la France va instaurer des lois et des règles (qui ne concernèrent que l'indigène) et qui loin d'accréditer cette thèse, marqueront la différence de traitement auquel aura droit le colonisé, par rapport aux colons, en le maintenant comme le vaincu.

Loin de vouloir réaliser ce projet, ce qui voudrait dire améliorer les conditions de vie des indigènes, l'intention de la colonisation était de maintenir la relation d'inégalité entre les deux sociétés qui vivaient sur la même terre. Sa politique se résumait à une volonté de maintenir le colonisé dans une totale servitude. Il fallait toutefois l'appâter en lui donnant quelques privilèges comme la possibilité d'être naturalisé français mais en même temps on lui refusait les droits des autres citoyens. Comment prétendre le civiliser en lui déniait le droit d'accéder aux mêmes écoles ?

Malgré toutes les tentatives de justification de la présence française en Algérie, la dénomination qui sied à cette présence est la colonisation ce qui justifia la lutte armée qui s'éleva pour défendre le sol et qui se poursuivit jusqu'au XX^e siècle et qui reprit avec le déclenchement de la Guerre de Libération.

Ces rappels historiques ont deux objectifs. Le premier est évidemment de restituer le contexte dans lequel se déroulent les récits de notre corpus. Isabelle Eberhardt en effet ne fait jamais directement mention des événements qui ont précédé la situation dans laquelle évoluent ses personnages, ni des lois ou règlements qui les contraignent, qu'ils soient indigènes ou militaires.

Le second objectif est de poser les bases d'une réflexion qui sera développée plus loin sur les particularités des personnages de ces nouvelles.

Il est clair qu'on ne comprendrait pas ce qu'est ce mode particulier de la servitude féminine qu'est la prostitution sans savoir que les villes algériennes dont il est question sont aussi des lieux d'implantation de casernes ou de bases militaires dans lesquelles vivent évidemment de nombreux hommes, célibataires par définition. De tout temps et en tous lieux, ce type de situation a engendré la prostitution. Mais elle est ici spécifique en ce que les

¹ DEJEUX, Jean, 1995, *La culture algérienne dans les textes*, Paris, Editions Publisud, p. 21.

² LANASRI, Ahmed, *La littérature algérienne de l'entre-deux-guerres, Genèse et fonctionnement*, *Op. cit.*, p. 18.

femmes qui doivent s'y adonner, outre l'humiliation personnelle qu'elles ressentent, sont doublement aliénées, du fait qu'elles sont les membres d'une communauté vaincue par un occupant et qu'elles appartiennent à une société dont les structures mêmes sont mises à mal par les dispositions sociales prises alors par la France. C'est pourquoi nous avons dû exposer ce que sont ces dernières.

En outre, ajoutons que cette prostitution possède un autre caractère spécifique. Les militaires français eux-mêmes ne recouraient pas, en Algérie, aux « services » de femmes prostituées tout à fait comme ils le faisaient très probablement dans les villes de garnisons françaises de métropole. Le plus souvent les femmes algériennes étaient perçues comme de simples objets, mais parfois elles étaient entourées d'une forme d'aura, constitué par l'imaginaire de la « femme orientale », dont on trouve abondamment trace dans la littérature et la peinture du XIXe siècle.

Il y a une différence avec les personnages de prostituées que l'on voit notamment chez Balzac, Flaubert ou Maupassant, et qui prennent le plus souvent l'appellation de « cocottes ». Rien de tel évidemment chez Isabelle Eberhardt. C'est cet imaginaire qui explique que se créent des sentiments particulièrement forts et même remarquablement « sincères » chez ses personnages masculins. Car Isabelle Eberhardt a la finesse de camper des personnalités de soldats dont on voit bien qu'ils sont parfois eux-mêmes aussi déstabilisés de se retrouver en Algérie que les indigènes sont, symétriquement, déstructurés par le traitement qui leur est infligé.

C'est pourquoi — paradoxalement — les nouvelles auxquelles nous allons nous intéresser sont bel et bien des histoires d'amour, alors que rien dans cette situation historique ne devrait permettre au moindre sentiment amoureux de se faire jour. Car par delà tout ce qui les éloigne et même devrait faire d'eux des ennemis, les personnages féminins et masculins de ces nouvelles vibrent à des sentiments qu'ils se découvrent en commun. Des sentiments qui ne sont pas seulement imaginaires, ni le fruit de cette part d'aliénation que contient selon Proust tout sentiment amoureux. Car ils reposent sur un réel inattendu : ainsi, un soldat français, fils de paysans, jeune homme sensible à la fibre quelque peu romantique, peut-il parfaitement se trouver davantage de points communs avec une jeune paysanne des Aurès qu'avec ses compagnons de chambrée ! Inversement, les personnages féminins dans ces nouvelles n'apparaissent jamais comme étant fascinés par le cliché (récurrent lui aussi dans la littérature de l'époque) du « beau militaire ». Leurs sentiments paraissent aller droit au-delà des apparences, et faire fi des préjugés sommaires.

Certes, une réalité, plus forte encore que cette aptitude-là à pénétrer en l'autre, viendra s'opposer tragiquement à cette découverte d'une part de soi. Mais Isabelle Eberhardt aura mis à jour cette possibilité d'une échappée vers cette forme d'authenticité qu'est le sentiment amoureux dans un contexte où rien n'aurait dû permettre à des sentiments véritables d'émerger, entre des êtres si éloignés les uns des autres.

Aussi bien, nous concluons ce rappel historique indispensable par deux remarques :

Isabelle Eberhardt n'ignore rien du contexte social et culturel dans lequel elle écrit ses nouvelles. Elle en a même une conscience beaucoup plus aiguë que la plupart des écrivains de l'époque.

Pour autant, si elle ne le pointe pas directement, ce n'est pas pour l'éluder, au contraire, mais pour mieux en souligner les effets en pénétrant dans les rapports fins entre des personnages qui trouvent le moyen d'aimer véritablement dans une situation où l'hostilité, au mieux l'indifférence, auraient dû prévaloir.

Autrement dit, ces nouvelles ne sont pas le simple reflet de la fascination de leur auteur pour « l'Orient » : elle y invente au contraire les conditions d'un double regard, réciproque, entre deux univers qui, tout opposés qu'ils soient, se découvrent des zones de contact. Aux complexités du sentiment amoureux lui-même, elle ajoute celles, en creux, d'une situation historique conflictuelle. Sans conclure, donc en ouvrant sur des possibles que le tragique de certains dénouements ne referme pas complètement sur la noirceur d'un destin historique qui aurait été tout tracé. C'est en cela que nous pourrions en conclusion souligner son actualité.

Chapitre III

Présentation du corpus

« Pour l'étranger profane, les burnous sales sur la tenue européenne en loques, les chechiya sans gland et fanées et les mauresques nombreuses sont la couleur locale. Pour celui qui sait, c'est là justement ce qui enlève à Alger son caractère arabe, parce que ce n'est pas conforme aux mœurs arabes¹. »

(Isabelle Eberhardt,
Mes Journaliers)

1. Préliminaire méthodologique

Puiser un corpus dans un ensemble de textes aussi variés que ceux d'Isabelle Eberhardt demandait d'abord le choix d'un thème qui les regrouperait opportunément, marquerait une sorte de voie à suivre et conduirait à une connaissance de la vision de l'auteure, et à une interprétation de ses réflexions. Ce qui éloignerait de ce qu'elle suscita comme controverses et zones d'ombre dans sa vie souvent mises en avant à la place de son talent et de son style, de son statut surtout d'écrivain.

Les écrits de l'auteure s'inscrivent dans une époque marquée en Europe par le goût de l'exotisme, d'une part, et par le colonialisme de l'autre. Ses textes, par la variation des thèmes qu'ils abordent, mais surtout par sa vision des choses sont différents de ceux de son époque. Ils se distinguent par leur façon de percevoir et de dénoncer les divers événements surtout

¹ REZZOUG, Simone, *Isabelle Eberhardt*, Office des Publications Universitaires, Alger, coll. « classiques maghrébins », p. 12.

ceux de la colonisation, de poser un vrai regard vis à vis de l'Afrique, de l'Orient (comme aime à le qualifier l'auteure) et de leur valeur à ses yeux.

Différents qualificatifs peuvent la caractériser à part le fait qu'elle soit une aventureuse mais beaucoup plus une humaniste, une altruiste, une écrivaine de talent qui sut rendre compte par ses témoignages, ses tableaux faits sur la société algérienne du début du siècle, faisant de son œuvre, comme le souligne Mohamed Rochd : « [...]un manifeste de cette époque, époque que ses écrits rendent si justement dans toute la beauté douloureuse à laquelle Si Mahmoud était sensible¹. »

Beaucoup de travaux ont été faits sur sa vie, son aventure saharienne, qui racontent beaucoup plus la vie de la femme et non de l'écrivaine ; mais peu se sont penchés sur ses écrits et ses textes, leur portée et leur richesse. Ses écrits ne sont pas de simples impressions de voyage : le lecteur retrouve le regard de l'auteure sur l'Afrique et surtout l'Algérie à travers ses descriptions des paysages, des mœurs, des traditions, des détails qu'elle avance et qui ne sont pas les simples impressions d'une voyageuse en mal d'exotisme.

La description et la dénonciation qu'elle porte de la misère de l'indigène dans une époque marquée par l'occupation française, l'absence de droits, la dépossession de leurs terres et leurs biens, leur humiliation, tous ces éléments alimentent ses nouvelles. Mais c'est surtout la rencontre de deux sociétés, de deux univers, celui de l'Occident et celui de l'Orient, qui caractérise les deux nouvelles (*Yasmina* et *Le Major*) sur lesquelles prioritairement nous travaillerons.

Cette rencontre se fait à travers un couple (un Français et une Algérienne). Le cheminement du récit est identique : d'abord l'arrivée de l'homme, le héros européen, voyageur et romantique (ambitieux, humaniste pénétré d'idées humanitaires qui loin de vouloir dominer la société indigène essaye de s'y fondre) dont la rencontre avec la femme indigène comble son rêve.

Ils retrouvent un certain bonheur mais il sera de courte durée car à la fin le couple sera séparé soit par un choix de l'homme qui finit par abandonner sa bien-aimée pour revenir à ses origines, soit parce qu'il se voit contraint de partir sous la pression du milieu où il vit et qui désapprouve son mode de vie et sa relation.

Les deux autres nouvelles : *Pleurs d'amandiers* et *La Rivale* dévoilent beaucoup plus le style poétique qui apparaît et révèle une part du talent de l'auteure. C'est sa vision de la femme mais surtout une part d'elle-même qui transparaît, surtout dans la nouvelle *La Rivale*

¹ ROCHD, Mohamed. *Isabelle Eberhardt. Le dernier voyage dans l'ombre chaude de l'islam*, Entreprise nationale du livre, Alger. 365p.

dont le titre d'origine était *Le vagabond*, et qui représente d'une manière évidente la vie et le choix de l'auteure.

Elle y fait manifeste à plaisir son choix du nomadisme et de l'errance, qui caractérisèrent toute sa vie et qui en firent une aventurière mais c'est de comprendre ce choix et de pouvoir en saisir le sens qu'il nous importera ici.

A travers ces nouvelles plusieurs points peuvent être soulevés :

- L'image que l'auteure donne des deux sociétés : un double regard, l'un hostile sur l'Occident représenté par son administration coloniale et l'autre moins hostile sur l'Orient représenté par les indigènes (leurs mœurs, leurs traditions, leur misère, leurs croyances aussi, en plus certaines caractéristiques qui se retrouvent souvent chez ses héroïnes comme le fatalisme et la passivité...). Le regard qu'elle lance sur la société algérienne est loin d'être docile puisqu'elle y évoque le système social essentiellement patriarcal qui réprime certaines libertés surtout pour la femme représentée souvent par la bergère, la paysanne que les conditions de misère la soif de liberté conduisent à la débauche et à vivre en marge de la société.

- Le contact de l'Occident et de l'Orient se fait à travers la rencontre de l'homme occidental (conquérant) et de la femme orientale (terre aimée) qu'une passion unit pour un certain temps mais qui finit par échouer puisque cette rencontre s'est faite sous la colonisation.

- Les héros d'Isabelle Eberhardt rappellent étrangement l'itinéraire de leur auteure, ses idées, son hostilité à l'enferment de l'Occident sur lui-même. Pour Catherine Stoll-Simon, dans son livre *Si Mahmoud ou la renaissance d'Isabelle Eberhardt* la vie de notre auteure est la représentation de la rencontre de l'Occident et de l'Orient qui ne se solde pas par un échec contrairement à ses héros, mais réussit, et arrive à concilier les deux mondes. Elle réussit d'abord à conquérir l'homme indigène et devenir son épouse, à se fondre dans la société arabo-musulmane avec les indigènes et jusqu'à être initiée à la confrérie soufie des Kadrya l'une des confréries musulmanes les plus influentes à cette époque, tout cela sans se départir de certains principes fondamentaux de l'Occident, à savoir le sens profond de la liberté. Ainsi ce qu'elle fait échouer à ses héros dans la fiction, elle le réussit dans la réalité.

- Le thème de l'errance et du voyage qui est évoqué dans chaque nouvelle et plus particulièrement dans la nouvelle *La Rivale* dont le héros, un vagabond, reflète de manière très explicite l'auteure elle-même, le choix qu'elle fit et qui lui a valu les titres d'« aventureuse » (comme la qualifie Jean Noel dans son livre *Isabelle Eberhardt, l'Aventureuse du Sahara*,

1961) et de « nomade » (selon René-Louis Doyon dans *La vie tragique de la bonne nomade*, 1923).

Les nouvelles *Yasmina* et *Le Major* sont celles qui évoquent beaucoup plus les différents points cités plus haut. A travers les résumés proposés des différentes nouvelles, nous pouvons rendre compte de l'histoire que relate chaque texte et donner ainsi un aperçu du texte à étudier. Ensuite à partir de l'analyse de certains points nous décèlerons ce qui caractérise ces textes et de ce fait son style d'écriture.

L'exploitation des éléments qui constituent ces nouvelles peut être révélatrice et aider à la compréhension de l'auteure, de ses intentions, sa vision et son interprétation des événements auxquels elle assiste.

Quoique différentes dans le thème qu'elles abordent, cependant ces nouvelles se rejoignent et se complètent : à travers elles peut se dessiner une vision générale d'une même société, abordée sous les différents angles qui la caractérisent. Mais beaucoup plus, ce seront ses réflexions, ses idées qui permettront de saisir la société algérienne de l'époque ainsi que ce qui constituait ses fondements.

A une perspective d'étude purement littéraire, centrée sur l'analyse des textes et en particulier leur originalité stylistique, nous tenterons par conséquent d'associer une démarche mettant en évidence les enjeux sociaux, historiques et culturels de l'œuvre d'Isabelle Eberhardt, à travers un corpus nécessairement limité, mais à nos yeux assez judicieusement choisi pour être représentatif, quitte à nous appuyer lorsqu'il en sera besoin sur des mentions puisées à d'autres textes de notre auteure.

2. *Yasmina*

2.1. Circonstances de la publication

Cette nouvelle a été publiée en 1902, dans le quotidien de Bône (Annaba) : *Le progrès de l'Est*. Elle parut en feuilleton du 4 au 6 février. Elle sera rééditée après la mort d'Isabelle Eberhardt, d'abord, en 1925 par René-Louis Doyon, parmi d'autres nouvelles regroupées sous le titre de *Contes et paysages* aux éditions de la Connaissance et tirée à 138 exemplaires. Puis reprenant cet ensemble d'écrits complété de pièces documentaires, de lettres, de notes biographiques avec un long texte à la gloire d'Isabelle intitulé *Infortune et Ivresse d'une errante*, Doyon publia le texte sous le titre de *Au pays des sables* aux éditions Sorlot à la fin de l'année 1944 et où les écrits d'Isabelle sont regroupés sous le titre *Contes et souvenirs*. Dans ce livre, la nouvelle *Yasmina* est sous-titrée *Contes algérien*.

L'édition sur laquelle nous allons travailler est celle de Marie-Odile Delacour et Jean-René Huleu : Isabelle Eberhardt – *Yasmina... et d'autres nouvelles algériennes* publiée aux éditions Liana Levi en 1986.

Nous aurions aimé travailler sur le texte original publié dans le quotidien mais nous n'avons pu nous le procurer ; cependant le texte dont nous disposons reste authentique et fiable.

La date d'écriture et d'élaboration de ce texte, qualifié de « longue nouvelle¹ » par certains et de « petit roman² » par d'autres, mais qui reste considéré par beaucoup comme une nouvelle, reste imprécise et matière à controverse d'autant plus que l'auteure était connue pour les nombreux remaniements de ses textes jusqu'à l'aboutissement au texte final qui sera publié.

René-Louis Doyon avance dans *Contes et Paysages* (1925) que cette nouvelle aurait été écrite par Isabelle peu avant sa vingtième année à Bône qu'elle en aurait livré la première version à un journal Bônois qu'il publia en 1897 anonymement, seulement aucune trace d'une première publication n'avait été trouvée. Seulement dans *Au pays des sables* (Sorlot, 1944), Doyon parle d'un manuscrit réécrit lors du deuxième séjour effectué par Isabelle à El-Oued (août 1900 – février 1901) où figure parmi les titres du recueil *Yasmina* signée Mohamed Saadi qui se clôt par la mention : Batna, juillet 1899.

Il qualifie l'écriture de l'auteure : « d'une belle graphie d'élève consciencieuse³ ». Il ajoute que deux ans après, elle aurait repris le texte et recopié intégralement de sa main.

Pour Mohamed Rochd, si ces affirmations sont correctes, le premier texte serait assez proche du texte définitif surtout pour le cadre où l'auteure situe son histoire. Seulement les détails qu'avance l'auteure du lieu où se déroule l'histoire (à Batna et précisément à Timgad), fait qu'il lui aurait été impossible d'avoir autant de précisions et autant de menus détails sur de simples informations orales et sans y être allé, d'autant plus que la première découverte de la ville de Batna datait de l'été 1899 et précisément du 12 juillet, ce qui rejoint la mention en fin du texte que nous avons citée.

¹ EBERHARDT, Isabelle, *Yasmina...et autres nouvelles algériennes présentées par Delacour &Huleu*, Paris, Editions Liana Levi, p.73.

² ROCHD, Mohamed, *Isabelle. Une Maghrébine d'adoption*, Alger, Entreprise nationale du livre, p. 30.

³ *Yasmina...et autres nouvelles algériennes présentées par Delacour &Huleu*, Op. cit., p. 73

Dans son carnet de route reproduit par son éditeur Barrucand et inclus dans *Dans l'ombre chaude de l'Islam*, édité chez Fasquelle en 1906, Isabelle note à cette période « déjeuner et sieste sous l'arc de Trajan ».

Dans *Nomade j'étais* sur Isabelle Eberhardt et ses années africaines, Edmonde Charles-Roux retrace des pérégrinations avec des détails importants qui permettent de la suivre dans ses voyages de plus près. Ainsi en évoquant son premier séjour à Batna, entrepris à l'été 1899 et en venant de Tunis où elle était allée rechercher son ami Eugène Letord, l'un de ses correspondants qui était affecté au bureau arabe de Batna en qualité d'adjoint de deuxième classe. Ne le trouvant pas, elle décida d'aller visiter les ruines de Timgad en voyageant à dos de mulet. Elle put ainsi découvrir le paysage ; à l'époque, les fouilles entreprises depuis 20 ans se poursuivaient encore et près des arcs se trouvaient les tentes des bédouins descendus de la montagne.

De retour à Batna, elle avait passé sa soirée au village noir (nègre) chez Ali Frank, au café des tirailleurs avec son guide et ami. Tous ces endroits cités constituent les décors de la nouvelle *Yasmina*.

Les descriptions qu'elle fait des gourbis qui « s'élevaient auprès des ruines romaines de Timgad, au milieu d'une immense plaine pulvérulente, semée de pierres sans âge anonymes, débris disséminés dans les champs de chardons épineux d'aspect méchant, seule végétation herbacée qui pût résister à la chaleur torride des étés embrasés¹. », ou en parlant de « l'amphithéâtre aux gradins récemment déblayés² », ou même du village noir distant de Batna de cinq cents mètres dans « un terrain vague où se trouve la mosquée » et le café d'Ali Frank où l'héroïne se produit sont toutes des descriptions faites à partir d'observations réelles, des paysages qu'Isabelle Eberhardt avait eu l'opportunité de visiter et qui lui servirent de décors pour ses histoires.

Tous ces détails mènent à croire que la nouvelle a dû être écrite en 1899, c'est ce que Mohamed Rochd conclut. Mais pour Marie-Odile Delacour et Jean-Renée Huleu, cette date représente plutôt la rencontre de l'auteure avec les personnes et les paysages qui seront le modèle pour la construction de ses personnages mais non celle d'une écriture finie et d'une élaboration définitive.

2.2. Mise en fonction et modalités narratives

¹ *Ibid.* p. 43.

² *Ibid.* p. 44.

L'histoire de *Yasmina* s'étend sur 5 ans, de l'âge de 14 ans à celui de 19 ans. Une vie dont les événements se déroulent au moment de l'occupation française en Algérie.

Yasmina est une petite bédouine, enfant des Aurès, elle a grandi dans un village qui s'élevait auprès des ruines romaines de Timgad, au milieu des vestiges d'un passé glorieux complètement ignoré d'elle. Sa famille était composée de son père El hadj Salem, sa mère Habiba, de vieux bédouins cassés par l'âge, ses deux frères aînés engagés aux spahis et sa sœur aînée Fathma qui était mariée. Il y a aussi les plus jeunes enfants dont nous ignorons le nombre et dont elle était l'aînée, âgée de 14 ans.

Chaque jour, dès l'aube, Yasmina sortait de son gourbi pour mener le maigre troupeau de chèvres et de moutons paître dans la gorge d'un oued. Etrange, mélancolique, calme, solitaire et naïve ; tels étaient les traits de caractère de cette petite bédouine, cependant différente des autres filles de sa « race¹ »

Cette vie banale et ordinaire de simple bédouine bascule le jour où elle rencontre le jeune lieutenant Jacques, enfant des Ardennes, détaché au bureau arabe, à l'esprit aventureux et rêveur. Conquis par son « charme presque mystique² », Jacques ne tardera pas à conquérir Yasmina malgré qu'elle fût promise à Mohamed Elaour, cafetier à Batna, leur idylle dura tout l'été où les instants de bonheurs partagés leur firent oublier tout ce qui les séparait.

Lorsque Jacques apprend qu'il est désigné pour un poste du Sud Oranais, son désespoir et sa tristesse étaient tels qu'il avait voulu d'abord tout abandonner pour rester avec sa bien-aimée ; mais il ne put se résoudre à faire du chagrin à ses pauvres parents restés l'attendre au pays. Cependant, il ne put dire à Yasmina que leur séparation serait sûrement définitive.

L'heure des adieux fut très douloureuse, Yasmina croyant d'abord que Jacques allait l'abandonner volontairement ne comprenant pas qu'un Français d'autant plus un lieutenant n'était pas libre dans ses décisions. Mais devant son désespoir elle comprit qu'il était sincère et le crut même si, tout au fond d'elle, elle pressentait que leur séparation allait être définitive.

Indifféremment, elle épouse Abd el-Kader au lieu de Mohamed, elle subit les coups, le mauvais caractère de son mari au même titre que ses cadeaux et ses marques de tendresse. Murée dans son silence, obstinément, elle restait fidèle à son Mabrouk, le regrettant et le pleurant en silence même si elle pressentait qu'il l'avait oubliée.

¹ Le terme est employé par Isabelle Eberhardt dans le texte.

² *Yasmina...et autres nouvelles algériennes présentées par Delacour &Huleu, Op. cit., p. 48.*

Se retrouvant seule, après la condamnation de son mari à dix ans de travaux forcés pour voies de fait envers un supérieur, sans ressources et refusant de retourner auprès des siens, elle décide de partir au Village Noir vivre parmi les prostituées pour rester libre et attendre Jacques.

Le dénouement fut tragique, en 3 ans au Village Noir, le nouveau mode de vie qu'elle adoptait eut raison de sa santé ; elle attrapa la phtisie. Le hasard fit que le coup qui finit de l'achever était la rencontre par hasard du tant attendu, entre temps marié avec une Française et qui avait oublié ce qu'il considérait désormais comme son « idylle bédouine¹ » avec celle qu'il appelait « la petite sauvagesse² ».

La rupture fut brève et froide comme les paroles qu'il lui adressa. Comprenant finalement la réalité des choses, prenant conscience que son attente fut vaine, elle se révolta pour la première fois contre l'injustice dont elle était victime. Les larmes et les reproches qu'elle adressait à Jacques finirent par creuser l'abîme qui allait les séparer à jamais. Résignée à son sort, cependant Yasmina reprit son attente de la mort qui ne tarda pas à venir et qui l'emporta avec cette conscience qu'il n'y a aucun remède contre le *Mektoub*.

3. *Le Major*

3.1. Circonstances de la publication

Cette nouvelle est parmi les sept qui furent republiés après la mort d'Isabelle Eberhardt par Doyon dans *Contes et Paysages*, en 1925, avec la nouvelle *Yasmina*, puis reprise dans *Au pays des sables* du même auteur aux mêmes éditions (Sorlot, 1944)

Le Major est considéré comme l'un des textes les plus accomplis et les plus développés qu'ait écrits l'auteure. Elle renvoie à la période où Isabelle Eberhardt séjourna à El Oued, et ce durant 6 mois.

Tous les indices montrent qu'elle fut élaborée après l'incident de Béhima, le 29 janvier 1901, dont l'auteure a été victime. Elle dut être écrite à Marseille. Après son expulsion de l'Algérie.

Le personnage principal de l'histoire « Jacques », renvoie pour beaucoup au médecin qui la soigna à El Oued et qu'elle aimait surnommer « Docteur subtil ».

Nous ignorons si la nouvelle fut publiée du vivant de l'auteure. Aucune indication ne le confirme, ni ne l'infirme.

¹ *Ibid.* p. 69.

² *Idem.*

3.2. Mise en fonction et modalités narratives

Reprenant le même thème abordé dans la nouvelle *Yasmina*, le prénom du héros masculin ainsi que certains traits de son caractère, *Le Major* raconte l'histoire d'un jeune médecin des Alpes. Jacques, en arrivant en Algérie par devoir, ne connaissait rien à ce pays sur lequel il n'a rien voulu lire, ne se laissant pas influencer par les propos de ses camarades qui lui peignaient la répugnance, l'absence de charme et l'ennui de ce pays ainsi que la brutalité et la sauvagerie de ses habitants.

La découverte du paysage fut bouleversante. En arrivant au Désert puisqu'il fut envoyé au Sud, précisément à El-Oued, Jacques connaît une révélation qui marque son esprit et ses sens. Il se laisse peu à peu pénétrer par la lumière triomphante de cette terre, son entrée dans la grande plaine, la gêne ressentie au début puis se dissipant face à cet horizon infini aux dunes endormies. La fascinante beauté de ces paysages finit par emprisonner son âme et lui faire aimer ce pays et bientôt ses habitants.

Authentique, fidèle à ses principes et son éducation, animé d'un humanisme et d'une grande générosité, Jacques arrive en Algérie avec l'idée que la présence coloniale est justifiée animée par ce rôle qui se veut « civilisateur » de la France.

Il croit à cette mission, seulement sa déception fut grande en découvrant la réalité des choses et des gens censés veiller à la réalisation de cette mission. D'abord, celle de ses compagnons dont il se sentit éloigné, même « supérieur » par son intellectualité développée. Celle de son Capitaine Malet, homme froid, impersonnel, dur envers les indigènes, obéissant aux ordres. Cette cruauté fit s'insurger le médecin qui ne cachait pas sa désapprobation, ce qui finit par le soumettre à la haine et au mépris des autres.

Enfin, l'attitude renfermée, méfiante des indigènes, faite de crainte et de soumission sur laquelle ils ont été domptés. Leur misère, l'avitissement dans lequel ils étaient plongés animèrent la volonté de Jacques qui voulut changer les choses. Apprenant l'arabe, attentif, affectueux et rassurant dans son travail, il put se rapprocher d'eux et même vivre et se lier d'amitié avec leurs chefs religieux.

Il rencontre l'amour en la personne d'Embarka, orpheline et veuve, vivant avec sa tante, aveugle et qui était réduite à se prostituer pour subvenir à ses besoins. En elle, Jacques trouve l'incarnation de ce pays. Ainsi il réussit à se créer un bonheur, une quiétude tout au long de 5 mois, il se forge une vie paisible et douce, partageant la manière de vivre des indigènes. Il en était arrivé à ne plus vouloir repartir de ce pays.

Seulement cette manière de vivre n'était pas du goût de ses supérieurs. Il fut sermonné par le Capitaine Malet qui lui reprochait le manque de fermeté et la largesse avec laquelle il se comportait avec les gens et sa liaison avec cette femme indigène de mauvaise réputation. Malgré les protestations du médecin, il fut pressé de se conformer aux usages ou il serait relevé de son poste. Mais cette mise en garde n'avait rien changé dans son mode de vie seulement il sentait que ce bonheur tant précieux commençait à se défaire et le charme en était rompu.

Le comportement de ses amis « indigènes » envers lui avait changé et petit à petit il se retrouva seul. Restait Embarka et leur chère petite maison en ruine, mais vite tout bascule, elle est emprisonnée pour prostitution clandestine. Leur rupture fut tragique et la souffrance de Jacques fut atroce. Il eut la certitude que ce rêve dont il s'est grisé tout au long de ce temps a pris fin.

Il comprit que même étant français, il partageait un peu de la vie de ces colonisés qu'il voulut aider, lui non plus n'était plus libre de ses actes. Face au dilemme qui lui était *imposé*, il s'est retrouvé impuissant à tenir tête aux rouages de l'administration militaire coloniale. Ainsi, il perdait tout en se résignant. Il s'offre néanmoins la dernière des libertés qui lui restait : quitter ce pays tant aimé, à l'heure aimée, celle du coucher de soleil.

4. La Rivale

4.1. Circonstances de la publication

La nouvelle *Le Vagabond* fut publiée du vivant de l'auteure dans *La Dépêche algérienne*, le 3 mai 1904, sous l'indication de « conte ». Après la mort de l'auteure, elle fut republiée, d'abord, dans l'*Akhbar* en 1906 sous ce même titre, qui est d'ailleurs son titre original, puis reprise dans *Pages d'Islam* de Victor Barrucand en 1920 aux éditions Fasquelle dans lequel, l'ancien éditeur d'Isabelle Eberhardt a regroupé certains de ses textes. Le titre fut remplacé par *La Rivale*.

Dans l'édition sur laquelle nous travaillons, celle de Liana Levi, le récit porte le titre de *La Rivale*. Les auteurs qui présentent les textes : Marie-Odile Delacour et Jean-Renée Huleu font remarquer dans la note qui suit le texte qu'ils avaient conservé pour l'ensemble des textes présentés les titres qu'ils avaient dans les éditions précédentes.

Toutes les indications montrent qu'elle fut élaborée en avril 1904, à Ain Taga lors du dernier séjour de l'auteure à Alger qu'elle quittait pour reprendre la route du Sud oranais.

4.2. Mise en fonction et modalités narratives

L'histoire de *La Rivale*, se présente sous forme de trois tableaux qui renvoient à trois moments de la vie du personnage principale qui se trouve être un vagabond. L'idée principale est celle de l'amour que porte le héros à sa bien-aimée et à l'espace infini que lui offre la route. Le dilemme est de savoir lequel des deux est le plus fort et laquelle des deux passions emportera le héros à la fin du récit.

Une première illusion du bonheur que lui offre l'amour infini à sa bien-aimée lui laisse penser qu'il peut oublier la route pour se fixer, attendre et être heureux. L'illusion d'une vie meilleure qui pouvait l'attendre avec sa bien-aimée lui fait renoncer à son rêve de solitude.

Seulement, un simple regard langoureux en direction de cette route « large et blanche qui s'en allait au loin¹. », et qui se trouve être celle du « Sud », réveille en lui des souvenirs et des visions passées et qui constituaient son monde d'avant. Il résiste ce qui apparaît dans la crispation de sa main sur celle de l'aimée pour se dire qu'elle est plus réelle mais il ne put résister à « la maîtresse tyrannique » à laquelle il finit par s'abandonner.

Le dernier tableau offre une vision sur le choix final du vagabond. C'est le retour du héros à une vie de solitude, de nomadisme et de dénuement. Une vie dont les caractéristiques du méconnu, du naturel et de l'ouverture sur l'Autre constituaient les éléments d'un bonheur que seule cette route pouvait lui procurer. Il comprit qu'il n'était pas fait pour vivre fixé mais libre de tous ce qui pourrait le lier aux choses matériels et à tous ce qui est permanent et stable.

5. *Pleurs d'amandiers*

5.1. Circonstances de la publication

Pleurs d'amandiers date du 3 février 1903. Elle fut publiée dans *L'Akhbar*, le 15 du même mois. Sa rédaction date du séjour que fit l'auteure à Bou-Saada, une oasis située à environ 250 km au sud-est d'Alger.

Après la mort d'Isabelle Eberhardt, elle fut sélectionnée par son éditeur Victor Barrucand pour être republiée dans *Notes de route* aux éditions Fasquelle, en 1908. Puis reprise dans *Pages d'Islam*, en 1920, aux mêmes éditions avec de petites différences (selon l'édition sur laquelle nous travaillons).

Selon Mohamed Rochd, durant ce séjour, Isabelle Eberhardt séjourna dans une petite chambre d'un bain maure. Le récit *Pleurs d'amandiers* représente la réalisation d'un vœu fait

¹ EBERHARDT, Isabelle, *Yasmina...et autres nouvelles algériennes présentées par Delacour & Huleu*, Op. cit., p.39.

par l'auteure elle-même de s'adonner au travail littéraire pour ne pas gaspiller son temps. Il sera représenté comme un récit « à la fois poétique et naturaliste, où le cadre et les personnages sont intimement liés¹. »

La dédicace que porte la nouvelle est adressée au peintre métropolitain Maxime Noiré qui fut envoyé en 1903 en Algérie par le gouvernement pour y peindre des portraits et des paysages. La rencontre d'Isabelle Eberhardt et de Maxime Noiré se fit à Béni-Ounif, où elle était envoyée comme journaliste pour deux mois jusqu'en décembre 1903 et où elle partagea la chambre de l'auberge où elle séjourna avec le peintre et un journaliste français. Leur rencontre s'est fait après l'écriture de la nouvelle, ce qui confirme les propos des éditeurs du fait qu'elle dut rajouter cette dédicace quelques mois après.

5.2. Mise en fonction et modalités narratives

Le récit peint deux portraits : l'un de la ville de Bou-Saada, au printemps, « reine fauve vêtue de ses jardins obscurs et gardée par ses collines violettes, dort, voluptueuse, au bord escarpé de l'*oued* où l'eau bruisse sur les cailloux blancs et roses². » et l'autre de deux de ses femmes qui se trouvent être les héroïnes de l'histoire. Habiba et Saâdia sont deux prostituées à la retraite qui au temps de leur jeunesse enchantaient les Bou-Saadi et les nomades qui traversaient la ville. À présent vieilles, riches et parées par les résultats de leurs années de travail, elles restent à se souvenir, à contempler le décor de leur cité ou à observer les gens qui passent, ceux qu'elles connurent d'antan et ceux qui ne les remarquent même pas. Elles jouissaient, ainsi de leur retraite paisible, insouciantes, attendant l'heure qui les emportera à leur dernière demeure.

Le lendemain, c'est un autre tableau qui est peint par l'auteure et qui rend compte d'un changement dans la vie des deux vieilles amies. À l'intérieur de leur demeure, c'est le spectacle du chagrin de Saâdia et d'autres femmes qui pleurent leur amie Habiba, morte à l'aube. Ensuite, la préparation du corps selon le rituel musulman pour l'enterrement qui se fera à midi. Habiba sera conduite à sa dernière demeure et Saâdia, reprenant sa pose à leur place habituelle, consume le reste de vie qui est en elle au rythme de sa cigarette.

Comme au début, l'auteure clôt son récit par l'image de Bou-Saada, toujours avec ses amandiers en pleurs sur les rives de l'*oued* à l'ombre de ses jardins, qui continuent de verser leurs larmes de tristesse mélancolique, partageant la tristesse de Saâdia.

¹ ROCHD, Mohamed, *Isabelle. Une Maghrébine d'adoption*, Op. cit., p. 98.

² *Yasmina...et autres nouvelles algériennes présentées par Delacour & Huleu*, Op. cit., p. 75.

Deuxième partie

Chapitre I

Caractéristiques de l'écriture d'Isabelle Eberhardt

« J'écris parce que j'aime le processus de la création littéraire, j'écris, comme j'aime, parce que telle est ma destinée, probablement. Et c'est ma seule vraie consolation¹. »

(Isabelle Eberhardt)

Parler de l'écriture d'Isabelle Eberhardt amène d'abord à évoquer la fiabilité des écrits publiés qui lui sont attribués. Plusieurs auteurs se sont penchés sur cette question.

Du vivant de l'auteure, plusieurs de ses écrits furent publiés dans certains périodiques de l'époque (nouvelles, articles, notes de voyage), notamment dans *l'Akhbar*, l'hebdomadaire bilingue dans lequel elle collaborait. Ces textes furent regroupés (ceux déjà publiés et d'autres textes inédits) dans des ouvrages et édités après le décès de l'auteure. Ce sont ces écrits qui furent manipulés par son éditeur, le directeur de *l'Akhbar*, Victor Barrucand, ainsi que par René-Louis Doyon² qui posséda certains textes de l'auteure. Même si la part de modification n'est pas de la même ampleur chez ces deux hommes qui permirent de faire lire les écrits d'Isabelle Eberhardt, cependant il reste toujours une part de suspicion et de doute sur le degré des modifications et la fiabilité des textes publiés.

¹ ROCHD, Mohamed, *Isabelle. Une Maghrébine d'adoption*, Op. cit., p. 30.

² Dans son livre *Isabelle Eberhardt. Le dernier voyage dans l'ombre chaude de l'Islam*, Mohamed Rochd montre les différentes modifications apportées intentionnellement ou non aux écrits publiés par René-Louis Doyon à travers la comparaison des écrits publiés dans les différents périodiques et ceux repris par ce dernier.

À la découverte du corps d'Isabelle Eberhardt et à la demande de son éditeur Victor Barrucand, c'est le général Lyautey qui ordonna la fouille des décombres de la maison de l'auteure pour retrouver ses textes. Après quelques semaines de recherches, le manuscrit constitué de feuilles enroulées, celui qui représentait les derniers écrits d'Isabelle Eberhardt rédigés lors de son séjour à Kenadsa (près de Béchar), fut découvert.

Le 27 novembre 1904, il est envoyé par courrier à Victor Barrucand. Ce dernier débuta la publication de l'œuvre en feuilleton, le 11 décembre, dans sa revue sous la signature d'Isabelle Eberhardt. Cependant pour Mohamed Rochd, cette version était déjà manipulée.

Fin novembre 1905, ces textes ainsi que des nouvelles et des écrits qui datent des séjours de l'auteure (ceux de juin et septembre 1899) en Tunisie, ainsi que des écrits du séjour qu'elle fit à El Oued en 1900, parurent en librairie mais sous une double signature, celle d'Isabelle Eberhardt et celle de Victor Barrucand. Les deux versions présentaient des différences et le rédacteur se justifia en avançant que le manuscrit de l'auteure avait été détérioré à cause de son séjour dans la boue ce qui l'obligea à reprendre certains fragments qui manquaient en les complétant à partir de réflexions puisées des lettres adressées par Isabelle. La polémique qui suit cette parution jeta le doute sur les textes d'Isabelle Eberhardt et continua jusqu'à maintenant.

Victor Barrucand remittra les textes à la Bibliothèque Nationale d'Alger et, après l'indépendance, ils seront transférés aux archives d'Outre-Mer à Aix-en-Provence. Le manuscrit avait été en partie détruit mais l'altération du texte d'origine se situait parfois au niveau des paragraphes ou des phrases, ce que les différentes modifications dépassaient.

Barrucand ajouta des chapitres de sa création. Le texte aurait pu être complété en se servant des textes de la première version. En élaborant ces chapitres, il dénatura les textes d'Isabelle Eberhardt puisque ses interventions étaient parfois injustifiées.

Avec l'ouvrage intitulé *Dans l'ombre chaude de l'Islam*, édité chez Fasquelle en 1906, il s'agit des textes regroupés de l'auteure de son voyage et de son séjour dans une zaouïa du Sahara. Il ne se contenta pas de présenter les écrits mais les modifia et les compléta. *Notes de route* édité en 1908 et *Pages d'Islam* en 1920 (1919) subirent le même sort ainsi que le seul roman écrit par Isabelle Eberhardt, *Trimardeur*, inachevé et dont la fin fut élaborée par Victor Barrucand. Il fut publié en 1922.

Pour justifier les ajouts, Barrucand déclara dans les « Notes »¹ de *Dans l'ombre chaude de l'Islam* que le manuscrit, du fait de son séjour un certain temps dans la boue, avait

¹ ROCHD, Mohamed, *Isabelle Eberhardt. Le dernier voyage. Dans l'ombre chaude de l'Islam*, Entreprise National du livre, Alger, 1991, p. 10.

été en partie détruit, ce qui l'obligea à reprendre la rédaction en reliant entre elles les parties par l'emprunt de pensées tirées de la correspondance d'Isabelle Eberhardt.

Pour Mohamed Rochd, au début de la polémique personne n'avait comparé les deux parutions. Le travail qu'il fit permit de mettre en lumière les textes fiables et de les distinguer de ceux qui ne l'étaient pas, ainsi que mettre à jour les différentes modifications apportées sur les différents textes de l'auteure. Les critiques qui se penchèrent sur la question eurent des avis partagés. Mohamed Rochd dans son livre *Isabelle Eberhardt, Le dernier voyage* rend compte des différents points de vue.

Pour Raoul Stéphan, seule l'œuvre *Dans l'ombre chaude de l'Islam* fut modifiée alors que les autres écrits : *Notes de route*, *Pages d'Islam* et *Trimardeur* ne l'étaient pas. Il pense que l'éditeur a très peu rajouté ou modifié dans les textes puisque le rédacteur de la *Dépêche algérienne*, le journal qui édita une grande partie de l'œuvre, assura que les manuscrits regroupant les impressions de *Sud-Oranais* et du roman *Trimardeur* étaient indemnes et déchiffrables, seules les feuilles étaient entachées de boue.

Pour Denis Brahim, la plus grande partie de l'œuvre d'Isabelle Eberhardt échapperait à la connaissance puisque étant remaniée, rejetant ainsi toutes les publications de Victor Barrucand et reconnaissant cependant celles publiées par Doyon (le journal intime *Mes Journaliers* (1923) et l'ensemble des nouvelles regroupées en 1944 dans le livre *Au pays des sables*.)

En 1921, René-Louis Doyon, publie un article intitulé « Une Russe au Désert. L'invention d'Isabelle Eberhardt. Une littérature mêlée » dans lequel, il avançait qu'Isabelle ne pouvait écrire un texte correct et ne faisait que prendre des notes que Barrucand affinait et achevait. Ayant la chance de posséder des textes de l'auteure, il publia, en 1923, deux nouvelles *Amara le forçat* et *L'Anarchiste*. En 1925, il publia sept nouvelles sous le titre de *Contes et paysages* aux Éditions de la Connaissance. *Au pays des sables* regroupe ces écrits avec deux autres nouvelles et une biographie de l'auteure.

Pour Mohamed Rochd, les écrits publiés par Barrucand et ceux publiés par Doyon présentent des faiblesses ; mais à quel point ? Il répondra à la question en consultant les manuscrits disponibles aux archives d'Aix-en-Provence et en confrontant les textes des différentes parutions des journaux du vivant de l'auteure avec ceux publiés dans les livres. Ce travail permettra d'aboutir à l'établissement d'éléments de réponses qui permirent de déceler les différentes modifications apportées aux écrits de l'auteure de part et d'autre.

La comparaison des textes de *L'Anarchiste* et de *Amara le forçat* publiés par Doyon en 1923 et ceux de l'ouvrage *Au pays des sables* permit de révéler plusieurs différences dans

les textes notamment au niveau de la ponctuation, de certains mots différents d'une édition à l'autre, tout un paragraphe manquant¹. Pour Mohamed Rochd, ceci reflète beaucoup plus la précipitation que la préméditation.

Ce qui n'est pas le cas de Barrucand dont l'intervention était volontaire et préméditée. Le travail d'épuration qu'effectua Mohamed Rochd permit de constater presque tous les ajouts et les changements. Concernant le livre *Dans l'ombre chaude de l'Islam*, les modifications sont importantes car du point de vue de Rochd :

« Il a littéralement saccagé le manuscrit en le découpant et en ajoutant des lignes de son cru qu'il a intercalées entre les passages d'Isabelle. Il a même rendu définitivement illisibles certains mots de l'écrivain en les barrant de traits larges et appuyés². »

L'éditeur ne se contenta pas de cela, il alla jusqu'à inverser certains passages et chapitres de l'œuvre, rendant plus difficile la reconstitution du texte original d'Isabelle Eberhardt. Mohamed Rochd, à partir de l'analyse de l'œuvre de l'éditeur, constate que certains chapitres de l'ouvrage n'existent pas dans le manuscrit qui se trouve aux Archives d'Aix-en-Provence, ce qui voudrait dire que les écrits de l'auteure n'avaient pas été remis entièrement à la bibliothèque d'Alger et que les textes manquants avaient été dissimulés étant donné que l'éditeur manipula des textes qui étaient clairs au départ, ce qui l'empêcha de remettre les écrits originaux.

Il se basa sur certains textes pour trouver des indices qui permirent de distinguer les écrits d'Isabelle Eberhardt. Comme ceux d'*Esclaves*, *Seigneurs nomades* et *Messaoud* qui évoquent des portraits ou descriptions détaillés qui ne peuvent provenir que des observations « d'un témoin de vie Kénadsienne³ » ce qui voudrait dire qu'ils proviennent de l'auteure qui seule effectua une visite au Ksar à la date de parution dans le journal.

Lyautey, le premier qui eut les textes d'Isabelle Eberhardt entre les mains, déclara en les trouvant : « Nous venons enfin de retrouver sous les décombres le précieux manuscrit de « Sud-Oranais », bien maculé, abîmé, mais, semble-t-il, à peu près intact⁴. »

Pour Rochd, ceci veut dire qu'aucune page ne manquait ; donc la disparition des 22 pages (puisqu'il s'agit de cela) selon lui, serait passée inaperçu sauf si elle se fit

¹ *Ibid.* p. 15.

² *Ibid.* pp. 16-17.

³ *Ibid.* p. 19.

⁴ *Ibid.* p. 254.

postérieurement à leur découverte. Les textes qui représentent des discours visant à révéler la philosophie de l'auteure à travers le narrateur de ses textes étaient de la plume de l'éditeur.

Les deux autres publications de Victor Barrucand, *Pages d'Islam* et *Notes de route*, n'ont pas échappé à la falsification même si elle n'est pas aussi marquée que dans l'œuvre précédente. Le roman *Trimadeur* qui fut publié en épisodes du vivant de l'auteure et qui resta inachevé, présente aussi des modifications à la fin, ce qui pourrait être aussi bien le travail d'Isabelle Eberhardt puisqu'elle aimait reprendre et améliorer certains de ses textes. C'est un travail de comparaison et d'analyse des textes qui existent à Aix-en-Provence qui pourra clarifier les choses.

L'ensemble d'auteurs qui travailleront sur les documents des Archives d'Outre-Mer d'Aix-en-Provence permettront de donner une idée sur les textes qu'ils considèrent comme authentiques et lèveront le doute sur une partie de l'œuvre d'Isabelle Eberhardt. En examinant les différentes versions d'un même texte, ils arrivèrent à éliminer les ajouts des uns et des autres. Pour certains les changements affectaient le style et non le contenu, pour d'autres les différents changements dénaturent les textes et les falsifient.

Il est vrai que ceux qui ont possédé les écrits d'Isabelle Eberhardt ont permis de les faire connaître au monde puisque le statut d'auteure et la reconnaissance ne lui furent attribués qu'après sa mort. Cependant si le doute avait persisté et s'il n'y avait pas eu les différentes démarches de part et d'autres de reconstitution de l'œuvre de l'auteure, un travail scientifique sur ses écrits n'aurait jamais pu se faire puisqu'il n'aurait aucune crédibilité étant basé sur des textes douteux.

Le choix de l'édition sur laquelle nous avons tiré les textes est fait par rapport à la fiabilité des textes publiés. Elle réunit l'ensemble des nouvelles d'Isabelle Eberhardt en travaillant sur les documents qui se trouvent aux Archives d'Outre-Mer à Aix-en-Provence et qui regroupent les textes originaux de l'auteure.

A travers les quatre nouvelles sur lesquelles nous travaillons, se présente à nous la possibilité de découvrir le style de l'écriture de l'auteure. La variation des textes marque celle du style de l'auteure. A travers les composantes essentielles de l'histoire, la façon de la raconter, les éléments introduits etc.... ces quatre nouvelles permettent de constituer une vision juste et synthétique de l'écriture d'Isabelle Eberhardt.

Ces textes constituent un champ d'analyse qui permet de distinguer ce qui caractérise l'écriture de l'auteure. Cependant des éléments reviennent dans les textes et peuvent être considérés comme des constantes de son style : la nouvelle comme genre de texte, la description des paysages, le héros voyageur, les portraits réalistes, la narration...

L'étude de ces éléments permettra d'avoir une idée sur le changement du style de narration de l'auteur, et la composition des textes donnera une idée sur le talent d'écrivain, quelquefois contesté, d'Isabelle Eberhardt.

Les textes écrits par Isabelle Eberhardt sont des textes courts (mis à part le roman *Trimardeur*). Ils représentent les récits de ses traversées, des nouvelles dans lesquelles nous retrouvons des descriptions de paysages, des portraits de population, des us et coutumes de certaines régions... Les nouvelles regroupent des thèmes variés mais qui généralement s'inscrivent dans le même cadre et rendent compte d'une même réalité qui caractérise la société algérienne. Non seulement ils reflètent la réalité de l'Algérie mais parfois se font l'écho de la période que vécut le pays ; celle de la colonisation. La variation des thèmes marque l'ouverture et l'imagination de l'auteure. Mais aussi l'observation minutieuse d'une société qu'elle a choisie comme sienne.

Les thèmes se concentrent sur la société, son histoire ainsi que les différents membres qui la constituent. La variation se fait dans les sujets qu'elles traitent : la colonisation et de ce fait la réalité de l'administration coloniale, les colonisés à travers leurs différents statuts (fellah, tirailleurs, spahis, goumiers...), la femme (qu'elle soit : prostituée, maraboute, bergère, paysanne, sainte, matrone...), l'occidental (qu'il soit officier dans l'armée ou émigrés venant travailler en Algérie), ainsi que sur la religion de l'Islam, les traditions, les rituels, les zaouïa etc...

Les nouvelles choisies marquent la différence des sujets même si les nouvelles *Le Major* et *Yasmina* partagent plusieurs ressemblances. A part la similitude entre les noms des héros masculins, elles s'inscrivent toutes les deux dans le cadre de la colonisation française en Algérie et racontent la rencontre que les héros masculins font avec ce pays, nouveau pour eux, ainsi que la réalité de la vie indigène, surtout pour la femme, et les choix qu'elle est obligée de prendre pour survivre.

L'auteure met en scène le contraste auquel seront confrontés les héros masculins à leur arrivée par rapport aux régions froides d'où ils viennent : d'abord, celui du temps (le froid / la chaleur), puis celui du lieu (montagnes, forêts / plaine) et qui marquent une distinction très frappante sur le changement qui s'opère sur la vie de ces héros entre « (...) les Alpes boisées et verdoyantes, des horizons bornés et nets¹ » et « [...] la grande plaine, vague et indéfiniment semblable sans premiers plans, presque sans rien qui retînt le regard.² ». Le

¹ EBERHARDT, Isabelle, *Yasmina...et autres nouvelles algériennes présentées par Delacour & Huleu, Op. cit.*, p.160.

² *Idem.*

choix des régions telles que les Ardennes, les Alpes n'est pas fortuit puisqu'il fait une première référence à l'auteure elle-même.

Sans reproduire la même histoire où les actions et les événements se répètent, l'auteure offre deux visions de cette rencontre et met en valeur dans chaque récit un aspect différent de l'Autre, en insistant sur une vie plutôt que sur une autre mais le regroupement donne une vision d'ensemble sur les différents protagonistes des deux parties (dominant et dominé) de cette période. Par différents détails concernant les personnages, leurs professions, leurs vécus, se dessinent deux profils d'un même visage, celui de l'Orient¹ sous la dépendance de l'Occident.

Si les nouvelles *La Rivale* et *Pleurs d'amandiers* diffèrent dans les thèmes qu'elles traitent cependant elles partagent un point essentiel : elles révèlent le talent de description et le style poétique de l'auteure. La nouvelle *La Rivale* se veut la représentation de la vie que choisit Isabelle Eberhardt. Elle traite du thème du nomadisme et rend compte des sentiments qu'éprouve l'auteure sous les traits de son personnage principal *Le vagabond* pour la route du Sud. L'auteure peint de façon très poétique les variations des sentiments du héros ainsi que l'attachement qu'il éprouve pour l'errance et l'aventure.

Dans *Pleurs d'amandiers*, c'est beaucoup plus du passage du temps et de la solitude que traite le texte. Elle choisit pour cela d'évoquer l'histoire de deux anciennes prostituées qui vieilles ne gardent de leur ancienne vie que les souvenirs qu'elles s'évoquent entre elles. Et la mort de l'une d'elle laissera l'autre dans la solitude et la peine.

1. La composition des récits :

La première nouvelle *Le Major* est un récit dont l'histoire s'étend sur vingt cinq pages (selon la pagination de l'édition sur laquelle nous travaillons) et qui couvre une existence de cinq mois. C'est la treizième nouvelle parmi un ensemble de vingt-trois nouvelles.

Les paragraphes varient en longueur et peuvent, parfois, atteindre une seule phrase. Les exemples suivants en donnent une idée : « Il verrait, indépendant, seul, sans subir aucune influence². » ou « Et il aima la plaine³. » ou encore « Jacques rêvait⁴. », « Et, voluptueusement, il se laissa vivre⁵. », « Et Jacques partit¹. ».

¹ Nous employons ce terme en référence au vocabulaire d'Isabelle Eberhardt avec lequel elle désignait l'Afrique.

² *Yasmina...et autres nouvelles algériennes présentées par Delacour & Huleu*, Op. cit., p. 159.

³ *Ibid.* p. 160

⁴ *Ibid.* p. 169

⁵ *Ibid.* p. 175

Parfois les paragraphes s'achèvent par trois points de suspension laissant l'idée inachevée mais non dépourvue de sens, seulement suscitant quelques réflexions de la part du lecteur : « Ainsi, il avait organisé sa vie, pour moins souffrir et plus penser²... », « Non, il ne se soumettrait pas. Il resterait lui-même³... » Vu le contexte éditorial et la genèse de l'écriture tels que nous les avons évoqués plus haut, il est intéressant de se demander si cet usage (relativement important) des points de suspension renvoie chez l'auteur à la volonté de revenir compléter ses textes par la suite, ou bien — et c'est l'hypothèse la plus probable — à celle de laisser le sens en suspens.

Cette structure des paragraphes ainsi que cet usage des points de suspension sont similaires dans les autres nouvelles sur lesquelles nous travaillons. Dans un simple paragraphe de quelques mots, l'auteure arrive à condenser ses idées, en même temps qu'elle confère à la phrase une charge poétique. L'exemple tiré de la nouvelle *La Rivale* peut en rendre compte : « C'était la route du Sud⁴. », « Puis, tout se tut, dans l'immensité muette⁵. », de même que dans *Yasmina* : « Et il était heureux⁶. ».

Avec ou sans points de suspension, les clauses de phrases suscitent fréquemment un effet de suspension du sens, de mystère à partager. L'exemple tiré de la nouvelle *Yasmina* peut en témoigner : « Il resta longtemps là, assis sur la pierre que Yasmina avait quittée. Il songeait à la Bédouine et à sa race tout entière⁷. » ou dans la nouvelle *Pleurs d'amandiers* : « A l'aube, Habiba, trop vieille et trop usée, est morte sans agonie, bien doucement, parce que le ressort de la vie s'était peu à peu brisé en elle⁸. », de même que dans *La Rivale* : « Dans l'âme soudain réveillée du vagabond, un monde de souvenirs s'agitait⁹. »

Dans la nouvelle *La Rivale* les paragraphes commencent, parfois, par trois points de suspension prenant en cours l'idée ou indiquant au lecteur un silence sur certains détails ou événements : « ...Jadis, aux jours d'exil, dans l'écrasant ennui de la vie sédentaire à la ville, le cœur du vagabond se serrait douloureusement au souvenir des féeries du soleil sur la plaine libre¹⁰. » ou « ...Ils rentrèrent dans l'ombre vivante de leur jardin et ils se couchèrent en

¹ *Ibid.* p. 181

² *Ibid.* p. 164

³ *Ibid.* p. 179

⁴ *Ibid.* p. 39.

⁵ *Ibid.* p. 40.

⁶ *Ibid.* p. 54.

⁷ *Ibid.* p. 48.

⁸ *Ibid.* p. 78.

⁹ *Ibid.* p. 39.

¹⁰ *Ibid.* p. 38.

silence sous un grand camphrier¹. » L'on a ainsi l'impression que le texte ne fait que renouer les fils d'un tissu temporel plus complexe, dont il ne donne que des éléments épars et diffus. Il s'agit là encore d'une manière d'invitation faite au lecteur de laisser son imagination effectuer les raccords.

Dans la nouvelle *Pleurs d'amandiers* cette même structure est employée au début de trois paragraphes. Elle marque beaucoup plus le passage du temps ; ainsi :

« ...Quand elles étaient jeunes, Saâdia, à la fine figure aquiline et bronzée, et Habiba, blanche et frêle, charmaient les loisirs des Bou-Saadi et des nomades². »
nomades². »

Pour cet extrait l'auteure marque le changement qu'a opéré le temps sur Saâdia et Habiba en voulant marquer le contraste entre ce qu'elles sont devenues et ce qu'elles étaient avant.

La structure du récit *Le Major* se caractérise par un changement du rythme de narration, ce qui scinde le texte en deux parties :

La première partie s'étend sur cinquante-huit paragraphes : « Tout, dans cette Algérie, avait été une révélation pour lui [...] Et toute l'immense tristesse, tout le mystère qui est le charme de ce pays contentaient son besoin de rêve³... ».

Ce début nous propose une sorte d'assemblage d'épisodes, de scènes, de sensations, d'impressions, de visions et de réflexions discontinues mais s'établit entre elles un lien narratif.

Cette composition en épisodes discontinus éloigne d'une narration linéaire bien qu'elle rende compte d'un certain ordre logique. A travers un ensemble d'instantanés vécus par le héros, les plus décisifs marquent le début de sa métamorphose et rendent compte de l'essentiel. Dans cette partie, la description prend la plus grande part, ce qui ralentit le rythme de la narration et la succession des événements.

Du cinquante neuvième paragraphe (ce qui correspond à la page 170) jusqu'à la fin de la nouvelle, le rythme de la narration diffère, se caractérisant par une accélération et une succession d'événements correspondant aux tournants décisifs dans la vie du héros. Cette succession est caractérisée par un ordre chronologique et logique, une linéarité qui permet de voir rapidement advenir l'aboutissement final.

¹ *Ibid.* p. 39.

² *Ibid.* p. 76.

³ *Ibid.* pp. 159-169

Ce qui caractérise la narration dans *Le Major*, c'est que dès le premier paragraphe se montre à nous que le héros est confronté à un bouleversement qui va toucher sa vie et la modifier. La première phrase le révèle, la dernière phrase souligne ce qui en résulte pour lui.

« Tout, dans cette Algérie, avait été une révélation pour lui... une cause de trouble – presque d'angoisse [...] et puis quelque chose d'indéfinissable, mais de troublant et d'enivrant, qui émanait il ne savait d'où, tout cela l'avait bouleversé, avait fait jaillir en lui des sources d'émotion dont il n'eût jamais soupçonné l'existence¹. »

Cette ouverture présente aussi le lieu où se dérouleront les événements de l'histoire. Le nom du pays dans lequel le héros arrive, « l'Algérie », indique dans le récit l'espace qui va bouleverser sa vie. Cette ouverture inscrit l'action dans un cadre réaliste et historique. D'autres informations apparaissent dès cette ouverture du récit, concernant le héros, sa profession, sa situation familiale, son statut... Ainsi, nous apprenons que le héros est un médecin qui arrive en Algérie par devoir militaire en laissant sa mère, ses sœurs et son frère.

Les personnages de la nouvelle sont peu nombreux, du moins ceux dont les actions font évoluer les événements de l'histoire (Jacques, le personnage principal, le capitaine Malet, Embarka). Les autres personnages, compagnons du héros (deux lieutenants des affaires indigènes, un officier tirailleur, un sous-lieutenant des spahis, un jeune tirailleur interprète et un caporal infirmier) sont des personnages de moindre importance dont les actions, rapportées par le narrateur n'ont pas une influence directe dans le déroulement de l'intrigue. Ils jouent des rôles de figurants qui traduisent les sentiments que provoque l'attitude du médecin « La visite fut longue... Il remarqua l'étonnement ironique du caporal... Le tirailleur était impassible². », « De jour en jour, il sentait croître l'hostilité de ses camarades³. »

Les indigènes, que le héros rencontrera au cours du récit, les malades sur son lieu de travail ou les Souafa dont il deviendra l'ami, se caractérisent par leurs portraits réalisés par l'auteur dont l'intention manifeste est de donner un témoignage de leur misère et de leurs conditions de vie. D'abord, les hommes « (...) en burnous terreux, faces brunes, aux traits énergiques, aux yeux ardents abrités de voiles sales et déchirés⁴... ». Puis, les femmes plus âgées « [...] plus sombres. Faces ridées, édentées de vieilles, avec un lourd édifice de tresses de cheveux blancs rougis au henné, de tresses de laine rouge, d'anneaux et de mouchoirs⁵. » et

¹ *Ibid.* p. 159

² *Ibid.* p. 165.

³ *Ibid.* p. 175.

⁴ *Ibid.* pp. 164-165.

⁵ *Ibid.* p. 165.

celui des jeunes filles « Faces sensuelles et fermées (...), aux traits un peu forts, mais nets et harmonieux, au teint obscur, yeux très grands étonnés et craintifs¹... »

Isabelle Eberhardt fait le portrait de toutes les catégories de gens que le héros rencontra et qui constituent un échantillon de la société indigène de l'époque, hommes (qu'ils soient les malades, les indigènes entrés dans l'armée...), femmes (notamment prostituées) au point qu'on peut parfois se demander si le héros n'est pas qu'un prétexte pour donner une vision d'ensemble sur la population autochtone. Toute cette vision offre un tableau plus précis et plus réel et contribue encore à effacer le rôle des « figurants » français.

Le texte relate les différentes phases de la transformation de la personnalité et de la vie du héros. Ces transformations se résument dans les événements marquants de l'histoire : la découverte du pays, la sublimation qui s'en suit, la rencontre des indigènes, son comportement avec eux après la révélation de la réalité de la colonisation, sa volonté de changer l'état des choses, la rencontre d'Embarka, les avertissements de son supérieur et le dilemme qu'il lui impose, l'arrestation d'Embarka, l'échec et le départ du héros.

Dans *Yasmina*, l'histoire s'étend sur trente et une pages (toujours selon la pagination de l'édition sur laquelle nous travaillons), elle couvre une existence de cinq ans de la vie de l'héroïne. Elle suit une progression qui d'évènement en évènement va jusqu'à la dépossession totale de l'héroïne et qui s'achève par sa mort. Cette linéarité permet une succession des évènements qui aboutit rapidement au dénouement inéluctable.

L'histoire commence par donner le cadre de vie de Yasmina. Comme dans *Le Major*, l'auteure insiste sur le lieu et débute par donner ce qui le caractérise et son influence sur l'héroïne. Le décor se trouve être « un site funèbre où, au sein de la désolation environnante, flottait l'âme mystérieuse des millénaires abolis². ». Le contraste que fait l'auteure, dès cette ouverture, entre la grandeur des lieux chargés d'histoire — et le fait que cette bédouine ignore tout de ce qui l'entourait et du fait qu' « [...] elle avait pris comme une surcharge de fatalisme et de rêve¹. » ce qui fait d'elle une fille étrange et mélancolique, différente des filles de « sa race »—, donne l'impression d'une force exercée par le lieu et qui se répercute inconsciemment sur le personnage.

Le but de l'auteure semble être de vouloir mettre en lumière cette héroïne, en marquant dès le départ certains de ces traits de caractère. Une première description du personnage par rapport au lieu et aux traits de caractères permet d'avoir un premier portrait de Yasmina.

¹ *Idem.*

² *Ibid.* p. 43.

Dans ses nouvelles, l'auteure rattache toujours ses héros aux lieux qui les entourent qu'ils soient ceux où ils sont nés comme Yasmina ou ceux qu'ils découvrent comme Jacques *le Major* ou encore Jacques dans *Yasmina*. Mais ces lieux exercent sur chacun une influence différente. Dans les nouvelles sur lesquels nous travaillerons, le lieu prend une importance et s'intègre comme élément principal de l'histoire.

Ce qui confère aux récits d'Isabelle Eberhardt l'aspect réaliste est l'authenticité des lieux où ses personnages se meuvent. Généralement, c'est à partir de ses *Journaliers* ou en correspondance avec les descriptions dans ses *Journaliers* qu'elle tire ces espaces. La deuxième caractéristique c'est que les personnages sont toujours en osmose avec le lieu. Les différentes villes ou endroits cités dans ses textes sont authentiques : Batna, Le Village Noir, El Oued, Alger, Bou-Saada sont des lieux visités par l'auteure. Ce qui fait que nous nous trouvons avec ces textes à la lisière entre littérature de voyage — importante à l'époque —, littérature journalistique — comportant une part d'engagement — et littérature de fiction.

Dans *Yasmina* l'auteure insiste, dès l'ouverture, sur l'âme calme, solitaire, le caractère naïf de l'héroïne. Une vie qui s'écoulait lentement, ordinairement, une vie dont les saisons se confondaient dans la mémoire de la petite fille, tellement elles se ressemblaient. L'histoire se concentre sur l'héroïne, les différents personnages qui se retrouvent dans le récit tournent autour d'elle que ce soit de près ou de loin. Les personnages qui interviendront dans le déroulement des événements et la tournure de l'histoire, selon leur importance, sont : Jacques, Mohammed Elaour, Abd-el-Kader ben Smaïl, Zohra et Samra.

Les portraits faits de certains personnages sont concis et donnent à chacun ce qui le caractérise selon le rôle qu'il jouera dans l'histoire. Mohamed Elaour est tranquille mais borgne et très laid, ce qui provoque le chagrin de Yasmina puisqu'elle devait l'épouser au départ. Le jeune lieutenant Jacques, à l'âme aventureuse et rêveuse, est un chasseur, c'est au cours de l'une de ses différentes randonnées qu'il rencontrera Yasmina. Abd-el-Kader ben Smaïl était un jeune spahi, beau et audacieux, courageux et intelligent mais violent et terrible. Il sera brutal avec Yasmina malgré l'amour qu'il lui porte.

Jacques sera le personnage clef, celui qui va bouleverser la vie de Yasmina. Le héros masculin marquera trois temps dans le récit. A son arrivée, à son départ puis à son retour. Les événements qu'il produira à chaque fois seront décisifs pour Yasmina. Ils marqueront les différents bouleversements par lesquels passera l'héroïne. Le changement de cadre de vie par lequel passeront les deux héros dénotera les transformations qu'ils subiront tout au long du récit.

¹ *Idem.*

La nouvelle *La Rivale* diffère dans sa composition. L'histoire se compose de quatre parties ou épisodes qui correspondent à quatre moments de la journée mais pas nécessairement la même. D'abord, la matinée, ensuite la nuit puis à l'heure du coucher (l'heure du maghreb) et enfin la nuit. Le dernier moment n'est pas explicitement signalé mais se devine grâce à certaines indications : le feu à demi éteint, la position couchée du héros qui va s'endormir. Cette organisation du récit est signalée explicitement par des espaces blancs. Il s'agit là encore (après les points de suspension) d'un usage particulier à Isabelle Eberhardt, dénotant l'importance qu'elle accorde au traitement du temps, ou plus précisément au fait de signaler que Orient et Occident diffèrent dans leur façon de percevoir et comprendre l'espace aussi bien que le temps.

Le récit s'étend sur une durée indéterminée. Les épisodes suivent une succession qui marque une évolution et manifestent le changement qui s'opère dans la vie du personnage principal. Cependant cette succession est marquée par l'évocation des souvenirs du passé du héros.

Le récit ne dépasse pas quatre pages, il ne relate aucune péripétie particulière ; seulement, il analyse et marque la métamorphose surtout des sentiments par lesquels passe le héros. Nous avons l'impression d'être devant des actes d'une pièce de théâtre ou des épisodes qui prennent la forme de tableaux de peinture qui relatent chacun une partie qui peut se lire indépendamment des autres sans qu'il y ait rupture ; mais une fois agencés ils donnent une vision de l'ensemble ou du tout.

Dans cette nouvelle les personnages se font connaître avec des noms communs, aucune précision sur leurs noms, leurs professions, leurs familles... Aucune indication sur l'époque aussi dans laquelle l'auteure inscrit son récit. Cependant le nom du lieu est avancé, il s'agit de la ville d'Alger Contrairement aux nouvelles *Yasmina* et *Le Major*, dans *La Rivale* l'auteure ne fait aucune référence à la colonisation ni ne donne de précision sur l'époque. C'est plutôt un lieu calme, paisible et qui invite à une quiétude et à une sérénité.

L'auteure entame chaque épisode en plantant le décor qui servira de cadre pour l'événement qu'elle va relater. Les variations de lieux, à différents moments de la journée, correspondent aux variations de sensations par lesquelles passera le héros. La matinée, il était heureux, la nuit, c'est l'angoisse qui le prend ; puis la nuit suivante c'est la tranquillité et la sérénité. Comme dans les précédentes nouvelles, c'est le lieu qui marque son empreinte sur le héros et contribue aux différentes transformations par lesquelles il passe. Il nous faudra bien entendu tirer les conclusions qui s'imposent de ces remarques préliminaires : mais d'ores et déjà nous pouvons remarquer que l'art littéraire d'Isabelle Eberhardt s'écarte de la tradition

des nouvelles centrées sur un personnage central en faisant primer sur sa psychologie ce que nous avons appelé plus haut le « décor ». Au contraire, elle met au premier plan le décor (normalement posé en « toile de fond ») géographique, historique et social, et c'est le personnage qui se détache sur lui, qui acquiert de lui ses sentiments, ses passions, sa psyché.

Pleurs d'amandiers est une nouvelle composée de la même manière que *La Rivale*. Deux tableaux résument chacun un événement. Mais la description prend la plus grande part dans le texte. Description des lieux mais aussi les portraits des deux femmes.

Le début de l'histoire s'attache à donner une vision d'ensemble, d'abord sur la ville, sa population puis petit à petit en arrivant devant la maison des deux amies. Pour Mohamed Rochd le texte de la nouvelle pourrait constituer un bon scénario de film :

« Elle s'ouvre par un panorama de l'oasis, puis un cadrage sur l'oued et sur les femmes qui s'y trouvent et aboutit finalement à un gros plan sur les deux héroïnes [...] ¹ »

Comme dans les autres textes de l'auteure, le cadre de l'histoire est avancé en premier. C'est la ville de Bou-Saada. La description qu'en fait l'auteure ressemble à la description d'une femme, grâce à la métaphore initiale de la reine, filée sur le registre vestimentaire, l'ensemble renvoyant de manière assez explicite à un tableau dans le style orientaliste :

« Bou-Saada, la reine fauve vêtue de ses jardins obscurs et gardée par ses collines violettes, dort, voluptueuse, au bord escarpé de l'oued où l'eau bruisse sur les cailloux blancs et roses. Penchés comme en une nonchalance de rêve sur les petits murs terreux, les amandiers pleurent leurs larmes blanches sous la caresse du vent... Leur parfum doux plane dans la tiédeur molle de l'air, évoquant une mélancolie charmante ²... »

La personnification des amandiers (qui « pleurent ») achève la mise au premier plan du « décor » dont nous parlions plus haut. L'histoire suit une progression cyclique qui à la fin revient au point de départ de l'histoire alors que le milieu marque une importante transformation avec la mort de Habiba. Le début et la fin reprennent tous deux le tableau des amandiers en pleurs ainsi que la position assise de la femme devant chez elle sans son amie. Ce retour au point de départ ou cette continuelle plainte des arbres n'est pas fortuite, elle

¹ ROCHD, Mohamed, *Isabelle. Une Maghrébine d'adoption*, *Op. cit.*, pp.98-99.

² *Yasmina...et autres nouvelles algériennes présentées par Delacour & Huleu*, *Op. cit.*, p. 75.

représente le caractère éphémère des belles choses, comme le souligne Mohamed Rochd. Il donne une analyse excellente de la symbolique que prend l'arbre de l'amandiers dans l'histoire.

L'amandier devient la métaphore de la femme qui pleure sa beauté éphémère. Au début de l'histoire, il prend la même position que celle des deux amies qui, assises, contemplant et se souviennent de ce qu'elles étaient pour cette ville et ses habitants. À la fin de la nouvelle, l'arbre se fait l'écho de la peine de Saâdia qui, sans larmes, pleure son amie disparue.

« C'est fini... Et Saâdia, seule désormais, a repris sa place. Avec la fumée bleue de son éternelle cigarette achève de s'exhaler le peu de vie qui reste encore en elle, tandis que sur les rives de *l'oued* ensoleillé et dans l'ombre des jardins, les amandiers finissent de pleurer leurs larmes blanches, en un sourire de tristesse printanière¹... »

La vie qui se consume au rythme d'une cigarette, telle est la représentation que choisit d'utiliser Isabelle Eberhardt. Pour Mohamed Rochd c'est une affirmation de son talent destinée à ceux qui pensaient que son œuvre était « quelconque² ! ». Si le critique a raison, cela veut surtout dire que notre auteure eut conscience qu'elle écrivait non seulement pour des lecteurs qui partageraient ses passions, mais aussi qu'elle se situait elle-même dans une certaine tradition littéraire au regard de laquelle il lui fallait innover, afin de mieux affirmer, par la force d'un style spécifique, l'originalité de sa « vision » (pour reprendre le terme de Proust, son contemporain, pour qui tout écrivain impose une « vision » qui lui est particulière).

À travers la composition des différents textes que nous venons de voir, une variation du style de l'auteure marque les différentes façons par lesquelles Isabelle Eberhardt pouvait s'exprimer ou passer d'une écriture à une autre. Un talent qu'elle révèle beaucoup plus dans ses descriptions, dont il faudra voir comment elles sont liées à l'invention d'un type de personnage particulier. Autrement dit, nous considérerons ces nouvelles comme autant de modèles permettant à l'auteure de reprendre un même thème sous différents angles, de faire passer sa propre vision littéraire de cet idéal humain et spirituel que l'Algérie constitua pour elle.

2. La narration :

¹ *Ibid*, p. 78.

² ROCHD, Mohamed, *Isabelle. Une Maghrébine d'adoption*, *Op. cit.*, p. 99.

L'analyse narratologique des textes sur lesquelles nous travaillons vise à répondre à certaines questions qui se posent : Qui raconte ? Quelle est sa relation à l'histoire ? Le narrateur est-il un personnage du texte ou représente-t-il la voix de l'auteure elle-même ? Quelle est sa position par rapport à l'histoire ?

Dans les différents textes sur lesquels nous travaillons, le narrateur semble celui qui sait, qui voit, qui critique aussi à travers des réflexions, des commentaires et même des explications sur les personnages, leurs actions et leurs propos, analysant et clarifiant leurs sentiments, décrivant les sensations. Il est capable de connaître et juger leurs actes, il sait tout sur eux. Il n'est pas un personnage du texte, et ne fait l'objet d'aucun récit, mais parfois raconte son histoire ou donne la description des lieux ou les portraits de certains du point de vue ou à travers le regard des autres. Il est omniscient, c'est-à-dire qu'il se situe « au-dessus » pour considérer toutes les parties des paysages, des personnages, des événements... Il est assez informé pour connaître les sensations, les désirs, les craintes, les pensées, les sentiments des personnages.

Le narrateur est assez proche des faits, il détaille, précise, raconte les faits, les événements et rapporte fidèlement les différentes actions de l'histoire. Il montre beaucoup plus qu'il ne raconte, préférant donner des détails précis pour une plus grande fidélité, soucieux de rester au plus près des faits qu'il détaille, des descriptions qu'il précise.

Dans *Yasmina* la description des ruines romaines de Timgad est d'une exactitude :

« Un arc de triomphe, debout encore, s'ouvrait en une courbe hardie sur l'horizon ardent. Des colonnes géantes, les unes couronnées de leurs chapiteaux, les autres brisées, une légion de colonnes dressées vers le ciel, comme en une rageuse et inutile révolte contre l'inéluctable Mort¹... »

Dans *Le Major* le départ du héros de la ville d'El Oued, ses sensations, le paysage qui défile, tout est rendu fidèlement :

« Quand il eut dépassé la grande dune de Si Omar et qu'El Oued eut disparu derrière la haute muraille de sable pourpré, Jacques sentit une grande résignation triste apaiser son cœur... Il était calme maintenant et il regarda défiler devant lui les petits hameaux tristes, les petites *zeribas* en branches de palmiers, les

¹ EBERHARDT, Isabelle, *Yasmina...et autres nouvelles algériennes présentées par Delacour & Huleu, Op. cit.*, p. 44.

maisons à coupoles, s'allonger démesurément les ombres violacées de leurs chevaux de ces deux spahis tout rouges dans la lumière rouge du soir¹. »

Dans *La Rivale* le dernier paragraphe marque tous ce que le héros appréciait dans la vie qu'il a choisie :

« La tête appuyée sur son bras replié, les membres las, il s'abandonnait à la douceur infinie de s'endormir seul, inconnu parmi des hommes simples et rudes, à même la terre, la bonne terre berceuse, en un coin de désert qui n'avait pas de nom et où il ne reviendrait jamais². »

Son omniscience lui permet de pénétrer l'intériorité de chaque personnage. Les actes de Yasmina, dans la nouvelle qui porte le même nom, sont en contradiction avec ses pensées. Ce que sait le lecteur sur le personnage se représentera comme un tableau qu'il contemple, nous savons les événements, le lecteur est mis en connaissance des différents événements qui se produisent à l'héroïne mais ce qu'elle ressent, ce qu'elle pense c'est le narrateur qui le révèle. Le lecteur saura que malgré les actes de Yasmina (le fait d'accepter d'épouser quelqu'un d'autre), elle restera toujours fidèle par ses pensées à Jacques.

Dans un même texte le narrateur varie ses focalisations, nous pouvons retrouver la variation dans les différents niveaux de l'histoire. Ce qui change selon l'événement qu'il va raconter. Dans un même récit comme *Yasmina*, le narrateur raconte de différentes façons, s'attardant dans la narration de la rencontre des deux personnages, détaillant la vie de Yasmina alors qu'il résume celle de Jacques après leur séparation. Ainsi, il met en relief un événement sur un autre, agençant les images, les personnages, les superposant et ajustant les détails pour donner une sorte d'interprétation à l'action. La présentation des personnages peut aussi prendre plusieurs formes et sera faite sous plusieurs angles.

Pour mettre le contraste entre l'écoulement des deux vies des personnages Yasmina et Jacques après leur séparation, le narrateur détaille les différents événements qui se produisirent à Yasmina alors que pour Jacques c'est un petit paragraphe qui résumera l'essentiel « Jacques avait oublié depuis longtemps le rêve d'amour qu'il avait fait, à l'aube de sa vie, dans la plaine désolée de Timgad, et qui n'avait duré qu'un été³. »

Dans *La Rivale* c'est la femme ou plutôt « celle qu'il aimait⁴ » que le narrateur efface complètement par le manque d'informations qui pourraient la décrire ou la présenter. Elle

¹ *Ibid.* p. 183.

² *Ibid.* p. 40.

³ *Ibid.* p. 65.

⁴ *Ibid.* p. 37.

devient « celle » que le vagabond aimait et « celle » qui partagera un bref instant de la vie du personnage masculin avant de n'être plus « qu'une vision vaporeuse, inconsistante, qui allait se dissiper dans la clarté lunaire¹. » là le narrateur se place du côté du vagabond puisque ce sont ses sentiments et ses sensations qui seront mis en valeur indépendamment de ceux de la femme qui ne prend que le statut de « l'aimée ».

Les temps verbaux employés donnent à leur tour une sorte d'interprétation à l'histoire racontée. L'emploi du passé (ce qui est le cas dans les nouvelles *Yasmina*, *Le Major* et *La Rivale*) renvoie au fait que les événements racontés sont ultérieurs à la narration et semblent finis, irrévocables. Alors que l'emploi du présent efface la médiation du narrateur : le récit devient plus vivant (ce qui est le cas de la nouvelle *Pleurs d'amandiers*).

Les expressions comme : « Elle sentait », « il se sentit », « Elle pensa », « Il crut », « Il se fâcha contre lui-même », « il l'aimait », « Elle se mit... », « Il lui semblait que ... » sont des expressions qui abondent dans les textes de l'auteure, elles ne relèvent pas d'une focalisation interne sur le héros (comme c'est le cas dans la description de Yasmina à travers le regard de Jacques la regardant s'éloigner) car elles nous font pénétrer dans les pensées du personnage, c'est une absence de focalisation, du point de vue omniscient du narrateur qui analyse les pensées et les cœurs des personnages.

Il y a aussi le point de vue du narrateur, celui qui est en train d'écrire l'histoire même avec l'absence du « je ». Ceci apparaît dans *Yasmina* lorsque le narrateur donne son interprétation sur le comportement de Jacques, et qu'il l'analyse sans pour autant le faire explicitement. Il sait des choses que le personnage ignore sur lui-même et s'exclame sur certains de ses comportements.

Dans *Yasmina*, même si le narrateur est extérieur à l'histoire cependant il est présent à un certain niveau. Il semble proche de ses personnages aussi lorsqu'il raconte les malheurs de Yasmina ou lorsqu'il analyse le comportement de Jacques. Il ne manque pas de faire remarquer le changement de comportement de Jacques, de le juger négativement alors qu'il est plus sensible aux malheurs de Yasmina. Il prend ainsi partie auprès d'elle lorsqu'il analyse les raisons qui ont poussé Jacques à changer. A travers la description de l'héroïne se sent la compassion à ses douleurs et à sa destinée, ce qui donne une sorte d'orientation dans l'interprétation de l'histoire.

D'abord, la description de la vie de Yasmina après le départ de Jacques et après son mariage avec le spahi Abd-el-Kader : « Yasmina, toujours triste et silencieuse, passait toutes

¹ *Ibid.* p. 39.

ses journées à coudre de grossières chemises de toile que Doudja, la vieille tante du spahi, portait à un marchand M'zabi¹. »

Le narrateur évoque aussi les regrets qu'éprouve Yasmina en pensant à sa vie d'avant et surtout à l'endroit où elle vécut ; tout dans la narration de cette vie évoque de la compassion pour l'héroïne :

« [...] Seulement, elle étouffait entre les quatre murs blancs de la cour mauresque où elle était enfermée, et elle regrettait amèrement l'immensité libre de sa plaine natale, et les grandes ruines menaçantes, et son *oued* sauvage². »

En parlant de Jacques après son retour à Batna accompagné de sa femme, le narrateur critique en même temps qu'il dit ce qui devient différent dans le comportement et la personnalité du personnage :

« Jacques s'était bien souvenu de ce qu'il appelait maintenant « son idylle bédouine » et en avait même parlé à sa femme... Mais tout cela était si loin et l'homme qu'il était devenu ressemblait si peu au jeune officier d'autrefois³... »

Puis le narrateur laisse parler le personnage et à travers son discours se révèle le changement opéré sur lui et sur ses pensées : il traite d'« idées ridicules⁴ » celles qui étaient les siennes à l'époque. Ensuite c'est la voix du narrateur qui reprend par une exclamation qui marque beaucoup plus la déception que l'étonnement « Ah ! comme il lui semblait ridicule, à présent, le petit lieutenant sincère et ardent des débuts⁵ ! ». Cette inconscience du héros d'avoir perdu une part meilleur de lui-même semble marquer le narrateur dont la réflexion rappelle la présence.

Le narrateur ensuite explique ce qui semble différent dans le personnage de Jacques et combien ce changement avait effacé ce qu'il y avait de meilleur en lui. Dans l'extrait suivant c'est beaucoup plus l'opinion de l'auteure qui transparaît à travers la voix de son narrateur :

« Et il ne comprenait plus combien cette première forme de son *moi* conscient avait été meilleure et plus belle que la seconde, celle qu'il devait à l'esprit moderne vaniteux, égoïste et frondeur qui l'avait pénétré peu à peu⁶. »

¹ *Ibid.* p.64.

² *Idem.*

³ *Ibid.* p. 69.

⁴ *Idem.*

⁵ *Idem.*

⁶ *Idem.*

Cette phrase représente beaucoup plus ce que l'auteure Isabelle Eberhardt avait détesté dans la société occidentale où elle vécut. Une critique de l'auteure vis à vis de la société occidentale qui apparaît souvent dans ses textes. Ce qu'elle met en avant c'est l'esprit de l'Occident dit « moderne », civilisé, fermé aux autres, insensible à leur existence ou à leur misère et qui laisse en marge les personnes comme Yasmina. Banalisant leur âme ou leurs sentiments, les dénigrant carrément.

Les paroles utilisées par Jacques témoignent du mépris qu'il porte désormais à Yasmina : « Dire que j'ai failli tout abandonner pour cette petite sauvagesse... Si je m'étais laissé aller à cette folie, que serait-il advenu de moi ? Dieu seul le sait¹ ! » cette expression de « sauvagesse » par toute la charge qu'elle peut avoir, témoigne du changement, du mépris et de tout le gouffre qui sépare désormais les deux êtres, si ce n'est les deux mondes auxquels ils appartiennent.

En réalité, ce qu'Isabelle Eberhardt pointe, c'est non seulement le clivage Occident/Orient, mais aussi, à l'intérieur de l'Occident même l'émergence de cette modernité qui pour beaucoup en effet fut synonyme de dureté dans les rapports humains et de repli sur le seul individu. Imaginer que les sociétés antérieures aient été généreuses et philanthropes est évidemment assez illusoire ! Néanmoins, telle est la perception de la société moderne à l'époque et longtemps après : une perte de qualité dans les relations humaines. « Vaniteux, égoïste et frondeur » sont les mots du narrateur : ils cernent bien le profil de cet individualisme moderne auquel Yasmina évidemment souhaiterait parvenir (pour se libérer des contraintes tribales et familiales) mais qui est déjà l'apanage de Jacques, lequel renvoie cruellement en effet Yasmina à la « sauvagerie » de sa société.

Pour Sossie Andezian, dans les textes d'Isabelle Eberhardt : « La réflexion personnelle n'est jamais absente, ce qui permet de lire en filigrane un ensemble de commentaires qui finissent par prendre corps sous forme d'un système cohérent d'interprétations². »

A travers ses pensées qui apparaissent dans les différents textes et à travers les différents thèmes qu'elle traite se révèle l'opinion de l'auteure qui se trouvait aller à contre sens des écrits plein d'exotisme de l'époque. Témoigner par ses écrits pour des gens qui souvent étaient dévalorisés en mettant en cause la colonisation et en dénonçant l'exploitation de cette population, telle était l'orientation de la plus part de ses écrits.

¹ *Idem.*

² HENRY, Jean-Robert et Lucienne MARTINI(dir.). juin 1999, *Littératures et temps colonial. Métamorphoses du regard sur la Méditerranée et l'Afrique*, Actes

Simone Rezzoug dans sa présentation de l'auteure évoque le thème de l'exploitation et de l'injustice à laquelle étaient habitués les indigènes, leur pauvreté et leur incapacité devant tant d'injustice. Elle en donne comme exemple certaine de ses nouvelles à l'exemple de la nouvelle *Fellah*.

Même si dans les différentes nouvelles sur lesquelles nous travaillons les thèmes varient et ne sont pas exclusivement celui de l'exploitation de l'indigène, ce dernier peut se lire en filigrane : cette réalité touche l'auteure et elle se fait un devoir de l'évoquer souvent.

Dans certains textes, la question de savoir qui raconte entre le narrateur ou l'auteure se pose, vue la relation du narrateur à l'histoire et vus certains éléments biographiques de l'auteure qui apparaissent souvent.

Dans *La Rivale*, le narrateur choisit de ne donner aucune précision ou description du personnage, ni de détails sur sa bien-aimée, mais préfère s'attarder sur ses sentiments, ses sensations, peignant les variations de ses impressions beaucoup plus et les associant aux différentes descriptions du décor qu'il varie aussi.

Il fait découvrir ainsi le personnage du vagabond de l'intérieur évoquant ses sentiments, ses pensées, ses souvenirs et tout ce qui concerne sa vie. Il analyse et laisse découvrir la vision de son personnage masculin ; il partage même ses souvenirs avec le lecteur. Le narrateur semble proche et prend en considération tous les détails susceptibles d'éclairer plus l'histoire, entre les paysages, la personnalité de ses personnages, leur façons de penser, analysant leur comportement.

Dans *La Rivale*, l'auteure ne déroge pas à la règle de narration, elle compose son récit du parti de celui qui voit son personnage : « Il s'isola, avec celle qu'il aimait, dans la petite maison laiteuse où les heures coulaient, insensibles, délicieusement alanguies, derrière le moucharabié de bois sculpté, derrière les rideaux aux teintes fanées¹. » Comme elle décrit ce que son personnage voit : « Longtemps, le vagabond regarda la route, la route large et blanche qui s'en allait au loin². »

Le narrateur sait aussi ce que le personnage ressent : « Alors l'illusion d'attendre, de se fixer, et d'être heureux, se réveilla dans le cœur du vagabond³. » ou « Dans l'âme soudain

du colloque d'Aix-en-Provence les 7 et 8 avril 1997, Centre des Archives d'Outre-Mer, Aix-en-Provence, Édisud, p. 108.

¹ EBERHARDT, Isabelle, *Yasmina...et autres nouvelles algériennes présentées par Delacour & Huleu, Op. cit.*, p. 37

² *Ibid.* p. 39

³ *Ibid.* p. 37

réveillée du vagabond, un monde de souvenirs s'agitait¹. » ; il commente et explique ses choix :

« Pourquoi s'en aller, pourquoi chercher ailleurs le bonheur, puisque le vagabond le trouvait là, inexprimable, au fond des prunelles changeantes de l'aimée, où il plongeait ses regards, longtemps, longtemps, jusqu'à ce que l'angoisse indicible de la volupté broyât leurs deux êtres²? »

Parfois, le narrateur sait la vérité des choses que le personnage ne peut connaître, ce qui lui semble vrai alors qu'il ne l'est pas en réalité : « Le vagabond au cœur ardent se laissa bercer, pendant des heures et des jours, au rythme du bonheur qui lui sembla éternel³. ». Et il donne même des détails sur son passé qu'il connaît : « ...Jadis, aux jours d'exil, dans l'écrasant ennui de la vie sédentaire à la ville, le cœur du vagabond se serrait douloureusement au souvenir des féeries du soleil sur la plaine libre⁴. »

Mais ce à quoi le narrateur excelle, c'est à rendre les sensations, les peurs, les différents sentiments auxquels il est confronté seul comme ceux qu'il partageait avec sa bien aimée « [...] quand ils sentaient l'univers se résumer en eux-mêmes⁵? » et sur ses pensées : « Il pensa aussi qu'il était devenu meilleur, car, dans la force trop brutalement saine de son corps brisé, et la trop orgueilleuse énergie de son vouloir alanguiné, il était plus doux¹. »

La description dans les nouvelles d'Isabelle Eberhardt ne semble pas faite pour marquer une pause dans la narration mais elle s'intègre comme élément essentiel dans la compréhension de l'histoire si ce n'est du personnage. Puisque dans la plupart des cas le personnage devient le reflet du lieu où il se trouve.

Dans la plupart de ses descriptions, celles des lieux précisément, le narrateur donne la vision d'un témoin oculaire qui voit ou qui a vu les lieux et les villes ou les connaît très bien. Les exemples tirés des différentes nouvelles peuvent en donner une idée :

Dans *La Rivale*, la description commence par le jardin de la maison dans laquelle se trouvait le héros avec sa bien-aimée. De là, le narrateur commence sa description à partir de ce point :

« Dans le jardin discret, le grand arbre de Judée tendit ses bras chargés de fleurs en porcelaine rose.

¹ *Ibid.* p. 39

² *Ibid.* p. 37

³ *Ibid.* p. 38

⁴ *Idem.*

⁵ *Ibid.* p. 38

Vers la droite, la courbe voluptueuse des collines de Mustapha s'étendit et s'éloigna en des transparences infinies[...]

Au loin, les ailes pâles des barques napolitaines s'éployèrent sur la moire du golf tranquille[...]² »

Dans *Le Major*, c'est la description d'El Oued qui se découvre pour le héros :

« De petites rues tortueuses, bordées de maisons de plâtres caduques, coupées de ruines, avec parfois l'ombre grêle d'un dattier cheminant sur les choses, obéissant elles aussi à la lumière, de petites places aboutissant à des voies silencieuses qui s'ouvraient brusquement, décevantes, sur l'immensité incandescente du désert... Un *bordj* tout blanc, isolé dans le sable et de la terrasse duquel on voyait la houle infinie des dunes, avec, dans les creux profonds, le velours noir des dattiers³... »

Dans *Pleurs d'amandiers* l'une des descriptions de la ville est celle qui parle de l'un de ses aspects à l'heure du silence :

« Le silence des cités du Sud règne sur Bou-Saada et, dans la ville arabe, les passants sont rares. Dans *l'oued* pourtant, circulent parfois des théories de femmes et de fillettes en costumes éclatants⁴. »

La description du lieu où est née et a vécu Yasmina dans la nouvelle qui porte le même nom donne une vision sur les ruines qui entourent son village :

« Les *gourbis* de son village s'élevaient auprès des ruines romaines de Timgad, au milieu d'une immense plaine pulvérulente, semée de pierres sans âge, anonymes, débris disséminés dans les champs de chardons épineux d'aspect méchant, seule végétation herbacée qui pût résister à la chaleur torride des étés embrasés¹. »

Ou lorsque le narrateur décrit le café, cela marque une connaissance particulière du lieu :

« C'était dans une longue salle basse et enfumée dont le sol, hanté par les scorpions, était en terre battue[...] Le long des deux murs parallèles, des tables et

¹ *Idem.*

² *Ibid.* p. 37.

³ *Ibid.* p. 161.

⁴ *Ibid.* p. 75.

des bancs étaient alignés, laissant au milieu un espace assez large. Au fond, une table de bois servait de comptoir. Derrière, il y avait une sorte d'estrade en terre battue, recouverte de vieilles nattes usées². »

La description des lieux est faite par rapport à une connaissance particulière des différents cadres des histoires. Le cadre réaliste marque une connaissance réelle des lieux : cela donne une plus grande crédibilité à l'histoire. Le cadre de chaque événement est parlant et d'une manière ou d'une autre met en lumière une action.

Dans *Yasmina*, à la fin de l'histoire la description du cadre de la séparation semble marquer le contraste qui aura lieu. Le narrateur intègre un tableau où il peint un lieu à la lumière de la lune dans un terrain vague où la mosquée solitaire, lieu de prière et de piété, est à côté du Village Noir où retentissent les sons des instruments musicaux traditionnels assourdissants. La description faite du Village Noir est d'un réalisme cru où est mis en avant l'aspect délabré, de débauche et le danger du lieu. Contraste de deux lieux qui s'opposent mais en même temps qui se partage le même espace.

Devant le café de Aly Frank, une femme assise sur un banc en attente qui se devine être Yasmina. Le portrait qui s'en suit donne une idée de la déchéance du personnage, une déchéance morale qui apparaît dans son regard dégoûté jeté aux passants indifférents. Mais surtout une déchéance physique que le mode de vie adopté par Yasmina avait favorisée, et dont il était la cause principale. Cependant malgré cet aspect qui résume les trois ans vécus au Village la retrouver en cette position assise à guetter les gens qui passent évoque l'attente continue de Jacques.

Les portraits faits des personnages sont composés, parfois à travers le regard des autres personnages. Dans la nouvelle *Yasmina*, le portrait de l'héroïne est fait à travers les yeux du personnage masculin.

« Yasmina lui était apparue, svelte et fine sous ses haillons bleus, avec son visage bronzé, d'un pur ovale, où les grands yeux noirs de la race berbère scintillaient mystérieusement, avec leur expression sombre et triste, contredisant étrangement le contour sensuel à la fois et enfantin des lèvres sanguines, un peu épaisses. Passés dans le lobe des oreilles gracieuses, deux lourds anneaux de fer encadraient cette figure charmante. Sur le front, juste au milieu, la croix berbère était tracée en bleu[...]»³

¹ *Ibid.* p. 43.

² *Ibid.* p. 66.

³ *Ibid.* p. 47.

Mais lorsque le narrateur fait le portrait de l'héroïne, c'est plutôt son caractère qu'il décrit en premier : « Étrange, mélancolique, entre toutes les filles de sa race : telle était Yasmina la Bédouine¹. »

D'autres portraits sont faits dans les différentes nouvelles et peuvent rendre compte des différentes narrations. Dans la description des choses de la vie quotidienne comme dans *Pleurs d'amandiers*, la description du vécu des gens s'intègre à la description de la ville et rend compte d'une connaissance ou d'une observation minutieuses de ce vécu. Le portrait minutieux que fait le narrateur des deux vieilles amies et la connaissance de leur façon d'être depuis des années marquent une connaissance particulière des choses.

Le narrateur apprend au lecteur les différents détails qui concernent les habits, la coiffe selon les traditions du pays, les bijoux que les femmes portent, leurs mouvements, leurs positions aussi. Des détails précis qui donnent une vision claire des choses et rendent plus précis et plus réaliste le portrait des deux femmes.

Dans *Pleurs d'amandiers* le narrateur ne raconte que ce qu'il voit, d'où cette impression d'être devant un tableau de peinture dans lequel tous les détails qu'il évoque apparaissent devant nous. Cependant ce qui caractérise aussi le narrateur est qu'il connaît le passé des deux femmes puisqu'il évoque, ce qu'elles étaient dans leur jeunesse : « ...Quand elles étaient jeunes, Saâdia, à la fine figure aquilaine et bronzée, et Habiba, blanche et frêle, charmaient les loisirs des Bou-Saadi et des nomades¹. »

Ainsi il raconte son histoire du point de vue de celui qui regarde et dont l'histoire se déroule devant lui mais aussi du point de vue de celui qui en sait beaucoup plus que ce qu'il voit. L'emploi du présent donne cette impression de connaître l'histoire au même moment qu'elle se déroule. Il accentue l'effet de la simultanéité dans la connaissance et le déroulement des événements.

Dans le début de *Yasmina*, l'héroïne ne semble pas voir ce que décrit le narrateur et c'est justement le contraste ou l'ignorance du lieu par le personnage qui semble motiver la description par le narrateur. Elle n'est pas déclenché à travers l'observation de l'héroïne mais plutôt celle du narrateur.

De nombreux signes indiquent que le texte se présente comme un récit réaliste :

Le lieu de l'histoire qui correspond au monde réel c'est Batna, Timgad (ce qui est aussi le cas dans les cadres des autres nouvelles : l'Algérie, El Oued,, Bou-Saada...). Les nombreuses informations que l'auteure intègre dans son récit et qui correspondent au monde

¹ *Idem.*

réel confèrent une sorte de réalité, d'authenticité à l'histoire qui pourrait être véridique. Ainsi l'exemple du décor et de son histoire, ignoré de l'héroïne mais qui par sa véracité donne une plus grande crédibilité à l'histoire.

Dans *Le Major* le narrateur apparaît informé des différents sentiments par lesquels passe le héros Jacques devant la découverte du désert « Ce lui fut d'abord un malaise, une gêne. Il sentait tout l'infini, tout l'imprécis de cet horizon entrer en lui, le pénétrer, alanguir son âme et comme l'embrumer, elle aussi, de vague et d'indicible². », aussi dans sa connaissance du rêve du héros masculin dont il explique et détaille les moindres aspects : « Puis, il sentit tout à coup combien son rêve s'élargissait, s'étendait, s'adoucissait en un calme immense, comme le silence environnant³. » ; puis le narrateur évoque les variations des sensations par lesquelles passe le héros et les énumère :

« Il connut la légèreté gaie, l'insouciance calme dans les ors et les lilas diaphanes des matins...L'inquiétude, le sortilège prenant et pesant, jusqu'à l'angoisse, des midis aveuglants, où la terre ivre, semblait gémir sous la caresse meurtrissante de la lumière exaspérée... La tristesse indéfinissable, douce comme le renoncement définitif, des soirs d'or et de carmin, préparant au mystère menaçant des nuits obscures et pleines d'inconnu, ou claires comme une aube imprécis, noyant les choses de brume bleue⁴. »

Le narrateur conclut par le résultat qui en découle pour le héros : « Et il aima la plaine⁵. ». Toute cette connaissance du personnage permet la compréhension, l'appréciation mais surtout l'attachement au personnage. Il devient plus accessible au lecteur de comprendre les différents choix que fera ce dernier, et même de devenir plus sensible à ses malheurs ou à ce qui peut le toucher. Tout est dit de manière à sensibiliser le lecteur aux malheurs, à la vie et à la destinée de son héros.

La caractéristique d'une nouvelle est que l'auteur dans sa narration doit avoir en vue le fait qu'elle soit courte. Les différents éléments qui peuvent la constituer doivent être dits et présentés de manière juste, claire et concise pour une meilleure compréhension de l'histoire.

Si nous devons résumer les différentes stratégies de narration qu'emploie Isabelle Eberhardt nous pourrions dire que dans un même récit avec les différents personnages, l'auteure peut varier ses façons de raconter selon ce qu'elle veut mettre en valeur ou mettre en

¹ *Ibid.* p. 76.

² *Ibid.* p. 160.

³ *Idem.*

⁴ *Idem.*

⁵ *Idem.*

avant. Si elle veut que le lecteur soit plus sensible à l'un des personnages par rapport à l'autre elle en parle et s'attarde dans la narration des différents événements qui lui arrivent, de même qu'elle essaye de le rapprocher de son lecteur en révélant son âme et ses pensées de façon à le connaître mieux et à s'y attacher plus. Mais ce dans quoi sa narration excelle c'est qu'elle arrive à rendre compte de l'intériorité de son personnage.

Dans les différents textes et ses diverses façon de narrer, l'auteure révèle son style narratif. Elle se confond souvent avec son narrateur ; ce dernier a, par rapport à ce qu'il raconte, une position particulière de connaissance. Il est celui qui voit, qui entend, qui analyse, qui commente et parfois qui avance certaines critiques et réflexions sur ses personnages.

Parfois il est au courant de choses que les personnages eux-mêmes ne savent pas mais surtout il sait analyser leurs sentiments, donne leurs impressions et comprend ce qu'ils vivent et le changement auquel ils sont soumis ; il sait aussi leurs passé et leur futur et même partage leurs souvenirs.

Ce qui caractérise aussi la narration chez Isabelle Eberhardt c'est qu'elle intègre toujours le lieu comme élément essentiel dans son histoire. Ce n'est pas uniquement un effet de ralentissement du déroulement de l'histoire mais c'est une constante dans sa façon de raconter et qui donne au lieu un rôle à jouer dans son histoire.

3. La figure du héros voyageur

Même si Isabelle Eberhardt ne fait pas partie de la vague d'exotisme cependant la thématique du voyage est l'une des constante que nous retrouvons régulièrement dans ses écrits. Jacques, *Le Major*, Jacques dans *Yasmina* ainsi que le héros de *La Rivale* le vagabond se lient dans le fait qu'ils sont tous des héros voyageurs. Ce sujet prend pour elle une grande importance et c'est à travers ses personnages qu'elle le révèle.

À la recherche d'un *ailleurs*, l'auteure dote ses héros de caractéristiques qui favorisent cette recherche. Dans *Yasmina*, Jacques est « un jeune lieutenant, détaché au Bureau Arabe, nouvellement débarqué de France. Il avait demandé à venir en Algérie, car la vie de caserne qu'il avait menée pendant deux ans, au sortir de Saint-Cyr, l'avait profondément dégoûté. Il avait l'âme aventureuse et rêveuse¹. »

Très vite il deviendra chasseur et c'est son esprit de solitude et d'exploration, puisqu'il préférera les « longues courses à travers cette âpre campagne algérienne qui, dès le début, l'avait charmé singulièrement². », qui le caractérisera dès son arrivée en Algérie.

¹ *Ibid.* p. 47

² *Idem.*

C'est un besoin d'espace, de liberté qui va pousser Jacques à vouloir venir en Algérie ne tolérant pas la vie des casernes avec toutes ses contraintes. C'est aussi un besoin de solitude, d'isolement, d'aventure et de découverte qui motiveront ses randonnées : « Tous les dimanches, seul, il s'en allait à l'aube, suivant au hasard les routes raboteuses de la plaine et parfois les sentiers ardu de la montagne¹. »

Son arrivée en Algérie, à Batna va lui faire découvrir de nouveaux horizons lui permettant de connaître d'abord le pays mais aussi de rencontrer Yasmina.

Jacques *Le Major* lui aussi viendra d'abord par besoin puisque étant médecin, il « devait faire vivre sa mère aveugle, ses deux sœurs et son petit frère frêle, comme il avait vécu et pensé jusqu'alors, il était soumis à la nécessité, simplement, sans entraînement, sans attirance pour ce pays qu'il ignorait². » puis petit à petit il découvrira lui aussi le pays et y succombera. Mais la relation qui s'établira entre lui et cette terre sera différente de celle de Jacques dans *Yasmina*. Lui sera pénétré par différentes sensations et découvertes. L'osmose qui s'établira entre lui et la terre le métamorphosera complètement. C'est à partir de là que le héros sentira et découvrira ce qu'est la liberté ; celle du regard, celle du rêve aussi. La découverte du pays se faisait aussi lentement et en solitaire, n'ayant « ni la curiosité ni la hâte³ » du touriste mais plutôt « Il préférerait découvrir les détails lentement, peu à peu, au hasard de la vie et des promenades quotidiennes, sans but et sans intentions⁴. » Et c'est à travers cet ensemble d'impressions, de sensations et de découvertes que le tout se formera dans son esprit spontanément.

Cette façon qui caractérise les deux héros dans la découverte du pays, le hasard qu'ils suivent dans leur déplacement, semble les distinguer des autres type de voyageurs comme les touristes qui loin de vouloir découvrir et pénétrer le lieu qu'ils visitent se contentent de le parcourir et de ne point se faire une idée propre sur l'endroit ainsi que sur ceux qui l'habitent. Ici, les héros ne cherchent pas à parcourir les sites et les endroits touristiques mais cherchent ce qui est naturel, authentique mais aussi une dépossession de tous ce qui est matériel, c'est le nomade qui prend la place et qui recherche de nouveaux horizons.

Dans *La Rivale* c'est le nom ou la désignation du personnage principal de « vagabond » qui donne cette première figure de voyageur au héros. Pour retrouver les impressions perdues et la sensibilité au voyage et à la route, l'auteure laisse des indices que le

¹ *Idem.*

² *Ibid.* p. 159.

³ *Ibid.* p. 164.

⁴ *Idem.*

vagabond découvrira tout au long de cette soirée et qui lui feront comprendre qu'il allait partir et retourner à sa vie d'errance sur la route.

Ce changement se fera par étapes. C'est un regard qui va déclencher le tout et c'est un autre regard qui va le confirmer. Regarder la route va réveiller les souvenirs enfouis ce qui lui rappelle la promesse de lui appartenir à jamais, mais ce qui le confirme c'est le regard qu'il jette à sa bien-aimée qui devient « [...] vaporeuse, inconsistante, qui allait se dissiper dans la clarté lunaire¹. »

Cette image de l'aimée qui disparaît petit à petit sera la confirmation pour le vagabond de son départ à l'aube. Là, l'auteure donne l'impression que le vagabond n'était pas conscient, sinon maître de lui-même, de sa vision et de ses choix, étant sous l'emprise de cette route que l'auteure qualifie de « maîtresse tyrannique », elle marque son pouvoir irrésistible qui prend pour le vagabond les allures d'une bien-aimée et qui va supplanter celle qui était plus réelle.

Le dernier épisode de l'histoire est un paysage paisible, un univers qui paraît cher au vagabond, couché à côté d'un feu presque éteint en une position de repos. L'auteure réussit en un bref tableau à recréer ce à quoi le vagabond était attaché. Le soleil au coucher, les nomades, le silence, la chaleur des foyers de fortune, les feux allumés et le chant, cette voix qui comme en rêve berce les esprits.

Dans ce dernier épisode la description est très brève mais rend compte de l'essentiel. L'auteure choisit des éléments de la nature qui mettent en valeur l'endroit qu'elle décrit et qui est aussi bien cher à son cœur qu'à celui du vagabond. Le soleil en fait parti et représente un élément qui fait toute la différence dans une description. L'heure du coucher, révèle tout le charme du lieu qui est le désert.

Le fait de s'abandonner à la douceur infini d'être seul, sans attache, anonyme et de partager des moments uniques avec des hommes simples, d'être sur cette terre aimée du Désert, inconnu et solitaire, c'est ce à quoi le vagabond semble s'accrocher et ce que son esprit de voyage et d'errance lui réclamait.

Les plaisirs que lui procure cette vie d'errance et à laquelle il ne put se détacher sont ceux que l'auteure met en exergue : la solitude, l'errance, le partage, la simplicité de vie, le contact des gens simples, l'aventure, le voyage, les paysages féeriques, l'anonymat, n'avoir point d'attache, goûter au bonheur de vivre au désert. Vivre simplement et sans s'encombrer des choses matériels, rien que la nature et le monde qu'il s'est choisi. Dormir à même la terre

¹.*Ibid.* p. 39

et goûter au bonheur celui que seule l'auteure réussit à transmettre et à expliquer puisqu'il s'agit d'une part de sa vie et des choix qu'elle-même a adopté.

Il ne s'agit pas uniquement de bonheur mais surtout du sentiment de liberté que procure ce bonheur. C'est bien une quête que le vagabond entreprend et qui ira pour la retrouver jusqu'à se séparer de celle qu'il aimait. Cependant le désert semble le seul lieu qui lui donne ce qu'il cherche. S'il a semblé au vagabond qu'il pouvait se départir de cette vie parce qu'il a trouvé l'amour, il réalise que ce n'est pas suffisant car il y avait une emprise, un envoûtement que cette route exerçait sur le héros.

La quête de la liberté pour lui ne se définit pas dans une recherche de lieu ou de havre mais dans la recherche des sensations que ce lieu procure et qui font que l'on se sente libre. La quête de la liberté se définit par le fait de s'affranchir de tout attache, de toute chose matérielle (même la bien-aimée devient une vision vaporeuse et inconsistante, elle devient immatériel).

Ce dernier tableau qui peint le vagabond dans le dénuement le plus absolu n'est aucunement le reflet d'une misère ou d'un manque. C'est plutôt un choix de vie qui se caractérise par le rejet de toute matérialité, de tout confort pour goûter à la douceur infini de vivre parmi des gens simples qu'il ne connaît pas et qui ne le connaissent pas non plus, de se départir de tous ce qui peut encombrer son esprit et de se trouver nulle part. Seul, ignoré et ignorant le monde dans un coin du désert où il ne reviendra jamais.

C'est ce dénuement qui attire aussi Jacques *Le Major* puisque lui aussi goûtera à cette vie simple « Depuis qu'il commençait à comprendre l'arabe, à savoir s'exprimer un peu, il aimait à aller s'étendre sur une natte, devant les cafés maures, à écouter ces gens, leurs chants libres comme leur désert et comme lui, insondablement tristes, leurs discours simples¹. »

Le héros ici se fond dans la société même s'il ne s'y imprègne pas complètement mais il a cette capacité, cette volonté, ce désir de se rapprocher et de découvrir un autre univers que celui qu'il connaît et d'où il vient. Un univers qui pour lui prend l'aspect de la simplicité étant constitué de choses simples et authentiques. Ce pays lui permettra aussi de voir plus clair les choses qui ailleurs auraient pu lui échapper, le comportement de ses camarades, l'emprise qu'ils ont sur la liberté aussi bien des indigènes que sur la sienne.

« Très vite, l'éducation de son esprit et de son caractère se faisait, dans ce milieu si restreint où il voyait, comme en raccourci, toutes les laideurs qui, ailleurs, lui eussent échappé, éparpillées dans la foule bigarrée et mobile². »

¹ *Ibid.* p. 168.

² *Ibid.* p. 163-164.

De ce voyage, Jacques en sera transformé, il découvrira de nouvelles sensations, il se découvrira lui-même, et sera capable aussi de voir la réalité des choses là où il se trouve. Ces héros qui arrivent s'ouvrent vers quelque chose de nouveau ce n'est pas une continuité mais ce sont des découvreurs qui réussiront parfois à les métamorphoser.

A travers ses trois héros, l'auteure donne un aperçu de trois genres de voyageurs. Même si les deux personnages masculins des nouvelles *Yasmina* et *Le Major* partagent un même contexte qui favorise leur arrivée en Algérie et qu'ils semblaient, tous les deux, vouloir échapper à l'atmosphère de l'armée et à la compagnie de leurs camarades dont ils auraient dû être plus proche cependant tous les deux n'auront pas la même sensibilité vis-à-vis du lieu. Et même la durée de ce sentiment ne sera pas la même pour eux.

C'est un esprit de découverte que l'auteure met en avant comme caractéristique majeure dans l'esprit de ses personnages. Ils prennent l'aspect beaucoup plus d'explorateurs qui prennent leur temps pour découvrir et percevoir un autre espace que celui d'où ils venaient, très différent aussi du leur.

L'arrivée des héros en Algérie sera faite dans le contexte de la colonisation et c'est dans ces conditions que leurs actions vont s'accomplir mais chacun différemment. La relation qui s'établira entre eux et le lieu qu'ils sont venus conquérir sera différentes de même que son influence.

Ces héros ont tous quelque chose à rechercher mais ils sont aussi de passage dans le lieu qu'ils viennent pour découvrir. C'est beaucoup plus une parenthèse dans leur vie même si à un certain moment ils pensent sérieusement à rester et à se fondre dans cette société qu'ils sont venus découvrir. Il ne s'agit pas de voyageurs qui prennent ce statut consciemment.

Dans ces nouvelles, l'auteure présente un profil précis de ses personnages masculins. Des hommes originaux par rapport à leur milieu ou le groupe auquel ils appartiennent. Des personnages singuliers, Les qualités qui reviennent sont celles qui les font différents dans leurs réflexions, renfermées à tout « esprit de modernité », ne se laissant influencer facilement, voyant d'eux-mêmes et ne s'abandonnant qu'à leurs propres impressions.

Toujours exempts de tous jugements racistes, humaniste, altruiste, dotés d'une éducation particulière qui les prédisposait à une solitude et à un nomadisme dans le pays où ils sont venus, l'Algérie pour eux sera une terre d'élection, découvrant le désert où s'épanouiront leurs rêves et ils découvriront la splendeur de ses paysages, leur beauté silencieuse et mélancolique.

Leurs caractères de départ, authentique, sans parti pris les laissent suivre leurs propres choix, souvent en opposition avec ceux de leurs semblables mais qui avec le temps

vont se heurter à ceux de leurs camarades comme Jacques dans *Yasmina* ou privé de leur liberté d'agir comme Jacques *Le Major*.

L'intégration se fait lentement dans l'espace et avec elle la recherche visant à se rapprocher de la société indigène, à en découvrir la réalité loin des préjugés coloniaux. De là suit la rencontre de la femme au charme mystique qui petit à petit deviendra l'incarnation du pays. Si cette vie paisible sera partagée un certain temps, le dénouement révèle l'échec de cette rencontre, dont l'auteure varie les raisons.

Si pour l'auteure « la chose la plus difficile, la seule difficile peut-être est de *s'affranchir*, et encore bien plus de *vivre libre*¹. » la quête que les héros voyageurs vont entreprendre se caractérisera aussi par un désir d'affranchissement de tous ce qui est matériel à la recherche d'un bonheur qui leur permettra de vivre libre. Certains d'entre eux le retrouveront comme le vagabond alors que d'autres le perdront en route comme Jacques dans *Yasmina* ou seront empêché de le retrouver comme Jacques *Le Major*. Si l'auteure varie dans ses figures de héros elle cherche beaucoup plus à donner plusieurs visions d'une même réalité vécue ou observée.

4. La part de l'auteure :

Lire les *Journaliers* d'Isabelle Eberhardt pour connaître l'auteure, sa personne et son tempérament serait incomplet puisqu'une grande part d'elle transparaît dans ses nouvelles, à travers ses personnages, sur lesquels elle transpose ses propres expériences, les lieux qui la touchèrent ainsi qu'une partie de ses idées et réflexions. L'auteure parsème ses nouvelles, pour qui saurait les déceler, d'une part d'elle-même, des parties d'autoportraits qui permettent une meilleure appréhension et une plus grande compréhension d'elle.

Dans les différentes nouvelles sur lesquelles nous travaillons, se retrouve toujours dans le texte une indication, une caractéristique ou une description qui renvoie toujours à la vie, aux voyages ou à la personnalité de l'auteure. Une recherche dans les *Journaliers* d'Isabelle Eberhardt permet de déceler des points de ressemblances entre certains paragraphes de ses nouvelles (contenant soit des descriptions de paysages ou de villes, soit la description d'un personnage, soit l'exposé d'un sentiments ou d'une impression) et certains paragraphes des *Journaliers*.

¹ EBERHARDT, Isabelle, *Œuvres complètes. Ecrits sur le sable (récits, notes notes et journaliers)*, Paris, Grasset, p. 458.

Nous avons jugé plus explicite de résumer les différentes citations de part et d'autre des textes de l'auteure, qu'ils soient ceux de ses nouvelles ou ceux tirées des *Journaliers* dans un tableau qui permettra de rendre plus clair l'exposé de ce que nous avançons.

Thèmes	Passages tirés des <i>Journaliers</i> ¹ et autres écrits	Passages tirés des Nouvelles ²
Sur la découverte du Souf	« Ainsi, ma première vision d'El oued fut une révélation complète, définitive de ce pays âpre et splendide qui est le Souf, de sa beauté étrange et de son immense tristesse aussi. » (<i>El-Maghreb. Souvenirs d'El-Oued</i> ³)	« Et il vit la splendeur de ce pays, la lumière seule, triomphante, vivifiant la plaine (...) La lumière, âme de cette terre âpre, était ensorcelante. » « Il connut la tristesse indéfinissable, douce comme le renoncement définitif, des soirs d'or et de carmin[...] » (<i>Le Major</i> , p. 160)
Sur le désert et la quiétude	« Je suis loin du monde, loin de la civilisation et de ses comédies hypocrites. Je suis seul, sur la terre d'Islam, au désert, libre et dans des conditions de vie excellentes » (<i>Deuxième journalier</i> , p. 340)	« Là, il se reposait dans ce décor qu'il aimait ; là, il était loin de tout ce qui, au <i>bordj</i> , lui rendait désormais la vie intolérable. » (<i>Le Major</i> , p. 175)
Sur l'heure du Magh'reb (Le coucher de soleil)	« C'est l'heure solennelle, l'heure sainte de l'Islam, où le grand soleil de feu va enfin disparaître, où la terre desséchée va reposer dans l'ombre bleue de la nuit... » (<i>El-Maghreb. Souvenirs d'El-Oued</i> ⁴)	« Jacques avait voulu quitter le pays aimé à l'heure aimée, au coucher du soleil. » (<i>Le Major</i> , p. 182)

¹ *Ibid.*

² EBERHARDT, Isabelle, *Yasmina...et autres nouvelles algériennes présentées par Delacour & Huleu*, Paris, Editions Liana Levi, 1986.

³ ROCHD, Mohamed, Isabelle. *Une Maghrébine d'adoption*, Op. cit., p.183.

⁴ *Ibid.* p. 184.

<p>Sur le Mektoub</p>	<p>« Dieu seul sait à quoi Il nous destine. Il faut donc se résigner et affronter courageusement l'adversité, avec la ferme conscience que notre vie terrestre n'est qu'un acheminement vers d'autres destinées inconnues. » (<i>Quatrième Journalier</i>, p. 432)</p> <p>« Laissons au temps et au Mektoub, c'est-à-dire Dieu, le soin de cette vie sur laquelle moi, je ne puis plus agir. » (<i>Quatrième Journalier</i>, p. 427)</p>	<p>« -<i>Mektoub</i>, disait-elle. Nous sommes tous sous la main de Dieu et tous nous mourrons, pour retourner à Lui...Ne pleure pas ; <i>Ya Mabrouk</i>, c'est écrit. » (<i>Yasmina</i>, p. 55)</p> <p>« C'était écrit, et il n'y avait point à se lamenter. Il fallait attendre la fin, tout simplement. » (<i>Yasmina</i>, p. 72)</p>
<p>Sur Bou-Saada</p>	<p>« Et très vite, presque furtivement, je suis allée jusqu'à Bou-Saâda, assoupie sur les bords de son oued tranquille, enchâssée dans la verdure de ses jardins. » (<i>Retour sur la route de Bou-Saâda</i>¹)</p>	<p>« Bou-Saada, la reine fauve vêtue de ses jardins obscurs et gardée par ses collines violettes, dort, voluptueuse, au bord escarpé de l'<i>oued</i> où l'eau bruisse sur les cailloux blancs et roses. » (<i>Pleurs d'amandiers</i>, p. 75)</p>
<p>Sur l'amour du Désert</p>	<p>« ... Voilà que la hantise des lointains charmeurs me reprend... Partir, partir au loin, errer longtemps !... La hantise de l'Afrique, la hantise du Désert... Mon âme de nomade se réveille et une angoisse m'envahit à songer que je suis peut-être immobilisée pour longtemps ici... » (<i>Troisième Journalier</i>, p. 410)</p>	<p>« ...Jadis, aux jours d'exil, dans l'écrasant ennui de la vie sédentaire à la ville, le cœur du vagabond se serrait douloureusement au souvenir des féeries du soleil sur la plaine libre. » (<i>La Rivale</i>, p. 38)</p> <p>« Longtemps, le vagabond regarda la route, la route large te blanche qui s'en allait au loin. <i>C'était la route du Sud</i>. Dans</p>

¹ *Ibid*, p. 234.

		l'âme soudain réveillée du vagabond, un monde de souvenirs s'agitait [...] Son désir ancien de la vieille maîtresse tyrannique, ivre de soleil, le reprenait. De nouveau, il était à elle, de toutes les fibres de son être. » (<i>La Rivale</i> , p. 39)
Sur l'esprit de solitude et l'amour d'être une inconnue	« Dormir, dans la fraîcheur et le silence profonds, sous l'écroulement vertigineux des étoiles, avec, pour tout toit, le ciel infini et pour tout lit, la terre tiède..., s'assoupir avec la douce et triste sensation de ma solitude absolue, et la certitude que <i>nulle part en ce monde</i> , aucun cœur ne bat pour le mien, qu'en aucun point de la terre, aucun être humain ne me pleure ni ne m'attend. Savoir tout cela, être libre et sans entraves, campé dans la vie, ce grand désert où je ne serai jamais qu'un étranger et qu'un intrus... » (<i>Premier Journalier</i> , p. 304)	« Près d'un feu à demi éteint, le vagabond était couché, roulé dans son burnous. La tête appuyée sur son bras replié, les membres las, il s'abandonnait à la douceur infinie de s'endormir seul, inconnu parmi des hommes simples et rudes, à même la terre, la bonne terre berceuse, en un coin de désert qui n'avait pas de nom et où il ne reviendrai jamais. » (<i>La Rivale</i> , p. 40)

Ces passages tirés des différents textes de l'auteure semblent se rejoindre, se compléter, se confirmer pour donner une sorte de vision générale d'Isabelle Eberhardt. Elle donne indéniablement une part d'elle-même, ses sensations à ses personnages et fait de son cadre de vie le décor de ses écrits. Elle enrichit de ce fait sa vie mais aussi son écriture qui devient plus réelle, plus sincère et plus touchante.

Dans la nouvelle *Le Major* c'est le héros masculin Jacques qui prend certains des traits de caractère de l'auteure. Les points de rencontre entre Isabelle et son héros ne sont pas des moindres : comme elle, il fut ébloui par le désert ; il connaît à El Oued une révélation et y

succombe. Le bonheur, il le découvrira dans ce pays. D'abord, dans la grande plaine, le désert du Souf, là où son rêve s'est épanoui, s'est transformé en calme immense à l'instar du silence environnant. Ce même bonheur que l'auteur goûte et qui apparaît par le sentiment de liberté qu'elle ressent elle-même en étant dans la grande plaine.

Comme Isabelle Eberhardt, Jacques voulait, lui aussi, vivre en harmonie avec les gens du Sud, il avait adopté leur manière de vivre, s'est adapté au climat saharien, s'est rapproché d'eux et est devenu leur ami *roumi*. Il avait refusé les injustices auxquelles les indigènes étaient confrontés et s'était élevé contre les siens, qui selon lui faisaient du tort à la France.

Pour Denis Brahim, le héros rappelle étrangement son auteure :

« [...]Jacques, par son caractère, sa manière d'être et ses états d'âme, fait aussi partie de cet ensemble de personnages qui permettent à Isabelle de livrer des fragments importants d'auto-portrait, concernant ses dispositions les plus intimes¹. »

Sa vie, ses réflexions, ses actions et celles d'Isabelle s'entremêlent, se mélangent, se joignent. Des bribes d'indices dont elle parsème ça et là son récit renvoient à des parties de sa vie. L'explication de la différence de Jacques de ses compagnons renvoie à l'intellectualité développée, l'éducation soignée et délicate ne peut que rappeler la manière avec laquelle fut éduquée Isabelle. La rencontre du héros avec Embarka et les moments de bonheur qu'ils partagent ne peuvent évoquer que sa rencontre avec son époux, Slimène Ehnni. Ainsi, le héros partage avec Isabelle plusieurs aspects de sa personnalité, de ses réflexions et de ses choix.

Jacques est un personnage qui a besoin de rêver, tout comme Isabelle, même si à son arrivée en Algérie il transportait son « [...] rêve triste et restreint, sans tentatives d'expression, jamais² » et s'il commença par croire, naïvement, à la mission que le système colonial prétendait effectuer en Algérie. Par son esprit idéaliste, il croyait trouver des hommes dont le but était l'amélioration des conditions de vie des indigènes qu'ils administraient. Seulement, il comprend que la seule mission que la France effectuait en Algérie était de coloniser le pays, de marginaliser, éloigner, garder dans l'ombre les autochtones et maintenir le *statu quo* ce qui signifiait qu'ils favorisaient leurs intérêts et leurs désirs plutôt que ceux des autochtones. Leur devoir militaire était de niveler les individualités, les soumettre à la sujétion la plus stricte, réprimer tout développement qui pourrait les pousser à la moindre désobéissance.

¹ BRAHIMI, Denis, *L'oued et la zaouïa. Lectures d'Isabelle Eberhardt*, Op. cit., p. 47.

² EBERHARDT, Isabelle, *Yasmina...et autres nouvelles algériennes présentées par Delacour & Huleu*, Op. cit., p. 159

La langue arabe aussi avait son intérêt pour le héros masculin comme elle en avait eu pour l'auteure. La raison qui les poussait à l'apprendre était d'abord cette musicalité qui la caractérise mais aussi c'était une manière de les mettre en confiance, les comprendre et écouter leurs « [...] chants libres comme leur désert et comme lui, insondablement tristes, leurs discours simples¹. ». Il voulait détruire les barrières que l'administration avait dressées entre les deux rives.

Là où se révéla à lui la grandeur de son rêve, ce fut en pénétrant la grande plaine. Après le malaise et la gêne ressenties, la sensation de tout l'infini, tout l'imprécis de cet horizon le pénétra où son âme s'alanguissait, s'embrumait de vague et d'indicible. Son rêve se transformait, s'étendait à l'infini en s'adoucissant du calme et du silence qui régnait. L'auteure fait que cette effusion des sens sera le moment où se révèle à lui la magnificence de ce pays. La précision avec laquelle l'auteure réussit à rendre compte de ces impressions montre la part du vécu qu'elle rapporte dans ses textes.

Même l'heure la plus aimée de la journée pour le personnage masculin Jacques est celle que l'auteure affectionne le plus ; celle du coucher du soleil. Lorsque Jacques sera obligé de quitter le Souf, son rêve se sera brisé et le charme de son existence rompu. Il voulut avoir cette dernière liberté, celle de quitter ce pays à l'heure du *Maghr'eb* comme aime à l'appeler Isabelle Eberhardt.

Jacques, à travers tout ce qui le caractérise (son histoire, son identité, ses valeurs, son combat, sa simplicité, son ouverture sur les autres, l'absence de tout sentiment de rejet vis-à-vis des gens différents, les interrogations qu'il pose sur le comportement étriqué de ses camarades, de leur volonté de contrôler les libertés individuelles), reflète les opinions, la personnalité même de l'auteure qu'elle fait apparaître à travers lui.

Et c'est ce que nous rencontrerons dans chaque texte. Dans *Yasmina* l'auteure se partage entre ses deux personnages, si à l'un elle donne son esprit courageux et son âme aventureuse, en l'autre, elle met en valeur son esprit de résignation qui est pour elle ce qu'elle acquiert comme conviction spirituelle et qui restera l'un de ses préceptes de conduite envers tous les malheurs qui la toucheront.

Si dans la plupart de ses nouvelles, l'auteure dote ses personnages masculins de caractéristiques qui la rappelle beaucoup plus comme l'esprit de voyage et d'aventure, l'humanisme, l'altruisme et la solitude, les rendant différents de leurs semblables, dans *Yasmina*, c'est une part importante d'elle-même qu'elle attribue au personnage féminin Yasmina et qui se trouve être la résignation ou la foi en le *Mektoub*.

¹ *Ibid.* p. 168

Ainsi ce qui paraît être une croyance naïve d'esprit simple, celui de Yasmina, revêt pour l'auteure une étape importante dans sa métamorphose et son divorce avec les choses et les êtres futiles de la société occidentale. Cette résignation et cette indifférence qui caractérisent Yasmina n'est que le simple besoin ou le résultat de ce vouloir de se débarrasser de tout ce qui est matériel.

Lorsque Isabelle dit « Aujourd'hui mon âme est plongée en une tristesse sans bornes, mais résignée, calme et douce¹ », alors la vision de Yasmina apparaît dans les derniers moments de sa vie, reprenant sa pose d'attente, sombre et muette, résignée à son sort. Sur le *Mektoub*, l'auteure explique que tout est entre les mains de Dieu et c'est sa volonté qui sera faite, ce qui rappelle le discours de Yasmina lorsqu'elle expliquait cela à Jacques.

Mais la nouvelle dans laquelle la présence de l'auteure est indéniable est celle de *La Rivale*. Dans ce récit, elle évoque l'attachement et la relation du personnage, qui se trouve être un vagabond, à « la route », qui sous les traits d'une femme devient la « maîtresse tyrannique » qui emprisonnera le héros.

La Rivale se veut la représentation sans appel de la vie et du choix de l'auteure. *Le Vagabond* renvoie indéniablement à Isabelle Eberhardt. Le thème de l'errance et du nomadisme est très présent dans ses écrits et marque l'attachement qu'elle porte à la question.

Le choix du vagabond comme héros pour cette nouvelle pose certaines questions sur cette décision. Ce personnage du récit est particulier par l'absence de tout renseignement comme son nom, une description physique qui permettrait de le représenter : l'auteure supprime toute information qui le concerne, toute caractéristique qui pourrait le rendre ordinaire ; seule la désignation par laquelle il est nommé permet de deviner, d'expliquer et d'éclairer quelques traits de sa vie ou de sa personnalité.

En effet, « vagabond » par toute sa charge sémantique exprime l'errance, le changement, l'aventure et le voyage. Être sans domicile, sans profession fixe : ce qui en fait un solitaire, un nomade, détaché de toute contrainte.

Mais à travers cette absence de toute information, d'identité, cela permet en quelque sorte de l'imaginer être n'importe qui. Sans identité, c'est ce qui permet de se fondre dans le paysage et d'être celui que l'on voudrait être, de prendre n'importe quelle identité ou de la changer aussi, comme l'a fait l'auteure. Ce qui rattache l'auteure avec ce personnage est cette volonté d'être inconnu des autres.

¹ *Ibid.* p.

La connaissance de la vie et du choix de l'auteure permet de comprendre et d'accepter ceux du vagabond. À partir de là c'est beaucoup plus l'image de l'auteure qui apparaît et qui se reflète à travers son personnage.

L'auteure donne une grande importance à l'écriture et au travail littéraires. Pour elle, c'est une sorte d'exutoire de la vie réelle :

« Il n'y a qu'une chose qui puisse m'aider à passer les quelques années de vie terrestre qui me sont destinées : c'est le travail littéraire, cette vie factice qui a son charme et qui a cet énorme avantage de laisser presque entièrement le champ libre à notre volonté, de nous permettre de nous extérioriser sans souffrir de contacts douloureux de l'extérieur. C'est une chose précieuse, quels qu'en soient les résultats au point de vue carrière ou profit, et j'espère qu'avec le temps, acquérant de plus en plus la conviction *sincère* que la vie réelle est hostile et inextricable, je saurai me résigner à vivre de cette vie-là, si douce et si paisible¹. »

L'auteure recherche une sorte de satisfaction qu'elle ne retrouve que dans ses écrits. Son dégoût de la vie réelle lui fait créer des personnages, des situations, des histoires qui représentent non seulement la réalité de ce qu'elle vécut ou de ce dont elle est témoin mais aussi ce qu'elle voudrait vivre ainsi que ce qu'elle espère retrouver dans cette vie. Finalement son but n'est pas uniquement de dire la vérité mais de partager l'idéal qu'elle s'imagine aussi.

¹ EBERHARDT, Isabelle, *Œuvres complètes. Écrits sur le sable (récits, notes et journaliers)*, Paris, Grasset, p. 458.

Chapitre II

La réalité dans la fiction

« Le pâtre bédouin, illettré et inconscient, qui loue Dieu en face des horizons splendides du désert au lever du soleil, et qui le loue encore en face de la mort, est bien supérieur au pseudo-intellectuel, qui accumule phrases sur phrases pour dénigrer un monde dont il ne comprend pas le sens, et pour insulter à la Douleur, cette belle, cette sublime et bienfaisante éducatrice des âmes¹... »

(Isabelle Eberhardt)

1. La place singulière d'Isabelle Eberhardt dans la littérature de l'époque :

Même si les nouvelles d'Isabelle Eberhardt (surtout *Le Major* et *Yasmina*) sont des récits émouvants relatant une histoire d'amour entre deux êtres qui échoue à la fin, cependant les héros ne sont pas de simples personnages ordinaires, fictifs qui peuvent se définir dans leur individualité puisque chaque personnage représente un monde, un univers, une société différente l'une de l'autre. Et c'est cette différence qui marque l'importance d'un tel contact. La rencontre se fait dans un ordre particulier que l'auteure peint à travers des petits détails qui paraissent importants et qui témoignent d'une réalité plutôt amère.

L'auteure expose deux tableaux, de deux sociétés, l'un sur l'Occident, l'autre sur l'Orient. Même si elle peint beaucoup plus la vie orientale qu'occidentale. La rencontre qui se fait entre les deux univers se fait à travers une histoire d'amour. Elle insiste pour rendre

¹ STOLL-SIMON, Catherine, octobre 2006, *Si Mahmoud ou la renaissance d'Isabelle Eberhardt*, Alger, Editions Alpha, p. 38.

compte de la personnalité de chacun d'eux, les choix que tous deux prennent en dépendance avec leur vouloir et leurs sociétés.

Elle fait le portrait des deux êtres qu'une destinée avait unis pour partager le temps d'une saison, une histoire commune qui fera partie de leur vie à jamais. Une histoire qui s'inscrit dans le cadre de la colonisation. Ce cadre dans lequel s'est faite la rencontre est pour beaucoup aussi bien dans l'union que dans la séparation. Les héros étant emprisonnés dans un système de valeurs qui finit par les séparer.

Et c'est à partir de là que l'histoire transcende le simple récit d'une histoire d'amour puisque la réalité peinte de la colonisation, de la société algérienne donne cet aspect réel et véridique aux événements, aux personnages et même aux intentions que se fixe l'auteure. C'est le rapport entre deux mondes que l'auteure met en avant. Mais c'est aussi la dénonciation d'une politique de colonisation qui place en marge les colonisés.

À travers ce retour incessant du même sujet se révèle la volonté de l'auteure de refléter une part de ce qu'elle croyait possible (« une cohabitation harmonieuses des deux sociétés¹ ») seulement elle ne manque pas de profiter de l'occasion pour dénoncer et exposer les problèmes de la société colonisée.

En regroupant les différents points de vue sur l'œuvre d'Isabelle Eberhardt, Simone Rezzoug avance que :

« [...] certains estiment que l'entreprise de l'écrivain contribua à saper les mythes dont s'entourait la colonisation ; la description de l'univers de l'autochtone, de sa misère, de son exploitation était une violente dénonciation de la politique française en Algérie ; la reconnaissance de valeurs étrangères de l'Europe renversait l'argumentation qui fondait la conquête sur l'opposition civilisation / barbarie². »

Mais d'autres jugent faible et subjective l'analyse dans ses écrits réduisant « les aspects conflictuels de la colonisation¹ » comme Mohamed Rochd, pour qui les opinions d'Isabelle Eberhardt manquent de force et découlent d'une réflexion politique en déficit de profondeur même s'il insiste sur le but fixé par l'auteure qui voulait se faire le défenseur de ceux qu'elle appelait ses frères musulmans.

Il est vrai que l'auteure ne s'attarde pas trop sur l'aspect historique, ni ne fait d'analyses approfondies sur les faits historiques et politiques du problème de la colonisation, cependant, elle se met toujours du côté de l'opprimé, le dominé, du marginalisé, celui à qui la

¹ ROCHD, Mohamed, *Isabelle. Une Maghrébine d'adoption*, *Op. cit.*, p. 113.

² REZZOUG, Simone, *Isabelle Eberhardt*, *Op. cit.*, p. 31.

liberté avait été prise et à travers le fait d'en parler lui donne cette possibilité d'exister, de faire entendre sa voix et d'en faire le héros qui marquera souvent ses écrits. Cependant cette façon de faire n'amointrit en aucun cas ses opinions, ni ses réflexions.

Isabelle Eberhardt par ses écrits nageait à contre courant d'une littérature qui faisait entendre sa voix à cette époque. Ceux, peu nombreux, qui s'étaient mis en tête de révéler la situation dans laquelle vivait l'indigène algérien colonisé constituaient certes une minorité mais ouvraient, même étroitement, la petite porte par laquelle la littérature algérienne d'expression française allait pénétrer. Ce sont surtout ceux que Jean Déjeux appela dans son livre *La Littérature algérienne contemporaine* : « les pionniers » de cette dernière et dont notre auteure faisait partie.

Au commencement de la conquête de l'Algérie, les écrits qui traitaient du pays étaient surtout rédigés par des militaires, des journaux de route faits par des esprits marqués par les images romantiques mais aussi des correspondances, des écrits d'officiers racontant la conquête et la représentant comme une épopée. Pour les romanciers, ils seront nourris par la pensée d'un nouvel Orient qui s'ouvre à eux. Et c'est l'exotisme qui reprendra le relais pour rendre vraies leurs visions.

Les écrits qui font partie de l'époque exotique faisaient de l'Algérie un « nouvel Orient ». Beaucoup faisaient l'impasse sur l'homme qui y vit et lui collaient une image de leur imaginaire sans essayer de la confirmer ou de l'infirmer. C'était un genre d'exotisme des lieux et des gens présenté comme un tableau figé, sans vie. Ces écrits « exotiques » vont être une occasion de parler de l'Orient et de le voir à travers des voyages. Chacun tentera de rapporter sa vision et sa façon de voir, Jean Déjeux dans son livre *La littérature algérienne contemporaine* recense les écrits sur l'Algérie.

Cette période exotique sera marquée par les textes, entre autres, des Goncourt, de Gautier et d'Eugène Fromentin qui rapportaient chacun sa vision de l'Algérie. Ceux de Fromentin marqueront les esprits notamment *Un été dans le Sahara* (1857) et *Une Année dans le Sahel* (1859). Dans sa préface de *Un été dans le Sahara*, Fromentin expose sa vision de l'Orient consistant à « décrire au lieu de raconter, peindre au lieu d'indiquer². » et qui considérait que la préoccupation de l'époque s'occupait « moins de l'homme et beaucoup plus de ce qui l'environne³. » Mais par-delà cette intention très lénifiante — qu'il affiche à destination de son lectorat (français évidemment) —, Fromentin dès 1857 donne une

¹ *Idem.*

² DÉJEUX, Jean, *La littérature algérienne contemporaine*, France, Presses Universitaires de France, « Que sais-je », p. 16.

³ *Idem.*

description très réaliste et sans concession de la violence des batailles qui viennent de se dérouler, et des conséquences qu'elles ont eues sur la vie quotidienne des Algériens survivants.

En 1872, c'est Alphonse Daudet qui casse le mythe exotique avec son *Tartarin de Tarascon*, en caricaturant ce qui a été déjà fait jusqu'à présent dans le genre du rêve oriental. Il le démystifie pour une représentation plus réelle et plus vraie.

Au soleil (1884) de Guy de Maupassant est parmi les textes qui changent de thème et s'intéressent plus à l'Arabe. Le texte reflète le désir de « voir cette terre du soleil et du sable en plein été¹ » mais en étant aussi curieux de voir et de connaître l'Arabe et surtout de comprendre son âme, ce qui était indifférent aux yeux du colonisateur. Il va même jusqu'à s'intéresser à la révolte de Bou-Amama et constate aussi la maladresse du colonisateur : « Tout ce que nous faisons semble un contresens, un défi à ce pays². »

En bref, la plupart des écrits sur l'Algérie présentent une vision parfaite du pays, des paysages et de la nature mais en écartant de ce même paysage l'Arabe qui l'habite, et en mettant à l'écart de ces cadres la misère et les conditions de vie, l'injustice dont il est l'objet. Mais il est de notables exceptions.

La naissance, au début du siècle, du roman colonial face à cette vision exotique du pays fera s'élever la voix d'écrivains vivant en Algérie qui revendiquent le droit de faire une littérature propre à la colonie et qui l'exprime. Le mouvement qui se crée s'appellera « l'Algérianisme » dont le mot est de Robert Randau.

Sans être un fondateur du mouvement littéraire, Louis Bertrand exerça une grande influence sur les algérianistes, sa thèse sur la latinité sera un appui pour eux. Son œuvre défend la thèse colonialiste qui se fera par l'arrivée de colons de tout bord de la Méditerranée (Français, Italiens, Siciliens, Espagnols et Maltais) ; le regroupement de ces différentes nations sur la terre d'Afrique en fera une Afrique latine et chrétienne qui allait s'unir avec l'Occident. Pour les algérianistes, cette nouvelle population qui se crée doit englober les musulmans autochtones ; seulement pour Randau, cette intégration ne leur donne pas la pleine existence ou la pleine autonomie puisque, les jugeant décadent, il les considère comme « un crépuscule³ » tandis que lui c'est « la perpétuelle aurore de l'esprit⁴ »

Entre une période d'exotisme et celle de l'algérianisme, les écrits cherchent à se départir et marquent une période où l'intérêt se porte beaucoup plus sur la réalité des choses et

¹ *Ibid.* p. 17.

² *Idem.*

³ SARI MOSTEFA-KARA, Fewzia. *LIRE UN TEXTE*. Oran, Éditions Dar El Gharb, 2005. p. 56.

⁴ *Idem.*

de l'époque caractérisée par le colonialisme. Parmi les écrivains qui ouvriront la voie aux autres et qui s'intéresseront à dépeindre la réalité de la colonisation, notre auteure : Isabelle Eberhardt.

Ils étaient considérés comme écrivains précurseurs d'une littérature dite algérienne d'expression française à travers une forme de sensibilité et de générosité et un certain attachement au pays, à la société et à la population algérienne. Cette compréhension leur a permis de donner un autre visage à la société et sa réalité de l'époque.

Les écrits d'Isabelle Eberhardt semblent être aux antipodes de la littérature de l'époque. Ce qu'elle dénonce en s'attaquant à la réalité de l'homme indigène face à la colonisation française, et ce qu'elle développe dans ses écrits semble la mettre comme pionnière de la littérature qu'on appellera la littérature algérienne de langue française. Une littérature qui s'éleva à travers la voix des Algériens autochtones contre la « la fausse intégration que proposaient les Algérianistes¹ »

2. À la rencontre de l'Autre

Jeune médecin militaire, utopiste, humanitaire, rêveur, l'histoire de Jacques, *Le Major*, s'inscrit dans le cadre de l'occupation coloniale. La situation qui régnait à cette période est rendue fidèlement par l'auteur. L'administration militaire gouvernait les indigènes en instaurant une régence où, à côté du chef indigène, il y avait le responsable, l'officier du « bureau arabe », qui surveillait et instaurait les règles de conduite de cette population. Expropriés, ces gens sont réduits à l'état de prolétaires. Les territoires du Sud, isolés du reste de l'Algérie, restaient sous la domination de l'armée. Les conditions de son envoi en Algérie, « par devoir », suggèrent que ses actions s'inscrivent dans ce que l'on espère de lui vu son statut de « soldat » mais contrairement à ce que les autres attendent de lui, Jacques s'éloigne de cette atmosphère de caserne et ne participe aucunement à ce que son rôle lui dictait.

Au cours du déroulement de l'histoire, le héros sera confronté à plusieurs bouleversements, rencontres et décisions qu'il devra prendre et qui toutes auront des conséquences sur sa vie. Son arrivée va engendrer trois rencontres : celle avec ses compatriotes, celle avec la société colonisée et celle avec le pays lui-même, le désert.

Le contact que le héros aura avec la société colonisée influera négativement sur sa relation avec ses compatriotes alors que la rencontre qu'il fera avec le pays, précisément une femme et le désert, le changera complètement. L'histoire résume trois rencontres que le héros sera amené à faire et qui toutes interféreront dans la suite du récit.

¹ *Ibid.* p. 57.

2.1. La rencontre du désert :

Mais c'est d'abord la rencontre de l'Algérie, du désert et précisément d'El Oued, dont le choix n'est pas fortuit et qui prend une grande importance lorsqu'il s'agit du lieu qui fut aussi une révélation pour l'auteure, qui sera mise au premier plan et qui va poursuivre le héros tout au long de l'histoire. Si l'espace pouvait avoir un rôle à jouer dans l'histoire, il serait l'élément qui modifia tout le cours de l'existence du héros. Et c'est ce qui arriva pour Jacques et l'évènement majeur qui caractérise cette nouvelle est justement cette rencontre du Désert pour cet enfant du Nord. C'est à partir de là que Jacques découvre « l'Orient », cet Orient représenté par la grande plaine aux horizons infinis. Cette première rencontre ouvrira la porte à une autre, celle de la femme orientale même si elle fut du plus bas étage social. Ainsi, femme et paysage d'Orient se retrouvent mêlés dans le rêve du héros.

Pour marquer l'importance de la rencontre avec le désert au point d'être un tournant décisif dans la vie du héros, le point de départ de l'histoire est un premier état de fait sur sa vie avant sa venue. L'auteure part d'un constat à l'arrivée qui révèle la vie silencieuse et calme qui fut celle de Jacques là-bas, dans son pays des Alpes. Le choix de cette région n'est pas fortuit car l'auteure, ici, fait référence à la Suisse et une part de l'autobiographie apparaît dans cet élément du récit. Cela révèle un manque caractérisé par cette vie ordinaire et sans grand intérêt. L'auteure utilise les mêmes adjectifs pour qualifier la vie de Jacques, avant et après mais « calme » et « triste » n'ont pas la même résonance, ni le même sens dans les deux cas.

Jacques découvre un autre monde dont il ne soupçonnait pas l'existence. Il n'en connaissait rien et ne voulut pas le faire à travers des livres ou en questionnant ses compagnons. Même en arrivant, il ne voulut pas « visiter » le pays dans lequel il resta 18 mois. Il n'avait pas la curiosité et la hâte des touristes mais la patience pour découvrir les particularités qui caractérisent l'endroit, lentement, au hasard des flâneries quotidiennes, sans but et sans intention.

Dès le départ, nous comprenons que c'est un homme à part, avec ce besoin de s'isoler, d'errer seul, de goûter à la beauté du pays qu'il découvre et dont la splendeur le touche énormément, de chercher ces instants de silence, de paix, de mélancolie que seule cette terre lui procurait. L'auteure fait du héros un personnage qui par ses caractéristiques suit une sorte de démarche « mystique » comme celle qui la caractérisait elle-même.

La révélation du pays fut totale pour Jacques, une vue d'ensemble qui regroupait le ciel, le soleil, l'air, la végétation et le sol. Puis, le peuple vêtu de blanc, couleur qui renvoie à une certaine pureté et limpidité, mais dont l'âme ésotérique reste fermée à toute pénétration, à

toute tentative d'appréhension. Elle marque aussi une sorte d'authenticité du lieu. Tout cela combiné va amener Jacques à un bouleversement et un enivrement qu'il n'arrive pas à définir et qui amorce le changement :

« Le ciel trop doux, le soleil trop resplendissant, l'air où traînait comme un souffle de langueur, qui invitait à l'indolence et à la volupté très lente, la gravité du peuple vêtu de blanc, dont il ne pouvait pénétrer l'âme, la végétation d'un vert puissant, contrastant avec le sol pierreux, gris ou rougeâtre, d'une morne sécheresse, d'une apparente aridité¹... »

Ensuite c'est le désert. Cet espace renvoie à différentes réalités et valeurs symboliques ; c'est d'abord un espace ouvert, calme, silencieux, dont la sérénité invite à la contemplation et à la découverte de soi à travers une recherche intérieure. Mais c'est aussi l'authenticité de l'endroit qui a préservé tout son naturel et que la main de l'homme n'avait pas encore transformé. L'écart est grand entre l'espace limité et celui qui s'étend à l'infini. C'est la liberté du regard qui est mise en avant sans encombrement, sans barrière, un regard qui s'étend indéfiniment.

« Puis, un jour, brusquement, enfant des Alpes boisées et verdoyantes, des horizons bornés et nets, il était entré dans la grande plaine, vague et indéfiniment semblable, sans premiers plans, presque sans rien qui retînt le regard². »

L'entrée dans la grande plaine aura aussi un effet particulier sur le héros. D'abord une sorte d'aveuglement puisque Jacques regarde mais ne retient rien à cause de l'étendue, de l'immensité de l'espace. Imprécis et infini, Jacques sera imprégné du lieu. Son âme en aura les différentes variations au cours des divers moments de la journée (le matin, à midi, le soir, la nuit, l'aube) et petit à petit elle devient le reflet de l'espace lui-même. C'est aussi l'angoisse et le malaise du méconnu, de la première découverte.

« Il connut la légèreté gaie, l'insouciance calme dans les ors et les lilas diaphanes des matins... L'inquiétude, le sortilège prenant et pesant, jusqu'à l'angoisse, des midis aveuglants, où la terre, ivre, semblait gémir sous la caresse meurtrissante de la lumière exaspérée... La tristesse indéfinissable, douce comme le renoncement définitif, des soirs d'or et de carmin, préparant au mystère menaçant

¹ EBERHARDT, Isabelle, *Yasmina...et autres nouvelles algériennes présentées par Delacour & Huleu*, Op. cit., p. 159.

² Ibid. p. 160.

des nuits obscures et pleines d'inconnu, ou claires comme une aube imprécise, noyant les choses de brume bleue¹. »

Cette gradation dans la découverte de l'endroit qui part du pays pour arriver au désert, et plus précisément à El Oued, semble appuyer beaucoup plus la valeur du lieu, mais aussi donne une sorte de vision globale qui se précise au fur et à mesure de la description.

Pour l'auteure, à un certain moment, Jacques va dépasser le stade de l'observation et du regard et ce sont les sentiments qui prennent le relais pour décrire le lieu. Pour Rosalia Bivona dans *Le Sahara par ouï-dire : inspiration et vocation coloniale chez Mario Tobino et Marcelle Vioux*

« [...] La vue, contrairement à ce que l'on pourrait croire, doit être oubliée. Celui qui ne voit pas ne pose pas de limites, et, dans le désert, l'œil se perd car il se confronte avec un espace « à perte de vue », c'est-à-dire capable de dépasser le regard par la simple absence de tout ce qui peut fixer ou être fixé². »

Pour elle, l'ouïe intervient aussi car, dans le désert, le silence et le calme commandent la perception du lieu et c'est ce qui contribue à l'attachement et l'emprise exercés sur le héros. Ainsi, c'est à travers ses différents sens que le héros tentera d'appréhender et de saisir le lieu. Cet espace va permettre son épanouissement. La description de l'espace ici est loin du climat de la colonisation, même si le cadre de l'histoire y renvoie. Cependant, ce n'est pas un désert de combat mais beaucoup plus un désert calme et qui sera le décor d'une rencontre et d'une passion.

L'auteure donne une grande importance au lieu et à son influence sur le héros, elle prend la peine de détailler toutes les sensations, les états d'âme que provoque cette *révélation*. Elle en énumère les variations, le malaise, la gêne à son entrée dans la grande plaine, la légèreté gaie, l'insouciance, l'inquiétude, l'angoisse, la tristesse et la mélancolie dont ses contemplations incessantes étaient la cause, mais qui loin de lui causer de la peine engendraient une exaltation sans borne et qui fera jaillir des émotions dont il ne soupçonnait pas l'existence.

Ce qui est surprenant c'est cette osmose que le héros partagera avec « son Souf ». L'âme de Jacques devient une sorte de miroir sur lequel se reflètent tous ces paysages et dans

¹ *Idem.*

² HENRY, Jean-Robert et Lucienne MARTINI(dir.). juin 1999, *Littératures et temps colonial. Métamorphoses du regard sur la Méditerranée et l'Afrique*, Actes du colloque d'Aix-en-Provence les 7 et 8 avril 1997, Centre des Archives d'Outre-Mer, Aix-en-Provence, Édisud, p. 155

lequel il se découvre. Il sut en extraire le meilleur et ainsi se griser d'un rêve que le charme de ce pays contentait.

Ainsi, dans ce lieu à part, va se révéler au héros le rêve qu'il ignorait. A partir de son éducation et de sa haine de la civilisation et du progrès, le désert, pour Isabelle Eberhardt, prend une autre dimension qui transcende un simple lieu « exotique » qui serait le cadre d'une histoire. Il devient le symbole d'un espace préservé, par sa beauté naturelle et sa pureté, d'une transformation où la main de l'homme voudrait installer le progrès et le développement. C'est le revers de la civilisation dont les caractéristiques les plus marquantes sont l'authenticité et l'originalité.

Elle en fait pour son héros un espace dénué de toutes les caractéristiques qui font qu'il soit un lieu hostile et redoutable (risques, soif, dureté du désert...). Ce n'est pas un lieu qui fait peur avec son immensité mais c'est un lieu qui permet l'expansion du rêve et de l'être, un lieu de ressourcement, de retrouvailles, de médiation avec un nouveau monde, de séduction et de quête de soi. Seule l'image d'un lieu paisible et prenant sous l'aspect de l'enchantement et de la révélation est présentée. Le désert prend l'aspect de lieu qui possède ce pouvoir de transformer les êtres de l'intérieur. Mais cela n'était pas valable pour tous ceux qui s'y trouvaient.

Jacques était différent car ce qui contraste avec ses camarades dans son rapport avec le lieu, c'est le fait que Jacques sera envahi par lui alors que ses camarades étaient là pour l'envahir. De là, le comportement et l'influence seront différents. Lui, il s'y intégrera et y sera pénétré alors que les autres n'y verront qu'un espace à conquérir et à dominer. Là, le dominant et le dominé changent de face et les rôles s'inversent.

Le lieu est toujours important dans les textes d'Isabelle Eberhardt. C'est le lieu ou le cadre qui marque le premier ton de l'histoire et qui à travers une description minutieuse inscrit le récit dans un cadre authentique. Dans toutes les nouvelles sur lesquelles nous travaillerons, le lieu est authentique et inscrit l'histoire dans un cadre réel.

Il marque aussi son empreinte sur le héros et le tournant de l'histoire. Et c'est souvent le désert qui est choisi. Cet espace sera aussi évoqué dans une autre nouvelle, celle de *La Rivale*. Ici aussi, c'est le lieu qui a le rôle principal, précisément la route. Ce n'est pas n'importe quelle route mais plutôt celle qui mène au désert, au Sud, et là s'évoque toujours l'attachement que l'homme aura pour cette terre. La force du style d'Isabelle Eberhardt est qu'elle lie indéniablement ses héros aux paysages dans lesquels ils se meuvent.

Dans la nouvelle *Le Major*, ce cadre du désert donnera la possibilité au héros de s'ouvrir sur le peuple autochtone. La rencontre que le héros aura avec le peuple colonisé

prendra deux aspects : d'abord avec les hommes qu'il côtoie puis avec la femme qu'il aimera. Mais il lui donnera aussi la possibilité de côtoyer ses compatriotes et de constater la divergence qui provoquera des désaccords sur les choix qu'il fera. Ainsi, c'est le désert qui permettra au héros de connaître certaines vérités et réalités.

Dès son arrivée, ainsi que nous l'avons dit, Jacques se sentit éloigné de ses compagnons du quartier militaire, il apparaît différent d'eux, ce qui le pousse à s'isoler. Sa première attitude fut l'indifférence face à leurs paroles et leurs critiques du pays sans charme, des algériens brutaux et des indigènes répugnants, faux et sauvages. Son refus d'écouter ces mises en garde marque une volonté de la part du héros d'avoir la liberté de juger par lui-même sans aucune influence. Après de ses compagnons « [...] un grand froid avait serré son cœur. Ils étaient courtois, ennuyés et loin de lui, si loin¹... »

Jacques se retrouva seul, dans un pays dont il ignorait tout et qui l'a effrayé, au début. En choisissant de se renfermer sur lui-même, il creuse l'écart entre ses camarades et lui, qui ne manquèrent pas de le juger « maussade et insignifiant² ». Il ne tarda pas à en deviner la cause : sa propre supériorité : « [...] grâce à son intellectualité développée, tout en profondeur, avec son éducation soignée, délicate³. »

Il se rapproche beaucoup plus de la figure de l'artiste que de celle du soldat. Raffiné, inadapté à l'armée mais plutôt ouvert et sensible à la beauté et à l'exotisme, il emprunte l'apparence du romantique qui refusant l'évidence et la réalité de certaines choses s'y soustrait pour rechercher dans la nature un épanchement des sentiments réprimés. Cette finesse l'entraîne vers une ouverture sur l'Autre, à la rencontre d'autrui aussi différents et éloignés qu'ils puissent être de son appartenance. Un autre aspect de « l'aventurière » qu'était l'auteure elle-même. Romantique et poétique, selon les termes de Ali Akika, « artiste », aussi parce que curieuse de découvrir un ailleurs, un Autre, apprendre et découvrir le monde dans sa complexité et sa beauté et ainsi s'enrichir de la différence des autres.

Pour Jacques, le héros, ce qui contraste, dans le rôle attendu de lui, c'est le fait qu'il voulut se rapprocher de ceux dont tout le séparait ; et le premier geste qu'il fit fut d'étudier la langue « rauque et chantante » dont il a su le charme, qu'il aimait écouter et qu'il trouvait en accord avec le paysage dans lequel elle résonnait.

Ainsi, il s'était, dès le départ, éloigné de la société militaire pour se rapprocher de la société indigène. La raison peut être rapportée par la phrase : « Comme cela, il leur parlerait,

¹ *Yasmina...et autres nouvelles algériennes présentées par Delacour & Huleu, Op. cit., pp.161-162*

² *Ibid.* p. 162

³ *Idem.*

à ces hommes qui, les yeux baissés, le cœur fermé farouchement, se levaient soumis, et le saluaient au passage¹. ». C'est ce qui permet de constater le dédain de cette attitude de soumission et la volonté de la changer à travers le contact verbal.

Cette insertion dans la société colonisée, l'auteure facilite son acceptation par les différents aspects de la personnalité du héros, ce qui le rend exceptionnel. Il pourrait être résumé par les qualificatifs suivants : altruiste, généreux, sensible, consciencieux, attentif, naïf puisqu'il croit au rôle que la France prétend jouer en Algérie, cette « mission civilisatrice » dont il découvre très vite les réalités cachées. Sa déception le mène à penser qu'il pourrait modifier les choses ce qui fait de lui, aux yeux du capitaine Malet, « [...] une nouvelle source d'ennuis². ». Contrairement à son prédécesseur, Jacques, lui, arrivait pour changer, bouleverser, juger, critiquer par ses pensées *humanitaires*, sociales, auxquelles le capitaine ne croyait pas.

Le statut infime que Jacques occupait dans la hiérarchie militaire l'empêchait de se mêler à l'administration, ce qui satisfaisait son supérieur, dont l'attitude envers lui était empreinte de froideur et de réprobation de tout ce qu'il entreprenait. Dès lors, la relation qui s'établit entre Jacques et le capitaine Malet est une relation d'opposition, de désaccord, et qui va avoir raison de Jacques à la fin puisque c'est Malet qui va tout faire pour le pousser à partir.

Le capitaine Malet représente par son statut et ses actions l'administration coloniale, si ce n'est le système colonial puisqu'il applique les règles à la lettre venant de ses supérieurs. Il est, envers les indigènes, ignorant et ignoré d'eux, dur et froid. Par cette politique, il permet à la machine à dominer de se perpétuer.

Ainsi, Jacques est un héros qui remplit un rôle actif dans le développement des événements. Dès le départ, il refuse de subir, de se plier aux ordres de son supérieur et tente de transformer l'état des choses, même si « l'œuvre » qu'il voulait réaliser était rude à cause de la méfiance des indigènes que des siècles d'asservissement avaient renfermés sur eux-mêmes.

Par son statut de médecin, il commence par exercer son travail avec conscience, attention, en usant de gestes rassurants et affectueux. Il réussit de ce fait deux choses : d'abord gagner la confiance des indigènes et leur amitié, mais aussi à se construire son monde, que bonheur, joie, ivresse de vie et de jeunesse caractérisaient.

¹ *Idem.*

² *Idem.*

Il connut la quiétude d'une vie douce et calme. Il eut le souhait de rester toujours dans ce pays d'y finir sa vie. Par cette décision, il voulut s'éloigner de la vulgarité de ses semblables, il était exaspéré par leur façon d'être, de penser et d'agir. Il n'acceptait pas qu'on lui dicte sa conduite, d'imposer aux autres leurs manières de voir et de penser banales et étries et qui rejetaient tout ce qui leur était différent.

Le procès que Jacques fait à ses compatriotes montre combien il était différent et combien les valeurs qu'il avait acquises, de son éducation et de son intellectuel, le rendaient particulier. Les décisions qu'il prendra et qui marquaient son refus d'abdiquer aux ordres du capitaine Malet, de suivre aveuglément les opinions des autres. Apprendre la langue arabe pourrait être une marque de courage de la part du Major, une manière de tenir tête aux ordres et une sorte de révolte.

Mais en même temps, malgré cette volonté de ne pas se laisser influencer et d'être libre dans ses choix, il finira par partir puisqu'il comprend qu'il n'aura pas de poids devant tout le système colonial. Mais surtout malgré sa déception de l'armée, il ne la quittera pas et ne fera à la fin que se déplacer vers un autre endroit.

Cette nouvelle pourrait être la simple histoire d'un jeune médecin militaire dont la quête de bonheur dans le cadre de l'occupation colonial échoue ; mais elle dit bien plus que cela. L'auteur a voulu faire d'abord le procès du système colonial à travers une peinture crue des misères, de l'écrasement subi par les indigènes, ce qui paraît être pour le héros une mauvaise ingérence de ceux comme le capitaine Malet dont le système d'administration met en péril cette mission. Les propos de Jacques adressés au Capitaine, avant son départ, témoignent de sa déception :

« Oui, enfin, je pars avec la conviction très nette et désormais inébranlable de la fausseté absolue et du danger croissant que fait courir à la cause française votre système d'administration¹. »

Pour Jacques, ce qui contribue à dégrader l'image de la France est la politique adoptée par son supérieur. Pour lui ce sont les moyens déployés par son supérieur et la mauvaise relation qu'ils entretiennent avec les indigènes qui rendent ces derniers méfiants à l'égard de la France. Pour lui ce n'est pas la France qui est derrière cette politique d'écrasement et d'exploitation mais ce sont des hommes qui par leur mauvaise ingérence et les moyens déployés font du tort à la France et ne servent pas ses intérêts. La naïveté avec laquelle il croit que la France était poussée par son besoin d'éducation des peuples indigènes, par la supériorité de sa race, que ses actions ainsi que celles de ses soldats et compatriotes

devaient s'inscrire dans « une action utile, humaine et française² » comme il le dit à son supérieur, est justifiée par les qualités humanitaires et idéalistes qu'il possède.

Selon Denis Brahimi :

« Jacques est taxé de naïveté, mais c'est une naïveté dont elle montre au contraire toute la générosité, son but étant ici de dénoncer l'odieuse duperie de l'occupation française dans le Sud où la France est supposée s'adonner à un rôle civilisateur³.»

Cette naïveté qui le caractérise, loin d'amoinrir sa personnalité, montre d'une part qu'il existait des gens qui ont cru vraiment en cela, et d'autre part, elle laisse entrevoir la part de dévouement à ses principes et les qualités humaines qui le caractérisent.

A partir d'un ensemble de choix, de décisions, de rencontres et de constatations, va se faire l'éducation de son esprit et de son caractère, dans ce milieu si différent de ce qu'il connaissait, mais si riche aussi en enseignements qu'ailleurs il n'aurait pu trouver. Il réussit après beaucoup d'efforts et de sacrifices, de jugements, à progresser dans la tâche qu'il s'est fixée.

2.2. La rencontre de la femme :

L'autre rencontre qui caractérise ce récit est celle d'Embarka. Cette femme dont les conditions de vie l'ont réduites à se prostituer pour vivre. Jacques voit en Embarka l'incarnation de ce pays où son rêve s'est épanoui. Il ne cherche pas à communiquer avec elle, d'ailleurs, c'est son silence qui le charmait, cette ombre de mystère qui l'enveloppait. Il ne pouvait l'aimer pour ce qu'elle était puisqu'il ne savait rien d'elle, de ses réflexions. Avec elle il va découvrir le bonheur dont il avait rêvé. Elle fera partie du rêve parfait qu'il s'était créé. Cependant même si son amour pour elle reste superficiel il ne manque pas d'être sincère et touchant.

Par son statut, Embarka représente une catégorie de femme que l'auteure avait l'habitude de rencontrer dans les cafés maures et les lieux où, sous son identité masculine, elle pouvait accéder. Isabelle ne pouvait qu'être sensible à la condition de vie de ces femmes. Leur adoption de ce mode de vie ne peut que rendre compte de la souffrance, de la misère de leur vécu. Non seulement, elles doivent faire face au colonialisme qui dépossède leurs familles et

¹ *Ibid.* p. 181.

² *Ibid.* p. 174.

³ BRAHIMI, Denis. *L'oued et la zaouïa. Lectures d'Isabelle Eberhardt, Op. cit.*, p. 100.

les humilie, mais aussi faire face à la société dans laquelle leur destinée dépend des hommes qui les écrasent. L'absence de liberté de décision les pousse à fuir quitte à perdre leur dignité.

La relation qui s'établit entre Embarka et Jacques aura l'aspect d'une histoire d'amour sans pour autant l'être véritablement puisque entre les deux héros c'est la stabilité apportée à l'un et à l'autre qui prime. Embarka ne sera, en fait, qu'une chimère dans le rêve de Jacques et fera partie du monde idéal qu'il s'était créé. Et Jacques, pour elle, était beaucoup plus celui qui la délivra des « soldats ivres (qui) ne venaient plus acheter son amour et le droit de la battre, de la faire souffrir pour quelques sous¹. » et cela la rendait heureuse. C'était une sorte de compromis qui donnait à chacun la satisfaction qu'il cherchait. Cependant dans leur imaginaire à tous les deux ce n'était pas calculé.

À travers le récit, le portrait fait d'Embarka donne l'image d'une femme silencieuse, mystérieuse, inquiétante ce qui charmait Jacques et sa voix douce et lente lorsqu'elle chantait ressemblait à « la cadence de son rêve² »

Finalement, cette femme ne prenait que l'image du rêve du héros, la seule chose qui faisait son existence c'était le récit qu'elle relatera à Jacques sur les conditions qui la poussèrent à exercer ce métier. C'est là où se dessine une réalité qui révèle les conditions difficiles vécues par une femme livrée à elle-même et seule, sans ressources et qui pour survivre sera réduite à devenir prostituée.

Ni Embarka ni Yasmina n'avaient le choix, elles se retrouvent ignorées, écrasées par le système qui les gouverne, qu'il soit colonial ou patriarcal. Cette figure de la femme prostituée parmi les autres figures féminines existant dans l'œuvre de l'auteure marque une grande part dans ses textes. C'est pour cela que nous estimons qu'il serait mieux de la traiter indépendamment de cette partie sous le titre : « Le statut de la femme dans les nouvelles ».

Portant le même prénom et partageant certains points dans le déroulement de l'histoire, le héros masculin Jacques de la nouvelle *Yasmina* vivra aussi une rencontres avec l'Autre, sous les traits de Yasmina la bédouine, dont l'auteure fera son héroïne. Cette nouvelle choisit aussi comme élément important à traiter la rencontre de deux mondes dans une représentation qui reflète la vision de l'auteure.

Le premier portrait que fait l'auteure de Jacques laisse découvrir son âme aventureuse et rêveuse, deux caractéristiques importantes pour elle et qui peuvent marquer la particularité des personnes dont elle fait ses héros. Elle souligne, surtout, le charme que cette « âpre

¹ EBERHARDT, Isabelle, *Yasmina...et autres nouvelles algériennes présentées par Delacour &Huleu, Op. cit.*, p. 172.

² *Idem.*

compagne algérienne¹ » a exercé sur lui ; son besoin de faire de longues courses a fait de lui un chasseur. L'auteure évoque toujours une explication à l'attachement que les héros éprouvent et qui est étrange pour eux et incompréhensible.

Jacques revêt l'aspect du véritable « soldat » qui vient avec dans ses bagages cette « [...] admirable épopée de la conquête et de la défense, l'héroïsme sans cesse déployé de part et d'autre pendant trente années². ». Sa particularité c'est qu'il n'aimait pas communiquer ses sentiments, les étudiant, tout seul, ordonnant ses pensées par son intelligence. Par son honnêteté, il n'essaya pas de truquer avec sa conscience en revenant voir Yasmina, une autre de ses caractéristiques. D'ailleurs, la première impression de Jacques est de penser qu'il devait laisser Yasmina en paix puisque tout les séparait et qu'il ne pourrait que la faire souffrir. Cela ne dépendait plus de lui puisque l'auteure le présente comme un être qui n'était plus libre dans ses raisonnements et donc de ses actions car aveuglé par ses sentiments.

Le premier contact avec l'Autre pour Yasmina et qui revêt les traits de cet officier français, muté au bureau arabe et nouvellement débarqué en Algérie, se caractérise par le premier geste de Yasmina lors de cette rencontre qui fut de fuir « l'ennemi de sa race vaincue¹ ». Un geste instinctif que la situation que vivait son pays et l'injustice à laquelle étaient confrontés les gens de sa tribu expliquaient. Isabelle Eberhardt montre la méfiance farouche des indigènes envers les militaires ou les colons ce qui la poussait à haïr tout ce qui était chrétien.

Dans *Yasmina*, elle réussit à rendre compte d'un bonheur partagé et réel entre les deux personnages faisant oublier toutes leurs oppositions et rendant cela possible. Ce qui a fait que cette histoire d'amour a pu réussir au départ, c'est le héros masculin qui, même s'il est Français, officier appartenant au peuple colonisateur, se distingue par son éducation, sa personnalité, ses réflexions et ses principes encore vierges de toute emprise de la civilisation occidentale moderne, que l'auteure désapprouve et rejette. Cependant dans le fond, ils se rapprochent par l'appartenance à une même catégorie de gens puisqu'ils sont tous deux enfants de paysans et partagent une culture paysanne presque universelle, ce qui pourrait être un facteur de rapprochement par delà les langues, les religions.

Jacques, comme le héros du *Major*, entreprend la démarche d'apprendre la langue arabe. Cette volonté de la part de l'occidental de pénétrer la société indigène, de comprendre l'autre, pouvait découler d'une curiosité pour cette langue mais c'était la volonté de faire un premier pas vers l'autre. Jacques voulait comprendre Yasmina, discuter et saisir ce qu'elle lui

¹ *Ibid.* p. 47.

² *Ibid.* p. 49.

disait, c'était la seule façon de l'approcher et de lui faire comprendre qu'il ne voulait pas lui faire de mal. Seulement, malgré cette volonté, cette tentative ne semble pas réussir car il reste amoureux d'un être imaginaire sans aucune relation avec la réalité.

Les deux héros masculins partagent aussi ce même éblouissement pour la terre qui les accueille. L'Afrique, l'Algérie, le Désert pour les héros occidentaux des nouvelles d'Isabelle Eberhardt (comme pour l'auteure) est une image où se mêle fascination, étonnement, volupté, griserie, enchantement et qui revêt un aspect d'illusion.

Jacques, par rapport aux autres Français, était différent, c'était un être pur, du moins au début, exempt de préjugés racistes, d'esprit de supériorité, de tout sentiment de haine ou de mépris envers ce peuple colonisé. Et même si ses idées naïves, ses prises de positions n'évoquaient aucune précision sur son attitude envers la présence française en Algérie. Sa connaissance du pays lui-même ne dépassait pas le premier éblouissement à l'arrivée.

C'est peut-être ce qui sera reproché au héros, et qui à la fin expliquera la métamorphose qu'il subira. Son emprisonnement dans le rêve lui fait construire une vie imaginaire avec un être imaginaire qu'il aime, ce qui fait qu'il portera toujours un regard « extérieur » sur cette fille, son peuple et même le pays ; tout cela sera ignoré de lui jusqu'à la fin, d'ailleurs c'est ce qui a accéléré l'oubli de Yasmina après son départ pour le Sud Oranais. Les images qu'il transportera avec lui disparaîtront petit à petit avec le temps.

Cet amour est ce que Brahimy qualifie « d'amour-passion », celui de l'amour « occidental »

« [...] qui consiste à créer de toutes pièces un être imaginaire, et le résultat est entre autres qu'il reste complètement extérieur à ce monde, dont il a pourtant ressenti au début avec ivresse ce qu'il pouvait lui donner à découvrir [...] »²

L'échec de cet amour se traduit par le départ du héros, la perte de cette quiétude si ce n'est la part humaniste qui les poussaient à vivre une telle expérience, une aventure pareille.

Le poids d'une telle rencontre et les raisons de son échec doivent être recherchés dans les différentes décisions que chaque personnage a prises et dans les différentes concessions que chacun a faites. Pour Jacques cette relation s'est effacée par la distance et les multiples rencontres qu'il fait au cours de cette période de séparation ; mais pour Yasmina, c'est le contraire qui se produit dans les mêmes conditions : l'espace, le mariage, le veuvage n'eurent

¹ *Ibid.* p. 46

² *L'oued et la zaouïa. Lectures d'Isabelle Eberhardt, Op. cit.*, p. 150.

aucune influence sur elle, elle les a traversés tout en gardant la même obstination d'une attente irraisonnée et cruelle, d'autant plus qu'elle s'avère inutile.

Dans sa relation avec Jacques, le seul obstacle pour Yasmina était que Jacques était un non-musulman en se faisant musulman par jeu pour lui, mais qui revêtait une importance capitale pour elle. Elle s'abandonne puisqu'il n'était plus un « kéfer » car il avait attesté l'unité absolue de Dieu et la mission de son prophète ; puis elle savait que toutes les filles de sa tribu avaient des amants en se cachant de leur famille et que cela finissait toujours par un mariage, c'est pour cela qu'elle ne se demandait jamais l'issue de cet amour. Ainsi, elle « vivait ».

Les trois mots que l'auteure emploie à travers son personnage féminin pour faire comprendre tout ce qui les séparait et qui paraît important pour Yasmina renvoient à un aspect de certaines conventions de la société musulmane. L'auteure décide d'utiliser les mots arabes pour qu'ils gardent toute leur signification et leur charge sémantique : « roumi », « kéfer » et « haram » traduits respectivement par : « Français ou Européen », « mécréant » et « interdit religieux » résument tout l'éloignement, toute la distance qui sépare les deux êtres. Yasmina, aussi naïve et simple d'esprit soit-elle, sait qu'une musulmane ne peut prendre un chrétien ni un juif comme époux. Les trois mots précisent cet interdit.

Les trois mots se définissent dans leurs succession : « roumi » parce que qu'il est occidental et de surcroît officier ; colonisateur de son pays. « kéfer » parce qu'il est un non musulman, ne croyant pas aux mêmes convictions et croyances. Le « chez nous » marque les règles de la société musulmane. Le terme « haram » montre le poids de cette interdiction comme le poids du mot qu'elle choisit et qui évoquera une punition divine s'il venait à se faire.

Par son esprit simple et innocent, elle croit à la profession de foi de Jacques et qu'il est facile de changer de religion. Son besoin d'être avec lui la poussait à proposer à Jacques de se convertir en lui expliquant qu'il suffit d'un simple geste (lever la main droite et de dire les mots qui font musulman mais seulement pour celui qui y croit : « La illah illa Allah, Mohamed raçoul Allah » : « Il n'est point d'autre divinité que Dieu, et Mohamed est l'envoyé de Dieu »)

La facilité avec laquelle Jacques accepta de le faire, pour lui « par simple jeu, pour lui faire plaisir¹ » montre son ignorance de la religion et de l'importance de cela pour Yasmina. Il ne pense aucunement qu'il est en train de la tromper et n'en donne pas grande importance puisqu'il ne cherche pas à comprendre et ne pose aucune question. L'auteure insiste,

¹ EBERHARDT, Isabelle, *Yasmina...et autres nouvelles algériennes présentées par Delacour &Huleu, Op. cit., p. 52.*

cependant, sur le fait que ces mots prononcés « sincèrement » suffisent à rattacher définitivement à l'islam et que si Jacques comprenait la portée de ce qu'il faisait il n'aurait pu le faire. Cela montre l'importance et l'attachement d'Isabelle Eberhardt à l'islam.

Avec cette attestation, Jacques devenait Mabrouk puisqu'il n'était plus le « roudi » « kéfer » que tout un univers séparait de sa bien aimée mais un musulman ; ce qui finit par les rapprocher.

A son retour, Jacques qualifiera ce qu'il avait vécu comme « son idylle bédouine », se souvenant de la « petite sauvagesse » pour qui il avait failli tout laisser. Le dédain avec lequel il évoquait cet épisode de sa vie montre son changement. Et là c'est tout un regard vers l'autre qui se métamorphose.

Pour Isabelle Eberhardt, tout occidental qui se laisse pénétrer par la civilisation occidentale, avec tout ce qu'il y a de négatif en elle, sera perdu et perdra son bon côté, son moi meilleur, gentil et humaniste. Elle part d'un refus total, pour ses héros occidentaux. Cette incursion les a changés, le retour de Jacques, avec l'image qu'elle en donne à la fin, montre toute la mauvaise influence que peut avoir la civilisation lorsqu'elle est chargée d'idées néfastes, surtout matérielles, pour son peuple et les autres peuples.

L'échec dans cette nouvelle n'est pas uniquement personnel et propre au personnage mais commun aux deux rives mises en cause. Jacques lorsqu'il est « lui-même¹ » réussit à approcher l'autre rive, à en tomber amoureux mais dès qu'il s'est laissé influencer par les aspects de la vie occidentale, il rejoint ses camarades et sa rive où l'étroitesse d'esprit et la médiocrité. Au départ, Jacques représentait sa société mais avec tout ce qu'elle avait de différent de la réalité et de la vision des indigènes en voyant le comportement de l'administration.

D'ailleurs, lorsqu'il parle de Français bons et humains, cela reste inconcevable pour Yasmina qui était habituée à voir la souffrance de son peuple et même avec son intelligence réduite, elle ne pouvait croire qu'il existait des gens aussi différents de ceux qui les colonisaient. D'un autre côté, Jacques a exploité Yasmina, même inconsciemment, il avait besoin d'intégrer un modèle féminin qui devait faire partie de son rêve, donc de son monde imaginaire et qu'il voulait idéal.

L'auteure réussit à créer un autre rapport entre l'Orient et l'Occident que celui de la force et de l'exploitation, d'un dominant et d'un dominé ; mais ce rapport échoue et les conséquences sont aussi dramatiques dans les deux cas.

¹ *Idem.*

Ainsi l'Autre prendra plusieurs identités et plusieurs facettes, étant parfois l'Orient et parfois l'Occident. Selon le récit et parfois différent dans un même récit. Les personnages qu'ils soient masculins occidentaux ou féminins orientaux seront tous confrontés à cette rencontre de l'Autre.

Il sera tantôt les compatriotes, tantôt la femme conquise, l'officier venant de loin ou le médecin aux idées humanitaires. La terre nouvelle qu'ils découvriront. C'est la rencontre qui précisera le visage que prendra l'Autre dans le récit.

Dans les deux nouvelles, l'auteure présente un modèle de rencontre qui pour réussir, doit bénéficier de certains critères qui font de la personne un être prédisposé à vivre avec l'Autre, soit en gardant certaines de ses bonnes spécificités qui le rendent meilleur mais tout en s'ouvrant complètement sur la société musulmane, en choisissant d'adopter son mode de vie. Ces rencontres doivent s'entourer de certaines conditions, des concessions de part et d'autre comme elle choisit de le faire dans la réalité et aussi comme elle le présente à travers d'autres personnages qui réussissent à se lier à cette société.

Ces histoires résument la rencontre de deux mondes, deux sociétés, deux univers: l'Algérie et la France. Cette rencontre se fait sous deux aspects : celui de la colonisation et celui de l'amour. D'abord, la colonisation, basée sur la force d'un dominant envers un dominé, l'histoire prend en cours cette rencontre, elle ne raconte pas sa genèse qu'elle laisse peut être aux livres d'histoire, seulement elle en peint le vécu et en donne les grandes lignes qui aboutissent à la certitude de son échec. C'est l'histoire de l'injustice de tout un système sur tout un peuple.

A travers la voix de ses héros, l'auteure pose un regard critique sur l'occupation coloniale en Algérie et en dénonce les pratiques qu'elle exerce sur les autochtones. La description qu'elle donne de la misère de l'indigène dans une époque marquée par l'occupation, l'absence de droits, la dépossession de leurs biens, de leur dignité, les réduisant, les maintenant dans l'ombre, montre qu'ils sont écrasés, sans aucun espoir d'un sort meilleur. Cette rencontre évoque des sentiments d'injustice, de haine, de mépris et de peur.

Mais tout contact mis en avant par l'auteure n'est pas voué à l'échec. C'est le cas des nouvelles *M'tourni* et *L'Ami* qui évoquent aussi le contact entre occidentaux et orientaux. Seulement là l'auteure en donne une autre vision.

Dans *L'Ami*, l'auteure parle de l'amitié entre deux ordonnances, un Français et un Algérien qui se retrouvent à El Oued ; partageant la même angoisse à leur arrivée, s'évitant au départ, il devinrent bientôt amis. La réaction des camarades européens était empreinte de mépris, se moquant de cette amitié qui ne représentait pas grand chose à leur yeux, de même

chez l'Arabe dont les compatriotes ne comprenaient pas cette amitié avec le *roumi* ; cependant les deux hommes réussirent à se faire craindre et à faire passer leur amitié aux yeux des autres.

La maladie, puis la mort de Bou Saïd, plongera Lombard dans un désespoir profond et c'est à partir de là que se découvre la valeur de cette amitié perdue qui, loin de toutes les barrières qui peuvent se dresser, aura perduré même après la mort de l'un d'eux.

Dans *M'tourni*, c'est le récit de Roberto Fraugi, un Italien, venu travailler en Algérie dans le but d'amasser de l'argent pour revenir chez lui à Santa-Reparata où il finira ses jours tranquillement. Mais c'est une autre destinée qui l'attend là-bas au Sahara où il travaillera pour un chef indigène. Se retrouvant en contact des Arabes, se méfiant d'eux au début, il s'y habitue et finira même par changer de religion et décidant même après les travaux de rester définitivement en Algérie adoptant le mode de vie arabe. Ainsi il devient musulman et prend racine en se mariant avec la sœur de son ami.

Isabelle Eberhardt, par ce texte, évoque l'assimilation mais de l'autre côté, celle d'un occidental qui se fond dans la société indigène, travaille, apprend la langue et se convertit à la religion musulmane, change de nom, de vêtements et accepte ainsi de vivre parmi eux aussi bien que lui est accepté par eux. Pour Catherine Stoll-Simon c'est :

« Une métamorphose accomplie qui, en miroir inversé, renvoyait aux colons d'alors l'image de leur sèche imperméabilité à la culture de « l'autre », cet « autre » qu'ils côtoyaient sans vraiment le connaître et encore moins, le reconnaître... Isabelle ne pouvait aller plus loin dans le refus des conventions sociales et la dénonciation ouverte d'un monde avec lequel elle ne s'était jamais sentie en phase¹. »

Là le contact qui se fait avec les deux sociétés est différent aussi bien dans sa composition que dans sa finalité. Ce n'est plus une histoire d'amour mais une histoire d'amitié et ce n'est plus une acceptation de l'individu mais, pour la deuxième nouvelle, c'est beaucoup plus l'intégration de toute la société et l'acceptation aussi par elle.

Dans *Le Major*, l'explication que donne l'auteure à travers les réflexions de son héros marque la définition qu'elle se fait de ceux qu'elle appelle *autres* :

« [...] il connaissait ces hommes qui, au début, lui avaient semblé si mystérieux et qui, après tout, n'étaient que des hommes comme tous les autres, ni

¹ STOLL-SIMON, Catherine, *Si Mahmoud ou la renaissance d'Isabelle Eberhardt*, *Op. cit.*, p. 42.

pires, ni meilleurs, *autres* seulement. Et justement, ce qui faisait que Jacques les aimait, c'était qu'ils étaient *autres*, qu'ils n'avaient pas la forme de vulgarité lourde qu'il avait tant détestée en Europe¹. »

Qu'il soit en majuscule ou en minuscule, désignant une personne ou toute une société, ce qui intéresse l'auteure dans sa perception de l'Autre c'est sa différence et l'acceptation de cette différence. Ni supérieur, ni inférieur mais égal même dans sa différence. Ce qui fait de lui un Autre ni bon, ni méchant, simplement différent.

3. Le regard ethnographique d'Isabelle Eberhardt

Si les récits d'explorations, qui constituaient des documents de première main dans la connaissance et la description de l'Algérie en période coloniale, étaient considérés comme les premiers écrits qui rendaient compte du pays et des traditions et mœurs de ses habitants. L'œuvre d'Isabelle Eberhardt revêt un aspect aussi important que ces écrits puisqu'elle révèle aussi bien des aspects du pays que de la culture de ses habitants.

L'auteure puise indéniablement ses sujets de la réalité à travers une observation minutieuse de la société dans laquelle elle partage le quotidien de ses habitants. Dans les différentes nouvelles sur lesquelles nous travaillons l'auteure use de détails et d'informations qui dans la description, et des lieux et des personnages, donne une vision réelle des choses et offre des renseignements précieux sur la société algérienne de l'époque dans toute sa variation.

Pour Mohamed Rochd, ses récits et nouvelles dépassent le cadre du « folklore et de l'exotisme² » :

« Isabelle allait livrer de nombreux écrits qui témoignent d'une observation minutieuse et d'une compréhension intime du pays, écrits dans lesquels les descriptions sont alertes car elles alternent avec des incidents, des précisions historiques, des faits toujours révélateurs de l'atmosphère du lieu, de la pensée et de la vie des hommes qui y vivaient³. »

Dans ces textes ce sont les mœurs, les traditions, les habits, les pratiques, la vie quotidienne des gens qui sont décrits et rapportés avec minutie et exactitude à travers le regard consciencieux de l'auteure. La vie de ses personnages est toujours situé par rapport à leur appartenance, à leur cadre de vie rapporté avec fidélité.

¹ EBERHARDT, Isabelle, *Yasmina...et autres nouvelles algériennes présentées par Delacour & Huleu*, Op. cit., p. 176.

² ROCHD, Mohamed, *Isabelle. Une Maghrébine d'adoption*, Op. cit., p. 37.

³ *Ibid.* p. 108.

Dans *Yasmina*, le texte rend compte du cadre de vie et du vécu de l'héroïne : son appartenance, les traditions de sa tribu, la vie bédouine, les costumes des gens de l'époque, leur croyances, leur mode de vie, les habits, les coutumes qui concernent les fêtes de mariage... L'auteure donne des détails importants sur leurs traditions ce qui paraît découler d'une longue observation et d'un savoir antérieur. Tout est détaillé, ce qui relève d'une attention particulière et une étude minutieuse de ces choses de sa part.

Le portrait que fait Isabelle Eberhardt de Yasmina donne une peinture d'un type de femme spécifique de l'Est et notamment de la femme berbère. Cette première description qui représente l'héroïne s'attarde sur ses habits :

« Passés dans le lobe des oreilles gracieuses, deux lourds anneaux de fer encadraient cette figure charmante. Sur le front, juste au milieu, la croix berbère était tracée en bleu [...] Sur sa tête aux lourds cheveux laineux, très noirs, Yasmina portait un simple mouchoir rouge, roulé en forme de turban évasé et plat¹. »

En évoquant la préparation du mariage de Yasmina. L'auteure raconte certains détails comme le fait qu'elle devait préparer elle-même son trousseau et de le confectionner comme l'était la tradition à l'époque, dans ces tribus. La description de la fête du mariage de Yasmina qui se déroula dans son douar puis en ville où elle allait vivre, offre une vision des fêtes spécifiques à cette région du pays :

« Les fêtes de la noce durèrent trois jours, au *douar* d'abord, ensuite en ville. Au *douar*, l'on avait tiré quelques coups de fusil, fait partir beaucoup de pétards, fait courir les faméliques chevaux, avec de grands cris qui enivraient hommes et bêtes. A la ville, les femmes avaient dansé au son des *bendir* et de la *r'aïta* bédouines²... »

Puis c'est la description de la mariée, qui très précise montre une connaissance particulière du costume qu'elle porte et des désignations de ses différents constituants :

« Yasmina, vêtue de plusieurs chemises en mousseline blanche à longues et larges manches pagode, d'un *kaftan* de velours bleu galonné d'or, d'une *gandoura* de soie rose, coiffée d'une petite *chéchia* pointue, cerise et verte, parée de bijoux d'or et d'argent, trônait sur l'unique chaise de la pièce, au milieu des femmes[...]³ »

¹ *Yasmina...et autres nouvelles algériennes présentées par Delacour & Huleu, Op. cit.*, p. 48.

² *Ibid.* p. 62.

³ *Ibid.* pp. 62-63.

Les tenues que portaient les prostituées sont aussi décrits et rapportées par l'auteure et qui marque pour chacune la région à laquelle elle appartient :

« La dernière , originaire du Kef, portait le costume des danseuses de Tunis, vêtues à la mode d'Égypte : large pantalon blanc, petite veste en soie de couleur et les cheveux flottants, noués seulement par un large ruban rouge. Elle était chaussée de petits souliers de satin blanc, sans quartier, à talons très hauts¹. »

Sur le costume saharien l'auteure peint « [...] une sorte d'ample voile bleu sombre, agrafé sur les épaules et formant tunique. Sur la tête, elles portaient une coiffure compliquée, composée de grosses tresses en laine rouge tordues avec les cheveux sur les tempes, des mouchoirs superposés, des bijoux attachés par les chaînettes². »

Ces différents détails semblent important pour l'auteure. Elle prend un grand soin dans leur exposition puisqu'ils contribuent à donner une vision plus réaliste de la société. Ils donnent aussi un aperçu de la minutie et de la fidélité de l'auteure à rendre pour chaque cadre de vie les éléments qui lui appartiennent.

Dans *Le Major* le texte abonde aussi d'éléments importants qui rendent compte de la société algérienne de l'époque, son organisation, la description des villes et villages qui devient une sorte de carte qui permet la connaissance des différents endroits cités et de connaître le style architectural des constructions.

« De petites rues tortueuses, bordées de maisons de plâtres caduques, coupées de ruines, avec parfois l'ombre grêle d'un dattier cheminant sur les choses, obéissant, elles aussi à la lumière, de petites places aboutissant à des voies silencieuses qui s'ouvraient brusquement, décevantes, sur l'immensité incandescente du désert³... »

Dans ces descriptions des lieux, l'auteure évoque le noms des villes alentours ainsi que le noms de certains édifices comme les mosquées ou les zaouïyas qui s'y trouvent :

« Dominant tout, au sommet de la colline, une grande tour carrée, d'une blancheur tranchant sur les transparences ambiantes et qui scintillait au milieu du jour, aveuglante, gardant le soir les derniers rayons rouges du couchant : le minaret de la *zaouïya* de Sidi Salem.

¹ *Ibid.* p. 66.

² *Ibid.* p. 67.

³ *Ibid.* p. 161

alentour, cachés dans les dunes, les villages esseulés, tristes et caducs, dont les noms avaient pour Jacques une musique étrange : El-Bayada, Foum-Sahheuïme, Oued-Allenda, Bir-Araïr¹... »

Dans ses textes l'auteure évoque aussi les différentes couches qui constituent la société algérienne de l'époque : fellah, bédouins, marabouts, taleb, prostituées, spahis...et désigne aussi le statut de chacun :

« Il avait acquis l'amitié des plus intelligents d'entre eux, les *marabouts* et les *taleb*. Par son respect de leur foi, par son visible désir de les connaître, de pénétrer leur manière de voir et de penser, il avait gagné leur estime qui lui ouvrit beaucoup d'autres cœurs, plus simples et plus obscurs². »

En évoquant les Bou-Saadi, l'auteure peint dans *Pleurs d'amandiers* la population saharienne. Les femmes et leurs tenues colorées :

« *Mlahfa* violettes, vert émeraude, rose vif, jaune citron, granat, bleu de ciel, orange, rouges ou blanches brodées de fleurs et d'étoiles multicolores... Têtes coiffées du lourd édifice de la coiffure saharienne, composée de tresses, de mains d'or ou d'argent, de chaînettes, de petits miroirs et d'amulettes, ou couronnées de diadèmes ornés de plumes noires. Tout cela passe, chatoie au soleil, les groupes se forment et se déforment en arc-en-ciel sans cesse changeant, comme des essaims de papillons charmants³. »

Les groupes d'hommes : « vêtus et encapuchonnés de blanc, aux visages graves et bronzés, qui débouchent en silence des ruelles ocreuses⁴... »

Puis les héroïnes de l'histoire Habiba et Saâdia qui

« (...) portent des *mlahfa* rouge sombre, dont la laine épaisse forme des plis lourds autour de leur corps de momies. Coiffées selon l'usage du pays, avec des tresses de laine rouge et des tresses de cheveux gris teints au henné en orangé vif, elles portent de lourds anneaux dans leurs oreilles fatiguées, que soutiennent des chaînettes d'argent agrafées dans les mouchoirs de soie de la coiffure. Des colliers de pièces d'or et de pâte aromatique durcie, de lourdes plaques d'argent ciselé couvrent leurs poitrines affaissées ; à chacun de leurs mouvements rares et lents,

¹ *Ibid.* p. 161.

² *Ibid.* p. 173.

³ *Ibid.* p. 76.

⁴ *Idem.*

toutes ces parures et les bracelets à clous de leurs chevilles et de leurs poignets osseux, tintent¹. »

Dans son évocation des pratiques rituelles dont la prière : « Aux heures où la voix lente et plaintive des *moueddhen* appelle les croyants, les deux amies se lèvent et se prosternent sur une natte insouillée, avec un grand cliquetis de bijoux². » mais également le rituelle musulman qui caractérise la préparation et l'enterrement du mort :

« ... On lave le corps à grand eau, on l'entoure de linges blancs sur lesquels on verse des aromates, puis on le couche, le visage tourné vers l'Orient. Vers midi, des hommes viennent qui emportent Habiba vers l'un des cimetières sans clôture où le sable du désert roule librement sa vague éternelle contre les petites pierres grises, innombrables¹. »

Il n'est nullement question de dire que son oeuvre est principalement une étude ethnographique mais les aspects qui la constituent en font qu'elle s'apparente à cette discipline est le fait qu'elle constitue, à travers les différentes informations qu'elle recèle un document précieux de connaissance de la société de l'époque.

Ce qui caractérise aussi les textes d'Isabelle Eberhardt et qui relève aussi de sa connaissance de la société est l'utilisation de termes arabes dans sa narration. Loin de vouloir donner à ses textes une couleur locale et qui prendrait un aspect exotique comme le faisaient les écrivains orientalistes, chez elle le mot s'intègre naturellement au texte et rend plus précisément l'authenticité et l'originalité du cadre ou de la pensée. L'auteure ne donne généralement pas de traduction à ces mots. Par cette utilisation de l'arabe, elle donne l'impression de vouloir donner toute la charge sémantique à la réalité qu'elle désigne et qui ne peut se faire que dans la langue arabe.

Si nous comparons entre l'utilisation de certains mots par un écrivain orientaliste comme Eugène Fromentin et notre auteure Isabelle Eberhardt, se révèle très facilement la différence dans l'utilisation et la charge que prennent ces mots dans le texte. Les deux auteurs utilisent à peu près le même lexique des mots arabe (*haïk*, *burnous*, *k'sour*, *douar*, *mlahfa*, *marabout*, *taleb*, *bordj*,...) parfois la transcription phonétique varie mais aussi la valeur et la charge de chaque mot.

Dans les écrits d'Eugène Fromentin comme *Un été dans le Sahara* (qui fut édité pour la première fois en 1856) et même dans *Une année dans le Sahel* (édité deux ans après), le

¹ *Ibid.* p. 76.

² *Ibid.* p. 77.

texte contient des mots en arabe pour nommer des mets, des monuments, des objets, des habits, des cérémonies et qui souvent sont accompagnés de traduction pour que le lecteur puisse les saisir. L'auteur explique l'utilisation et la réalité que désigne chaque mot.

Lorsque Eugène Fromentin et Isabelle Eberhardt évoquent le son du *mueddin* la valeur du mot et du personnage n'est pas la même pour les deux auteurs :

Eugène Fromentin, dans *Un été dans le Sahara* rend compte de ce qu'il voit et de ce qu'il entend ou ce qu'il constate : « En même temps un *Muezzin*, qu'on ne voyait pas, se mit à chanter la prière du soir, la répétant quatre fois aux quatre points de l'horizon, et sur un mode si passionné, avec de tels accents, que tout semblait se taire pour l'écouter². »

Pour Isabelle Eberhardt le mot utilisé dans la nouvelle *Le Major* prend toute sa charge sémantique et son utilisation donne l'occasion de dire tous les sentiments qu'il procure :

« Alors, du grand minaret de Sidi Salem et de petites terrasses des autres mosquées délabrées, la voix des *mueddine* montait, bien rauque et bien sauvage déjà, traînante. Avec cette voix de rêve, les dernières rumeurs humaines de la ville sans pavés, sans voitures, se taisaient [...]»³ »

Parfois l'utilisation d'un même mot ne donne pas la même signification comme pour le mot *marabout*. Dans le texte de Fromentin, le mot est donné dans sa signification propre « Bel-Kassem vit ma surprise et me dit d'une façon dévote et très- grave : *Derviche*, *marabout*, un fou, c'est-à-dire un saint⁴. »

Pour Isabelle Eberhardt, le mot utilisé dans la nouvelle *Le Major* désigne une élite de la société : « Il avait acquis l'amitié des plus intelligents d'entre eux, les *marabouts* et les *taleb*⁵. »

Il serait intéressant de faire le parallèle entre les deux auteurs mais là n'est pas notre propos. Ce qui apparaît dans les textes d'Isabelle Eberhardt est que les informations qu'elle intègre, les termes en arabe aussi, prennent deux aspects : d'abord ils permettent la perception de la société de l'époque étant des renseignements de première main qui concernent les lieux,

¹ *Ibid.* p. 78.

² FROMENTIN, Eugène, *Sahara et Sahel*. In Bibliothèque Nationale de France. Site de la Bibliothèque Nationale de France, [En ligne]. Adresse URL : <http://www.Bnf.fr> (Page consultée le 31 janvier 2007)

³ *Yasmina...et autres nouvelles algériennes présentées par Delacour &Huleu*, *Op. cit.*, p. 169.

⁴ FROMENTIN, Eugène, *Sahara et Sahel*, *Op. cit.*, p 43.

⁵ EBERHARDT, Isabelle, *Yasmina...et autres nouvelles algériennes présentées par Delacour &Huleu*, *Op. cit.*, p. 173.

les gens, les traditions, les coutumes, le vécu aussi. D'autre part, intégrés au texte, ils n'y sont pas étrangers, surtout dans ses nouvelles et n'enlève en rien le caractère littéraire de ces textes.

Pour Sossie Andezian certains pourraient objecter du fait que ses écrits sont beaucoup plus autobiographiques et de ce fait ne constituent aucunement une base d'informations objective seulement dans cette écriture autobiographique c'est l'observation et la description de la société qui prime ainsi :

« (...) le regard d'I. Eberhardt est un regard ethnographique et tous ses écrits révèlent un souci constant de systématisation de ses observations. Même si celles-ci sont centrées sur elle-même ou sur des personnes singulières, ce n'est pas tant la particularité des expériences qui l'intéresse que leur universalité¹. »

C'est précisément dans ses carnets de route ou ses journaliers que le regard ethnographique d'Isabelle Eberhardt apparaît puisqu'elle rend compte d'une précision et d'une justesse des traditions, pratiques (quotidiennes et religieuses), des cérémonies, des composantes de la société algérienne de l'époque. Tout ce qui peut peindre ou aider à avoir une vision d'ensemble de cette société. Tous ces textes témoignent de la vie de la société de l'époque. Cependant même ses nouvelles deviennent des espace où elle évoque et intègre ces données.

L'auteure décrit et rapporte, sans jugements, les faits et les réalités dont elle est témoin. Ses voyages, son identité masculine, son insertion dans la société de l'époque à travers les échanges, les discussions, le fait de partager la vie et l'univers de ceux qu'elle avait adopté et qui en avait fait de même, lui permet de rapporter des précisions et des données très précieux sur la société de l'époque.

4. Le statut de la femme dans les nouvelles

Les personnages féminins que l'auteure met en scène dans ses trois nouvelles *Le Major*, *Yasmina* et *Pleurs d'amandiers* ont tous le même statut : celui de prostituées. Dans la quatrième nouvelle *La Rivale*, le personnage féminin n'a pas de nom et aucune information ne permet de savoir qui elle est, ce qu'elle fait, comment elle est. Son existence ne dépend que d'un bref moment au côté du héros : elle représente la première étape de la vie du héros masculin, à partir de laquelle va commencer le changement auquel il sera confronté.

¹ HENRY, Jean-Robert et Lucienne MARTINI(dir.). juin 1999, *Littératures et temps colonial. Métamorphoses du regard sur la Méditerranée et l'Afrique*, Actes du colloque d'Aix-en-Provence les 7 et 8 avril 1997, Centre des Archives d'Outre-Mer, Aix-en-Provence, Édisud, p. 111.

Cette figure de la femme que l'auteure met en scène n'est pas fortuite ni sans incidence sur le déroulement de son histoire si elle n'est le centre de son récit quelquefois. Par le choix de vie que l'auteure s'est imposée, des habits et des aventures vécus au masculin, le contact avec les femmes maghrébines, leur vie et leur façon d'être l'en est éloigné. Mais il reste celles qu'elle rencontrait au fur et à mesure de ses pérégrinations mais surtout celles dont la vie et la destinée l'ont marquée.

À travers les titres et les contenus de ses différents textes, à part le personnage féminin de son roman *Trimardeur* qui se trouve être une russe, celles qu'elle met en scène sont toutes Algériennes. Parmi elles des saintes, des marabouts, des jeunes filles, des paysannes, des bergères, des prostituées, des matrones... toutes à la destinée touchante.

L'auteure choisit de dépeindre tous les genres de femmes de la société algérienne mais c'est un genre particulier de femme qu'elle mettra, souvent, au centre de ses nouvelles. Elle prêtera sa voix à celles qui sont en marge de la société (souvent les prostituées) en mettant en avant ce qui les a poussées à cela et ce qu'elles ont souffert et dont les portraits sont aussi éclectiques que les cadres où se mouvaient ces dernières.

Ce sont des bergères, des paysannes, des matrones qui tirées d'une société caractérisé par une époque de colonisation, de misère, d'injustice et où elles essayent de vivre — ou plutôt de survivre lorsqu'elles se retrouvent seules—, de se débrouiller mais surtout de reconquérir une liberté souvent enlevée aussi bien par un colonisateur que par les hommes de leur société patriarcale.

Cette vie difficile marquée parfois par un amour perdu, une envie de se libérer va les pousser vers une vie de débauche, de dépravation et de misère. Elle mettra sans cesse en valeur une catégorie de femmes dont le métier et le statut ne donnaient aucun privilège : exploitées, malmenées, dépossédées, bannies par toute la société de l'époque. L'auteure ne passe pas leur vie inaperçue, elle raconte leurs histoires et les met au devant de la scène en valorisant le côté humaniste et généreux parfois en elles.

C'est la figure de la prostituée qui apparaît dans les trois nouvelles d'Isabelle Eberhardt. Dans chacune des nouvelles : *Yasmina* ou *Le Major*, le héros masculin s'éprend d'une femme qui exerce déjà cette profession ou y est poussée car elle n'a pas d'autres perspectives pour pouvoir subsister. L'auteure ose lever le tabou sur leurs histoires et tente de raconter leur vie, de marquer les raisons qui ont poussé chacune d'elle à exercer ce métier. Sans jugements, sans critiques, sans procès, elle ne fait que leur donner un semblant d'intérêt en cassant les barrières et en révélant leurs misères.

Dans *Le Major*, le héros Jacques tombe amoureux d'Embarka, une veuve qui se retrouve prostituée pour subsister à ses besoins ainsi qu'à ceux de sa tante aveugle. Dans la nouvelle, c'est le narrateur qui rapporte l'histoire d'Embarka, en traduisant son prénom en *la Bénie* pour dire tout le contraste entre son prénom et son métier et son destin. Le récit de sa vie et les circonstances qui lui firent prendre ce chemin sont tragiques, en même temps que leur exposé est banal. Le mari étant mort et elle orpheline, n'ayant qu'un frère dont elle ignorait l'endroit où il se trouvait ; elle deviendra prostituée n'ayant pas pu trouver un homme qui veuille bien l'épouser.

« Elle, restée seule, s'était laissée aller avec des tirailleurs et des spahis : elle était sortie et avait bu avec eux. Alors, comme personne ne voulait plus d'elle pour épouse, elle s'était réfugiée là, dans la vieille maison de son frère et y vivait avec sa tante aveugle. Pour leur nourriture, elle se prostituait¹. »

Embarka est la seule parmi ces femmes qui n'a pas de voix et dont le discours est toujours rapporté par le narrateur, sauf lorsqu'elle rencontre Jacques pour la première fois et qu'elle l'appelle : « — *Arouah* !... dit-elle, très bas. (Viens !)² »

Cette image d'une femme sans voix, qui ne parle pas, silencieuse, soumise, mystérieuse, qui chante parfois mais toujours doucement, cette image donc inquiète : elle connote la soumission, la docilité, que reflètera son comportement envers Jacques.

« [...]Quand elle le voyait rêver, elle gardait le silence, accroupie dans la petite cour ou vaquant aux travaux de son ménage. Ou bien, elle chantait, et cette voix lente, lente, douce et un peu nasillarde était comme la cadence de son rêve, à lui³. »

Même si Jacques croit aimer Embarka, cependant son ignorance totale de son esprit, de sa personnalité, de ses pensées en fait réellement quelqu'un d'étranger pour lui. Elle devient une image qu'il intègre au rêve qu'il s'était créé dans ce pays.

« Elle était pour lui un peu l'incarnation de son pays et de sa race, avec sa tristesse, son silence, son absolue inaptitude à la gaieté et au rire... Car Embarka ne riait jamais.[...] il l'aimait ainsi inexploquée, inconnue, car il avait ainsi l'enivrante possibilité d'aimer en elle son propre rêve⁴... »

¹ *Yasmina...et autres nouvelles algériennes présentées par Delacour &Huleu, Op. cit., p. 171.*

² *Idem.*

³ *Ibid.* p. 172.

⁴ *Ibid.* p. 175.

La crainte que formula Embarka à Jacques du Bureau arabe amène une réflexion sur le sort de ces femmes étant en prise entre une activité qu'elles exerçaient, forcées de le faire et les conséquences qui en découlaient : « entrer à la maison publique¹ ». Pour Embarka, Jacques pouvait être une sorte de garantie ou un protecteur étant un Français, médecin et appartenant à ceux qu'elle redoutait.

Yasmina, héroïne de la nouvelle du même nom se retrouve aussi exerçant ce métier pour rester libre et attendre le retour de son bien-aimé. Un choix forcé tout de même puisqu'elle ne voulait pas retourner chez ses parents, dans son village où on l'aurait mariée une deuxième fois. Elle prend ainsi la décision d'aller vivre au Village Noir, décision qui lui fut suggérée par deux chanteuses, une Mauresque et une négresse de l'Oued Rir Zohra et Samra qui y vivait là bas et qui « [...] avaient souvent conseillé à Yasmina de venir partager leur chambre, faisant miroiter à ses yeux les soi-disant avantages de leur condition². »

Ce lieu était au temps de la colonisation un endroit où venaient veiller des tirailleurs, des spahis et des officiers. Les deux chanteuses, comme l'explique le narrateur, étaient employées dans un « beuglant » dont le propriétaire Aly Frank, un repris de justice, était en réalité leur souteneur. Ce lieu se trouve être un endroit qui exista réellement et qui fut visité par l'auteure lors d'un séjour à Batna. Edmonde Charles-Roux, en traçant l'itinéraire de l'auteure souligne la présence d'Isabelle Eberhardt dans ce lieu : « Dès huit heures elle alla s'attabler chez Ali Frank, au Café des Tirailleurs¹. ». La réalité de cet endroit pourrait poser l'éventualité de la réalité du personnage Yasmina et de son histoire.

Le lieu marque aussi son importance dans l'histoire. Pour Denis Brahim, il rattrape, en quelque sorte, le manque d'espace dont se plaignent ces femmes. Un espace de « liberté » qu'elles ne retrouvent ni dans la société où elles vivent, ni dans la famille où elles appartiennent. Cela se démarque par la pluralité des femmes qui s'y trouvent. Elles, qui viennent d'une société, de famille où elles n'ont aucune existence propre, se retrouvent dans un endroit où aucune règle, aucune loi ne les emprisonne en quelque sorte et une fois qu'elles le quittent, elles ne retrouveront nulle part cette soi-disant « liberté ». D'où l'attachement à cet endroit.

La description faite du café d'Aly Frank marque beaucoup plus la vulgarité et la grossièreté de l'endroit. Cependant, il faut souligner la diversité des femmes qui s'y trouvent : « Il y en avait sept : Yasmina, ses deux amies, une Bédouine nommée Hafsia, une Bônoise,

¹ *Ibid.* p. 171.

² *Ibid.* p. 66.

Aïcha, et deux Juives, Stitra et Rahil². » Elles sont venues de tout bord et de divers horizons, ce qui marque le rôle d'attraction que semble jouer cet espace réservé à ces femmes à la recherche d'une certaine liberté et d'espace propre à elles et dont le choix du lieu reflète en quelque sorte.

Cependant, dans l'exposé de l'état de santé de Yasmina après 3 années de vie de prostituée, la réalité du lieu prend toute sa dimension. La prostitution qu'elle se choisit comme métier est faite dans des conditions exécrables, que le lieu où s'exerce ce métier révèle. Et c'est elle, parmi les autres femmes figurant dans les autres nouvelles, qui représentera la réalité de cet endroit et les conséquences dramatiques de ce métier.

« Devant le café d'Aly Frank, une femme était assise sur le banc de bois, les coudes aux genoux, la tête entre les mains. Elle guettait les passants, mais avec un air d'indifférence profonde, presque de dégoût³. »

Puis c'est l'exposé ou la description de Yasmina qui reflète cette déchéance physique à la quelle son mode de vie l'a poussée ; elle est devenue « [...] d'une maigreur extrême, les joues d'un rouge sombre, les yeux caves et étrangement étincelants, les lèvres amincies et douloureusement serrées, elle semblait vieillie de dix années, la charmante et fraîche petite Bédouine des ruines de Timgad⁴... »

À côté de cette déchéance physique c'est aussi une déchéance morale qui la caractérise désormais ; le texte évoque : « (...) ce masque de douleur, presque d'agonie (...) n'avait laissé qu'une ombre de tristesse plus profonde⁵... »

Ce sont plusieurs agents qui au cours de cette existence faite de chagrin, de misère, d'alcool l'avaient rendue malade et avaient aggravé son état de santé puisque « Souvent, sa poitrine était douloureusement secouée par une toux prolongée et terrible qui teintait de rouge son mouchoir⁶... »

Tout au long de son attente, Yasmina gardera un caractère sombre, triste et silencieux qu'elle se forgea au fur et à mesure de l'écoulement du temps auquel elle voua une

¹ CHARLES-ROUX, Edmonde. *Un désir d'Orient. La jeunesse d'Isabelle Eberhardt*, Paris, Edition Grasset & Fasquelle, coll. « Le livre de poche », 1988, p. 64.

² *Yasmina... et autres nouvelles algériennes présentées par Delacour & Huleu*, Op. cit., p. 66.

³ *Ibid.* p. 68.

⁴ *Idem.*

⁵ *Idem.*

⁶ *Idem.*

indifférence totale. Elle ne s'interrogeait nullement sur la durée de cette attente ni ne compte les années qui s'écoulaient.

Dans son livre *L'oued et la zaouïa, Lectures d'Isabelle Eberhardt*, Denis Brahimi fait le parallèle entre l'attente des deux personnages. Yasmina vit une attente imperturbable qu'aucun évènement ne peut altérer, alors que Jacques vit une « évolution » positive qui peut se comprendre puisqu'il part vers d'autres horizons ; seulement, cette « évolution » va affaiblir son amour pour Yasmina au point de n'en garder que le souvenir insignifiant d'une erreur de jeunesse.

La perte était plus conséquente de la part de la femme. Avant même le dernier tête-à-tête avec Jacques, avant même de perdre la lueur d'espoir qui la tenait en vie, elle a tout perdu, son honneur ainsi que celui de sa tribu en se donnant à un étranger, de surcroît un officier français.

L'auteure explique le fait que Yasmina ne put oublier son amour et continuait à l'attendre parce qu'elle ne trouva rien pour le remplacer. Selon Denis Brahimi, cette stratégie de substitution pour atténuer la douleur et la souffrance est pour l'auteure utile puisque Jacques en découvrant d'autres horizons, d'autres gens sous d'autres cieux, put finalement oublier et aller de l'avant.

Cet amour n'était pas une simple parenthèse dans la vie de Yasmina : pour lui, elle a défié sa société, les coutumes et les traditions et tout ce qu'il y avait d'important et de conservateur pour elle. Il est tout à fait naturel qu'elle en meure de désespoir. S'étant investie corps et âme dans cette relation, elle sera la victime de beaucoup de choses notamment de son innocence et de sa naïveté.

C'est un tableau très noir de la vie d'une jeune fille qui au début de l'histoire avait comme cadre de son existence la grande plaine à l'air pur et qui très jeune se retrouvait prostituée et au bord de la mort. L'auteure ici donne tous les éléments qui feront que le destin de Yasmina soit un destin tragique. Elle expose sa vie qui représente en quelque sorte la vie d'autres femmes aussi. La mort de Yasmina qui clôturé le récit donne à réfléchir sur le sort d'autres femmes qui se retrouvent prises au piège. Elle peint cette réalité de façon à ce que le lecteur y soit très sensible.

C'est un autre point que l'auteure soulève dans la nouvelle *Le Major* : la valeur de ces femmes aux yeux des autres. L'auteure fait le parallèle entre ces femmes et les occidentales. La différence dans le traitement et le statut d'Embarka et celui des femmes occidentales apparaît dans le discours du chef d'annexe, le capitaine Malet. Il évoque d'abord la liaison qu'il trouve déplacée, vu le statut d'indigène de mauvaise réputation d'Embarka, et la qualifie

de préjudiciable, non seulement à la réputation du docteur mais également à celle de tous ses compagnons y compris ses supérieurs.

« Non seulement que, dans vos rapports avec les hommes et avec votre clientèle indigène, vous n'avez tenu aucun compte de mes conseils, mais encore vous avez contracté une liaison avec une femme indigène de très mauvaise réputation. Vous en avez fait votre maîtresse, vous vivez chez elle. Actuellement, vous affichez votre liaison au point de vous promener, le soir, avec elle. Vous avouerez qu'une telle conduite est impossible. Je vous prie donc de rompre cette liaison aussi ridicule que préjudiciable à votre prestige, au nôtre à tous¹... »

Lorsque Jacques évoquera les femmes que les autres officiers fréquentaient : des négresses ; présents accordés aux officiers et des Européennes « d'affreuses garces sorties des mauvais lieux d'Alger ou de Constantine² », qui s'imposaient insolemment partout même au bureau arabe, et qui réclamaient que « les indigènes les plus respectables les saluassent et que les hommes de troupe leur obéissent³ ! », la réponse que donnera le capitaine marquera la différence entre le statut de ces femmes et celui d'Embarka. Ce n'est pas réellement l'activité qu'exerce Embarka qui pose problème mais c'est surtout son statut d'indigène. Là la différence dans le traitement de ces femmes relève beaucoup plus d'une différence dans le traitement entre : colonisateur et colonisé, dominant et dominé, Français et indigène.

« - Tout cela n'entache en rien l'honorabilité de ces officiers... Les négresses, ce ne sont que des servantes, des ménagères, voilà tout. Il ne faut pas prendre les choses au tragique. Quant aux Européennes, une liaison avec l'une d'elles n'a rien de répréhensible, et il est tout naturel que les indigènes, civils ou militaires, soient astreints vis-à-vis de Françaises au plus grand respect. Vous devez voir vous-même la différence qu'il y a entre les liaisons anodines de ces officiers et la vôtre, si excentrique, si préjudiciable à votre prestige⁴. »

Embarka sera aussi flouée par l'impuissance de Jacques (comme Yasmina l'avait été lorsque Jacques lui apprit qu'il devait partir et qu'il n'avait aucune autorité pour empêcher cela) à intervenir pour la sortir de prison. Pour elle un officier français même médecin avait tous les pouvoirs puisqu'il représentait en quelque sorte le colonisateur. Ce sera une double trahison pour Embarka puisque d'une part elle sera inscrite sur le registre comme prostituée et

¹ *Ibid.* p. 177.

² *Ibid.* p. 178.

³ *Idem.*

⁴ *Idem.*

d'autre part elle se retrouvera seule et perdra la quiétude que lui avait offerte sa liaison avec le médecin.

Comme Embarka, Yasmina sera aussi confrontée à cette comparaison. Le retour de Jacques par hasard dans l'endroit de désolation — où le spectacle est « d'un naturalisme plutôt cru¹. » selon les termes du héros masculin qu'il adressa à sa femme — offre un portrait du héros masculin différent de l'officier du début, celui qui aime Yasmina.

Son mariage avec une occidentale, une fille de son « sang », et la banalisation de l'histoire ainsi que de la personne de Yasmina laissent réfléchir sur le changement qui s'opéra en lui et dans sa vie. Jacques rentre dans le rang et reprend sa place au sein du système de sa société occidentale. Cette sorte de banalité, qui caractérise sa vie désormais, le rend aussi impersonnel et commun.

La comparaison entre Yasmina et la femme de Jacques (« la délicate et jolie parisienne² ») est très parlante. Le choix de Jacques est sans appel ; le dégoût que traduit son regard marque toute la métamorphose à laquelle il a été soumis. Ce jugement de valeur est d'autant plus cruel pour Yasmina que c'est à cause de lui qu'elle en était arrivée là, puisque c'était sa seule façon de l'attendre librement.

La réaction de Yasmina face à l'éclatante vérité qui se fait devant elle, son seul langage est celui d'une petite prostituée analphabète ; son statut de prostituée, jeune et ignorante lui enlève toute dignité, tout honneur la rendant « cette créature perdue de débauche³ », pathétique et pitoyable à la fois.

Dans son dénouement, l'auteure présente la fin de Yasmina comme quelque chose d'écrit alors que Yasmina reprend sa place pour attendre la mort comme quelque chose que l'on attend en étant assis ; mieux : comme quelque chose que l'on appelle. Cette dernière ne tarde pas à venir l'emporter comme si la seule chose qui la raccrochait à la vie était cet espoir de revoir son Mabrouk. La déception faite, elle n'attendait que la délivrance.

Denis Brahim compare la voix de Yasmina à celle des femmes anonymes algériennes présentes dans *L'amour, la fantasia*, d'Assia Djebar, qui les fait parler à travers leurs cris, leurs chuchotements et leurs murmures. Selon elle, ces femmes étaient sacrifiées par l'histoire. Ce sont des femmes caractérisées par une recherche du bonheur et par un espoir qui les pousse à vouloir acquérir cette liberté recherchée ainsi que l'engagement qu'elles y mettent

¹ *Ibid.* p. 69.

² *Idem.*

³ *Ibid.* p. 70.

dans l'histoire d'amour qu'elles vivent, qui s'offre à elles mais dont les différents échecs caractérisent les différents portraits faits d'elles.

Des sacrifiées, telles sont les héroïnes que l'auteure met en scène dans ses nouvelles. Des femmes qui font le sacrifice de leur corps pour gagner leur liberté.

Dans son livre *Maghrébine*, Denise Brahimi cherche à comparer entre la nouvelle de *Yasmina* d'Isabelle Eberhardt, d'*Aziyadé* (1870) de Pierre Loti et de *Madame Butterfly* (1903) mise en musique par Puccini. Dans la première comparaison l'auteure n'est pas étonnée d'une telle ressemblance entre l'écrivain Pierre Loti, qui se trouve être celui que lisait et admirait Isabelle Eberhardt. Mais c'est la ressemblance avec l'histoire ou le cheminement de cette histoire et celle de *Madame Butterfly* qui est la plus frappante et qui semble étonner l'auteure puisque la destinée des deux femmes est identique. Toutes les deux amoureuses d'un Occidental, elles subiront l'attente de son retour et le jour venu ils seront accompagnés de leurs épouses qu'ils auront choisies appartenant à leur sang : des Occidentales qui auront banalement supplanté ces femmes qu'ils étaient pourtant allés chercher si loin !

Mais c'est l'attente aussi qui au centre de la similitude, une attente longue et usante mais d'une foi inébranlable. Le geste que les héros font pour réparer leur préjugés est aussi le même puisqu'ils offrent de l'argent en compensation du mal causé !

Sans connaître les raisons d'une telle similitude, elle évoque le fait que l'histoire avait cette particularité de se reproduire dans plusieurs pays aussi éloignés et aussi différents qu'ils pouvaient en exister.

Ce qui semble évident, indépendamment de l'appartenance ou de l'origine des femmes, c'est que ce sont les histoires de la souffrance mais aussi la duperie à laquelle des femmes sont confrontées et qui semble universelle. L'auteure ne traite pas d'un thème unique ou indépendamment de la réalité mais évoque l'amour qui même s'il semble quelque peu entouré de certaines conditions de réussite dans un cadre qui ne prédispose pas du tout à son expansion (celui de la colonisation) finit toujours par un échec.

Dans *Pleurs d'amandiers*, Saâdia et Habiba étaient prostituées à Bou-Saada. Aujourd'hui, vieilles, riches et parées, elles se reposent devant leur maison, regardant défiler devant elles leurs amants d'antan. Même si les conditions de vie des deux femmes semblent préférables à celles de Yasmina et Embarka, cependant c'est la solitude qui est mise en avant dans ce tableau : rester seule puis mourir seule. Telle semble être l'une des conséquences de ce métier.

La description qu'elle fait des deux femmes, de leur vie passée et présente, ne marque aucun aspect de misère mais c'est beaucoup plus la solitude à laquelle elles sont confrontées

désormais toutes les deux que l'auteure met en avant. Un autre aspect que l'auteure révèle de ces femmes et du sort auquel les destine ce choix de métier. L'auteure ne s'attarde pas sur les raisons qui ont poussé les deux femmes à exercer ce métier, seulement dans sa description, elle insiste sur leur vieillesse, sur le temps écoulé, sur leur solitude et surtout le fait qu'elles ne représentent plus rien pour les habitants de cette ville qui appréciaient leur compagnie dans leur jeunesse

« Immobiles comme de vieilles idoles oubliées, elles regardent, à travers la fumée bleue de leurs cigarettes, passer les hommes qui n'ont plus un regard pour elles, les cavaliers, les cortèges de noces, les caravanes de chameaux ou de mulets, les vieillards caducs qui ont été leurs amants, jadis...tout ce mouvement de la vie qui ne les touche plus¹. »

Désormais les deux femmes vivent ignorées et ignorant les autres dans une ville dont le mouvement ne veut plus rien dire pour elles. Leur liberté acquise au prix de la solitude.

L'auteure marque le passage du temps et ce qui en découle pour ces deux femmes. Elle évoque aussi leur apparat qui semble être une sorte de revanche sur la misère qui caractérisait leur vie à un moment donné. Cette richesse amassée tout au long de leurs années à exercer ce métier offre une sorte de compensation qui semble donner une certaine satisfaction à ces femmes.

« Maintenant, riches, parées du produit de leur rapacité d'antan, elles contemplent en paix le décor chatoyant de la grande cité où le Tell se rencontre avec le Sahara, où les races d'Afrique viennent se mêler. Et elles sourient...à la vie qui continue immuable et sans elles, ou à leurs souvenirs... qui sait² ? »

C'est l'un des portraits de prostituées que l'auteure fait de ces femmes qu'elle peint et qui est loin de donner une image sombre comme celle d'Embarka dans *Le Major* ou de Yasmina dans la nouvelle qui porte son nom. Elle offre une autre fin pour la femme prostituée, loin de la prison ou d'une déchéance physique et morale. C'est un autre aspect de ce métier qu'est la solitude. Le thème est le même mais l'auteure en donne plusieurs versions à travers les différentes fins auxquelles sont confrontées ces femmes.

L'auteure évoque aussi la solidarité qui se crée d'une certaine façon entre ces filles qui partagent un même destin désormais indépendamment de leurs histoires individuelles. Cela se reflète dans l'amitié qui se crée entre Habiba et Saâdia jusqu'à la mort de Habiba, dans le

¹ *Ibid.* p. 76.

² *Ibid.* pp. 76-77.

geste que fit Samra en accourant voir son amie Yasmina et après avoir recueilli l'argent qu'avait lancé Jacques, enlaçant de ses bras son amie pour la réconforter.

« — Smina, ma sœur, mon âme, ne pleure pas... Ils sont tous comme ça, les *roumis*, les chiens fils de chiens... Mais avec l'argent qu'il t'a donné, nous achèterons des robes, des bijoux et des remèdes pour ta poitrine. Seulement, il ne faut rien dire à Aly, qui nous prendrait l'argent¹. »

Dans chaque nouvelle, l'auteure présente le métier de plusieurs façons et sous plusieurs facettes. Dans chaque nouvelle, la fin de ces prostituées semble un exemple de clôture de leur vie difficile, variant les causes de séparations, soit tomber malade et mourir après une déchéance physique reflétant les conditions de vie de ces femmes, soit entrer en prison soit, vieillir et rester seule puis mourir paisiblement. Ces trois possibilités achèvent une vie de souffrance et de dénuement. A travers ces tableaux différents c'est une même misère, une même réalité qui est relatée. Souvent cachée en silence et que l'auteure met en valeur.

La particularité de ces femmes, qu'elles soient prostituées ou non, est ce fatalisme qui les caractérise, cette acceptation du sort qui fait qu'aucune révolte n'est faite ou si elle est faite c'est par moments et elle provient d'une sorte de mutisme ; c'est une révolte momentanée qui est suivit par une acceptation du sort, une résignation.

Pourtant ce qui rassemble ces femmes c'est qu'elles ont toutes choisi, à peu près, ce métier pour accéder à une certaine liberté ; c'était un prix qu'elles acceptaient de payer. Leur relation avec le héros masculin échoue, et elles sont victimes de cet amour passionnel. Mais cette recherche de liberté motivera chacune de leur décision. C'était le moyen le plus évident pour ces femmes vu qu'elles n'avaient aucun niveau d'instruction, aucune autre ressource pour vivre. Un prix cher à payer pour une liberté trompeuse. C'est une forme d'impuissance et de manque de moyens pour se faire entendre et pour dire qu'elles existent.

Ces portraits d'un certain genre de femmes maghrébines sont révélateurs d'une sorte d'opinion de l'auteure à leur égard et l'image qu'elle en donne et surtout sa compréhension et son admiration en quelque sorte non pas du métier qu'elle valorise mais cet amour, cette recherche de liberté qui les poussent justement à se vendre pour l'acquérir.

Yasmina choisit de devenir prostituée pour être libre d'attendre Jacques et ne pas retourner à sa tribu où elle devra prendre un autre époux et reprendre la souffrance qu'elle connut avec son premier époux. Embarka le choisit parce qu'elle devait survivre, étant seule et sans ressources et en charge d'une tante aveugle. Mais aussi pour une certaine liberté.

¹ *Ibid.* p. 72.

De même Saâdia et Habiba l'ont choisi aussi pour une certaine liberté. Cela se voit par leurs attitudes, les souvenirs qu'elles s'évoquent et la paix qu'elles retrouvent en quelque sorte ainsi que les sourires qui se dessinent sur leurs visages, voyant la vie qui continue.

Il n'y a dans cet exposé sur la femme qu'une volonté de l'auteure de montrer une certaine réalité à laquelle sont confrontées ces femmes qui aspirent à être libérées d'une tradition patriarcale qui les fait passer inaperçues, inexistantes. En effet, elles n'ont aucun mot à dire sur leur destinée qu'elles n'ont pas en main mais dont on la décide à leur place, comme le mariage de Yasmina qu'elle ne pouvait refuser. Même prostituée, leur destinée est toujours mise entre les mains d'hommes qui les exploitent.

Isabelle Eberhardt refuse elle-même le statut de la femme maghrébine qui est obligée de porter une robe et de rester cloîtrée dans une maison à obéir à son mari. Ce refus d'une condition de femme emprisonnée explique ce qui l'a poussée à adopter le mode de vie particulier en se faisant passer pour un homme, ce qui lui donnait beaucoup plus de liberté que si elle avait dû rester avec les femmes.

Chapitre III

L'image de l'Occident et de l'Orient

« Chacun de nous a un devoir sacré en ce monde.
Le tien, le mien, celui de tous les Musulmans est de
travailler bravement, infatigablement à nous réhabiliter
devant l'Occident, à nous imposer par notre intelligence
et notre savoir¹ »

(Isabelle Eberhardt)

La question de la rencontre des deux rives, celle de l'Occident et de l'Orient, prend une dimension importante et devient au centre de la vie et de l'œuvre d'Isabelle Eberhardt. Le lien que veut créer l'auteure entre les deux rives semble vouloir outrepasser le contexte de colonisation qui prédominait à l'époque même si elle s'emploie à rendre fidèlement la réalité de cette période.

Si l'Orient, pour l'auteure représente cette terre d'Afrique, ce Maghreb, cette Algérie qui sera son pays d'élection, l'Occident sera pour elle la civilisation, la modernité, le progrès qu'elle a souvent fui. L'image qui se crée au fil de ses textes des deux mondes sera partagée entre le monde qu'elle recherche et celui dont elle s'évade. Se départir du matériel pour se pénétrer du spirituel. Cependant loin de trancher, elle emportera en elle de l'un et de l'autre.

L'auteure s'est nourrie des récits de voyages d'écrivains orientalistes comme Pierre Loti, Eugène Fromentin, ce qui lui ouvrit la voie vers la découverte de l'Orient mais elle n'en fut pas pour autant une orientaliste ou une exotique. Loin des écrivains-voyageurs comme Alphonse Daudet et Maupassant, si elle partage avec ces écrivains l'attachement au voyage, cependant son amour de l'Orient sera différent. Si l'Orientalisme consistait à représenter

¹ STOLL-SIMON, Catherine, octobre 2006, *Si Mahmoud ou la renaissance d'Isabelle Eberhardt*, *Op. cit.*, p. 130.

l'Orient du point de vue de l'Occident, pour Isabelle Eberhardt loin de cet état de fait c'est beaucoup plus la représentation de la réalité de l'Orient loin des fantasmes de l'Occident. D'où le fait qu'elle n'était considérée par beaucoup d'auteurs qui ont travaillé sur elle dont l'écrivaine Catherine Stoll-Simon ni comme une exotique ni comme une orientaliste.

Ce qui la différencie aussi des « autres amoureux du désert et de l'Orient¹ » c'est qu'elle ne choisit pas que la terre mais fait du peuple ses frères dont elle voudrait défendre les intérêts. Elle critiquera souvent la représentation que font les écrivains orientalistes de l'Arabe :

« Pour l'étranger profane, les *burnous* sales sur la tenue européenne en loques, les *chechiya* sans gland et fanées et les mauresques nombreuses sont la *couleur locale*. Pour celui qui sait, c'est là justement ce qui enlève à Alger son caractère arabe, parce que ce n'est pas conforme aux mœurs arabes. Encore, le profane trouve très *africain* le dédale des rues vieilles d'Alger. Médiéval, turc, maure, tout ce que l'on voudra, mais ni arabe, ni africain surtout² ! »

Comme elle se fera pour devoir de dénoncer et de rapporter les différentes réalités, qu'elle découvrira au fur et à mesure de ses voyages, du colonialisme et du traitement des colonisés, aussi bien dans ses textes que dans ses correspondances : « Ce qui m'écœure ici, [...] c'est l'odieuse conduite des Européens envers les Arabes, ce peuple que j'aime et qui, inch'Allah, sera mon peuple à moi³. »

C'est une sorte d'attachement envers ce peuple que, même avant de l'avoir rencontré, elle avait fait sien et dont la foi semble être le lien qui l'unira aussi bien à lui qu'à sa terre.

1. Le rejet de l'Occident

Dans le parcours de l'auteure, c'est d'abord un rejet de l'Occident qui s'opère en elle. Ce rejet est favorisé par « l'éducation libertaire¹ » qu'elle acquiert dès son jeune âge, dans un milieu retranché et original, celui de la « Villa Neuve ». Être à l'écart de la société de l'époque (ne pas fréquenter l'école et apprendre aux côtés de son précepteur que tous les biographes qualifient « d'anarchiste »), être élevée comme un garçon et se fondre dans le milieu des immigrés à Genève (qui à l'époque était le refuge de réfugiés politiques, d'étudiants et d'exilés de tous bords) : fréquentant ce milieu, l'auteure ne pouvait que s'en imprégner et faire que dès sa jeunesse, elle fût en contre sens des valeurs qui font l'Europe donc l'Occident. Ou plus

¹ *Ibid.* p. 37.

² EBERHARDT, Isabelle, *Œuvres complètes. Ecrits sur le sable (récits, notes et journaliers)*, *Op. cit.*, pp. 444-445.

³ STOLL-SIMON, Catherine, *Op. cit.*, p. 20.

exactement, elle fit presque immédiatement partie d'une forme de contre-culture générée par la société et l'histoire européenne elle-même. En effet, la contestation, l'esprit critique et même l'anarchisme ou un certain esprit « libertaire » ou encore « libre penseur » font en réalité partie depuis longtemps de la culture occidentale elle-même, bien entendu.

Ce qui apparaît comme caractéristiques de sa personnalité est qu'elle ne pouvait se satisfaire de ce que lui offrait les valeurs de la société de l'époque. De là le désir de rechercher ce qui lui manquait. Pour Catherine Stoll-Simon :

« Toujours est-il qu'au fond, Isabelle ne fut jamais d'Occident : ni de Russie où elle ne mit pas les pieds, ni de Genève où elle vécut toujours en marginale, fréquentant le milieu des étudiants russes et turcs, ni de Paris où elle ne fit que passer, y tentant en vain une percée littéraire dont elle attendait une voie d'avenir. Peut-être un peu plus de Marseille, ville ouverte sur la Méditerranée, voie de passage vers le Sud où Augustin, son double de frère, finit d'ailleurs par se marier et élire domicile². »

Dans toutes ces villes, l'auteure ne fera que passer et les fuira souvent puisqu'elle se choisit le désert et l'Algérie comme terre d'élection : « Fuir l'Europe même transplantée, et aller dans un pays arabe semblable sans doute à celui que j'aime, revivre une autre vie³... »

Nous avons déjà soulevé le fait que souvent, dans ses écrits, l'auteure met en scène comme héros un certain type d'occidental prédisposé par les différentes caractéristiques de sa personnalité à se rapprocher de l'Autre et à chercher à le découvrir. Et souvent ses héros fuient à leur tour une Europe ou un Occident dans lequel il ne se retrouve pas. Jacques dans *Yasmina* ne supportait plus la vie des casernes et Jacques *Le Major*, c'est au sein de tout le système dans lequel il travaillait qu'il se sentait perdu et c'est ce qu'il fuira.

La représentation de l'Occident tel que l'auteure ne le tolère pas sera faite à travers la critique du système colonial et les différentes positions de ses officiers. Les camarades de Jacques, *Le Major*, par les idées reçues et les critiques qu'ils dirigeront contre le pays et le peuple révèle l'hostilité de leur comportement : « Un pays sans charme, les Algériens brutaux et uniquement préoccupés du gain, les indigènes répugnants, faux, sauvages, au-dessous de toute critique, ridicules⁴... »

¹ *Ibid.* p. 31.

² *Ibid.* pp. 31-32.

³ REZZOUG, Simone. *Isabelle Eberhardt, Op. cit.*, p. 13.

⁴ *Yasmina...et autres nouvelles algériennes présentées par Delacour & Huleu, Op. cit.*, p.160.

Le capitaine Malet par ses mises en garde qu'il adressa à Jacques dans le *Major* révélera son opinion et l'attitude qu'il aura pour le peuple colonisé dévoilera le mépris, la mésestime et la dévalorisation des indigènes. Par ses caractéristiques mêmes, il incarne le système qu'il représente :

« Dur, froid, soumis aveuglément aux ordres venant de ses chefs, sans jamais un mouvement spontané ni de bonté, ni de cruauté, impersonnel, le capitaine Malet vivait depuis quinze ans parmi les indigènes, ignoré d'eux et les ignorant, rouage parfait dans la grande machine à dominer. De ses aides, il exigeait la même impersonnalité, le même froid glacial¹... »

Les interrogations que fera Jacques, ses constatations sur le comportement de ses compatriotes révéleront son opinions vis-à-vis d'eux et de leurs façons d'agir. Ce qui semble déranger Jacques est identique à l'opinion qu'avait l'auteure en ce qui concerne les valeurs de l'Occident qu'elle critiquait sans cesse. Ce sont aussi les mêmes caractéristiques qu'il remarquera chez les hommes avec lesquels il travaille :

« De plus en plus ce qui, dans ses rapports avec les hommes, lui répugnait le plus, c'était leur vulgarité, leur souci d'être, de penser et d'agir comme tout le monde, de ressembler aux autres et d'imposer à chacun leur manière de voir, impersonnelle et étroite². »

Jacques continue ses réflexions et c'est sa liberté réprimée qu'il évoque, le fait qu'il se retrouve aussi privé que les indigènes colonisés de ce qui semble élémentaire pour lui : « Cette mainmise sur la liberté d'autrui, cette ingérence dans ses pensées et ses actions l'étonnaient désagréablement... Non contents d'être inexistants eux-mêmes, les gens voulaient encore annihiler sa personnalité à lui, régler ses idées, enrayer l'indépendance de ses actes³... » Et c'est ce qui le révoltait et l'irritait. Aussi le fait qu'il se voyait aussi différent d'eux et s'interrogeait sur sa faculté à lui d'accepter les autres aussi différents soient-ils :

« [...] Pourquoi admettait-il, lui, la différence des êtres, pourquoi eût-il voulu pouvoir prêcher la libre et féconde éclosion des individualités, en favoriser le développement intégral, pourquoi n'avait-il aucun désir de façonner les caractères à son image, d'emprisonner les énergies dans les sentiers qu'il lui plaisait de suivre et

¹ *Ibid.* p. 162.

² *Ibid.* p. 163.

³ *Idem.*

pourquoi, chez les autres, cette intolérance, ce prosélytisme tyrannique de la médiocrité¹ ? »

Si Jacques ne tolérait pas les rouages du système colonial, puisqu'il s'agit ici beaucoup plus de colonialisme (même si l'auteure évoque en même temps les valeurs qui caractérisent l'Occident notamment celui d'esprit de supériorité) et qu'il essayait par tous les moyens de les fuir c'est qu'il n'aimait pas avoir des préjugés sur les autres. Isabelle Eberhardt à travers son héros voudrait faire passer ce message de tolérance et de liberté vis-à-vis des autres et même l'on sent à travers les propos du héros que c'est l'auteure qui parle et qui évoque en même temps ses propres choix. Si dans la nouvelle Jacques sera obligé d'abdiquer devant la volonté de ses supérieurs c'est parce qu'il faisait partie lui-même du système et que tout seul il ne pouvait résister.

Cependant pour Denis Brahim¹, lui aussi ne s'empêchera pas de critiquer ses compatriotes comme l'a fait son supérieur vis-à-vis de son comportement et de ses choix. Cependant il reste qu'à la différence de ses compatriotes il aimera le pays ce qui lui fera prendre la décision, à un certain moment de sa vie, de s'y installer et de partager la vie de ses habitants.

Jacques dans *Yasmina* ne suivra pas la même voie. il rentrera rapidement dans l'ordre dès qu'il quittera Yasmina et deviendra comme tout le monde, adoptant même leurs idées et parlant leur langage et critiquant les idées ridicules qu'il avait avant. Être pénétré par les valeurs de l'Occident et être touché par cette civilisation et ses idées transparaîtra beaucoup plus dans le langage qu'il adoptait désormais.

L'auteure offre deux types de héros qui au départ partagent les mêmes caractéristiques et les mêmes qualités et qui suivront pourtant deux chemins différents. Le contact qu'ils auront avec la société et la civilisation occidentale les influencera, chacun, différemment. Il s'agit pour l'auteure de faire voir comment la société peut influencer chaque personnage et les idées qui en résultera de cette influence. Pour Jacques *Le Major* l'influence sera négative même si elle provoquera son départ et fera s'écrouler le rêve qu'il s'est créé mais pour Jacques dans *Yasmina* la métamorphose est complète : ses idées, sa tolérance, sa naïveté, son amour pour la bédouine, tout s'effacera et deviendra ridicule.

Cependant même si l'auteure critiquait souvent la société occidentale et surtout sa présence en Afrique, un passage dans ses *Journaliers*, qui évoque la foule et la ville d'Alger, précisera quel type de civilisation elle rejette et critique :

¹ *Ibid.* p. 163.

« De plus en plus, je hais, féroce­ment, aveuglé­ment, la foule, cette ennemie­née du rêve et de la pensée. C'est elle qui m'empêche de *vivre* à Alger, comme j'ai vécu ailleurs. Ah, sale, malfaisante et imbécile *civilisation* ! Pourquoi l'a-t-on apportée et inoculée ici ? Non pas la civilisation du goût, de l'art, de la pensée, celle de l'élite européenne, mais celle, odieuse là-bas, effrayante, des grouillements infâmes d'en-dessous² ! »

Elle évoquera aussi dans ses nouvelles les méfaits de cette civilisation et son importation sur les colonisés qu'ils soient du peuple ou les indigènes qui travaillaient pour l'armée française à travers la peinture de leur misère et de leur abrutissement, à travers la politique coloniale qui effaçait les personnalités et les individualités.

« Ne provoquer aucune pensée chez l'indigène, ne lui inspirer aucun désir, aucune espérance surtout d'un sort meilleur. Non seulement ne pas chercher à les rapprocher de nous, mais, au contraire, les éloigner, les maintenir dans l'ombre, tout en bas...rester leurs gardiens et non devenir leurs éducateurs³. »

Le contact qu'auront ces colonisés avec la civilisation occidentale à travers l'armée les déshumanisera ce qui en fera, pour Jacques, des hommes dont « La pauvreté de leur vie, sans même une façade, le frappa : le service machinal, un petit nombre de mouvements et de gestes toujours les mêmes à répéter indéfiniment, par crainte d'abord, puis par habitude. En dehors de cela, de la vie réelle, personnelle, on leur avait laissé deux choses : l'abrutissement de l'alcool et la jouissance immédiate, à bon marché, à la maison publique. Là, dans ce cercle étroit, se passaient les années actives des leur vie¹... »

De cette misérable vie, ce qui l'étonnait le plus c'était qu'ils ne se soulevaient pas et acceptaient la situation de servitude et de déchéance dans laquelle ils étaient.

La conclusion à laquelle arrivera Jacques sera explicite du rôle que joue la France en Algérie, différent de celui qu'il s'était lui-même imaginé. Dans sa conception des choses, cette civilisation que l'on voulait inculquer aux autres ne semblait pas trouver sur le terrain des hommes qui s'y prêtaient (en évoquant le rôle que jouaient les militaires sur cette terre et dans la société algérienne) mais c'est beaucoup plus cette politique d'isolation et de mise à l'écart que semble soulever l'auteur :

¹ BRAHIMI, Denis. *L'oued et la zaouïa. Lectures d'Isabelle Eberhardt*, Op. cit.

² EBERHARDT, Isabelle, *Œuvres complètes. Ecrits sur le sable (récits, notes et journaliers)*, Op. cit., p. 445.

³ EBERHARDT, Isabelle, *Yasmina...et autres nouvelles algériennes présentées par Delacour & Huleu*, Op. cit., p.167.

« [...]C'est le règne de la stagnation, et ces territoires militaires sont séparés du restant du monde, de la France vivante et vibrante, de la vraie Algérie elle-même, par une muraille de Chine que l'on entretient, que l'on voudrait exhausser encore, rendre impénétrable à jamais, fief de l'armée, fermé à tout ce qui n'est pas elle². »

C'est le pouvoir démesuré que s'approprie l'armée dans la gestion et la domination de cette société qui se trouve encerclée et retranchée sur elle-même. L'image de l'Occident transparaît à travers la dénonciation et la critique de ce qui semble détestable pour l'auteure notamment la politique du système colonial et sa façon de juger et d'écraser le colonisé. Même si elle offre dans ses récits un autre type d'occidental plus tolérant et plus humain mais l'échec sera provoqué par l'impuissance d'un individu face à tout un système ou toute une société.

2. L'appel de l'Orient

C'est un bouleversement des valeurs de l'Occident de l'époque que l'auteure opère dans ses écrits en faveur de l'Orient (qui se trouve être le Maghreb) qui souvent avait une image de mystère, de sensualité et de rêve. Une image qui apparaît aussi bien dans les textes que dans les peintures ou les photographies d'orientalistes. Isabelle Eberhardt sera parmi les premiers écrivains qui loin de cette représentation idéaliste révélera la réalité de cet Orient même si elle garde dans ses écrits la part du rêve aussi qu'il représente, surtout dans ses descriptions des lieux et du désert principalement et l'influence que pourra avoir le pays pour un étranger.

Cependant ce qu'elle met en valeur dans cette représentation de l'Orient c'est beaucoup plus la réalité sociale (misère, pauvreté, exploitation...) telle qu'elle apparaît dans le contexte de la colonisation, tout en ne manquant pas de dénoncer, critiquer et rapporter certaines réalités concernant cette société (système patriarcale, femmes marginalisées...) qui lui semblent important tout autant pour être dénoncés. Les personnages qu'elle choisit sont souvent des marginalisés, à qui on ne donne pas souvent la parole ou qui n'existent pas pour leur société. Ces marginalisés, l'auteure à travers leurs histoires leur donne cette possibilité d'exister pour se faire connaître d'une société qui souvent les écrase.

Yasmina, Embarka, Saâdia et Habiba, d'autres aussi dans d'autres textes, des fellahs, des paysans, des bédouins, des spahis, des tirailleurs, sont tous des colonisés, des dominés qui se meuvent au sein de la politique coloniale (système d'impôts, exploitation, expropriation, dévalorisation...); c'est la réalité sociale avec ses acteurs qui est mise au premier plan. Dans

¹ *Ibid.* pp. 165-166.

² *Ibid.* p. 167.

une de ces nouvelles : *Fellah*, l'auteure avertit dès le départ ses lecteurs : « Dans ce récit vrai, il n'y aura rien de ce que l'on est habitué à trouver dans les histoires arabes, ni fantasias, ni intrigues, ni aventures. Rien que la misère tombant goutte à goutte sur de la chair habituée, depuis toujours, à sa brûlure¹. »

Ce qui importe aussi pour l'auteure c'est l'image de ces êtres et leur statut dans la société de l'époque. Cependant elle montre également l'intérêt et l'attachement qu'elle porte vis-à-vis d'eux et qui la pousse à vouloir dénoncer leur souffrance. Elle ira même, dans une note de ses *Journaliers* jusqu'à élever le statut de ces marginalisées en les comparant avec les Européens :

« Malgré les défauts et l'obscurité où ils vivent, les plus infimes bédouins sont bien supérieurs et surtout bien plus supportables que les imbéciles européens, qui empoisonnent le pays de leur présence² »

Elle écrira aussi sur la désillusion de ceux qui se laisse tenter par « des mercenaires », qui envoyé vers des fellah les abusant par leurs discours trompeurs afin de les pousser à s'engager dans l'armée française. L'auteure donne aussi une peinture très réelle et très émouvante sur la duperie à laquelle ils sont confrontés. *Les Enjôlés* est le récit de l'un d'eux. Poussés par la misère et par de faux discours, Djilali aura tout perdu puisqu'il ne retrouve aucun des attraits promis dans l'armée. Il devient pour sa communauté un étranger, n'ayant plus ni sa place ni sa terre.

« Oh ! elle a beau retentir maintenant la musique menteuse, elle ne trompe plus le *fellah*, et elle ne l'entraîne plus, il se sent un poids dans le cœur, il voit bien qu'il a conclu un marché trompeur, que sa place n'est pas loin des siens, mais bien sur la terre nourricière, sous les haillons du laboureur, dans la vie pauvre de ses ancêtres !

Et d'un geste rageur, au revers de sa manche, il essuie la sueur et la poussière de son front et les larmes de ses yeux¹... »

Dans *Yasmina*, c'est à travers les pensées naïves de son héroïne que l'auteure donne certains détails sur la vie difficile de sa tribu. Cette dénonciation commence par l'évocation des conditions dans lesquelles la tribu puisait l'eau saumâtre de l'oued que les troupeaux piétinaient parce que le gardien roumi des fouilles leur interdisait l'accès à la fontaine de la cour du bordj, cette eau était la cause de « [...] l'aspect maladif des gens de la tribu

¹ REZZOUG, Simone. *Isabelle Eberhardt*, Op. cit., p. 34.

² *Si Mahmoud ou la renaissance d'Isabelle Eberhardt*, Op. cit., p. 40.

continuellement atteints de fièvres malignes². », elle parle aussi du traitement brutal et hostile des ouvriers des ruines mais aussi de l'administration militaire qui faisait qu'elle croyait que tout Français était l'ennemi irréconciliable des Arabes.

Sur cette connaissance des Français, l'héroïne n'avait comme modèle que ceux qui gardaient et travaillaient aux ruines. Yasmina savait tout ce que sa tribu a souffert de l'attitude des militaires ce qui lui laissait conclure que tous les Français étaient les ennemis des Arabes. En lui expliquant que tous les Français ne haïssaient pas les musulmans, Jacques voulait donner une autre image de la France que celle donnée par ceux qui la rendaient haïssable aux yeux des villageois analphabètes et obscurs. Mais finalement il rejoindra lui-même le rang de ces Français.

Le désir que proclama souvent l'auteure est d'être au service de ses frères musulmans souvent défigurés par les préjugés des colonisateurs. C'est dans ce but qu'elle soutiendra son mari, dans une des lettres qu'elle lui adressa, lorsqu'il se préparait à l'examen d'interprète des bureaux arabes :

« Songe qu'en travaillant pour le but que je te trace (...) tu travailleras pour tous tes frères arabes, pour tous nos frères musulmans : tu donneras à Messieurs les français arabophones et dédaigneux l'exemple d'un Arabe qui, ayant commencé comme spahi de 2^e classe, se sera élevé à un rang envié et estimé par son intelligence et son travail ; (...). S'il y avait beaucoup d'Arabes comme cela en Algérie, les français seraient obligés de changer d'avis au sujet des « bicots ». C'est comme cela qu'il faut servir l'Islam et la patrie arabe³... »

Isabelle Eberhardt en optant pour l'Orient ne le considérait pas uniquement comme une terre de substitution mais c'était son *Dar el Islam*. Là où elle voulait vivre et partager la vie des musulmans, là aussi où elle voulait vivre son islam. L'Algérie qu'elle s'est choisie comme patrie sera ce *Dar el Islam* qui lui apportera cette satisfaction de pouvoir pratiquer cette religion et de vivre les différentes sensations que lui procuraient cette spiritualité qu'elle cherchait dans tous ce qui était arabe et musulman, tous ce qui était ce vieil islam comme dans les lieux de prière et les zaouïas ou dans cette heure du « moghreb » qu'elle chérissait tant et qui lui procurait les sensations de paix et de quiétude, qui la satisfaisaient.

« Sentiment, sensation éprouvés déjà bien des fois en d'autres (lieux) de vieil islam introuvables à mesure que s'(envont) les jours, la nécessité de lutte et du

¹ Yasmina...et autres nouvelles algériennes présentées par Delacour & Huleu, *Op. cit.*, pp. 157-158.

² *Ibid.* p. 46

³ STOLL-SIMON, Catherine, *Op. cit.*, p. 130.

travail m'apparaît de moins en moins nettement et moi qui, naguère encore, (rêvais de) voyages toujours plus lointains, qui souhaitais agir, j'en arrive à désirer sans oser encore me l'avouer bien franchement, que la griserie et la somnolence de l'heure présente puissent durer, sinon toujours, au moins longtemps encore¹. »

L'auteure s'investira beaucoup dans la pratique de sa religion même si parfois certains de ses comportements étaient en contre sens. A travers son travail constant sur elle-même, une recherche perpétuelle pour pouvoir se connaître et même comprendre certains de ces comportements « Il y a en moi des choses que je ne comprends pas encore, ou que je ne fais que commencer à comprendre. Et ces mystères-là sont fort nombreux. Cependant, je m'étudie de toutes mes forces, je dépense mon énergie pour mettre en pratique l'aphorisme stoïcien « connais-toi toi-même ». c'est une tâche difficile, attrayante et douloureuse² »

Cette recherche aboutira à la découverte d'une sorte de ressourcement qui la prémunit :

« Et maintenant, chaque fois que je vois apparaître et approcher les [signes] avants-coureurs d'une obscure idée quelconque, j'accours à cette chose indéfinissable qui unit l'homme à son Dieu- la prière- et je suis d'avance sûr du succès car j'y invoque ce Dieu Unique, Clément, Fort et capable de consoler sa faible créature en lui faisant supporter cette douce chose qu'on appelle « résignation »¹ »

Parler de la vie spirituelle d'Isabelle Eberhardt demande une recherche et une documentation très approfondie, chose que nous ne pouvons pas évoquer ici. Mais certains aspects de cette vie spirituelle apparaissent dans des passages des *Journaliers* ou dans des passages de son manuscrit qui dénote une sincérité de sa part.

A travers les passages que rapporte Catherine Stoll-Simon dans son livre *Si Mahmoud ou la renaissance d'Isabelle Eberhardt* et l'analyse qu'elle fit dans la partie qu'elle consacra au chemin que parcourra Isabelle dans son initiation puis son adoption à la foi musulmane, se démarque son cheminement :

« Enfin, le ravissement vers « la grande sérénité de l'Islam », lorsque « touché d'une grâce divine, en une absolue sincérité, je sentis une exaltation, sans nom, emporter mon âme vers les régions ignorées de l'extase ». Alors, « pour la première fois, je n'étais plus seul en face de la splendeur triste des

¹ ROCHD, Mohamed, *Isabelle Eberhardt. Le dernier voyage dans l'ombre chaude de l'islam*, Op. cit., p. 195.

² STOLL-SIMON, Catherine, Op. cit., p. 109.

Mondes... » ; voilà sans doute comment Isabelle glissa de l'attraction lyrique qu'exerça d'emblée sur elle tout ce qui touchait à la foi musulmane à une adhésion puissante et profonde à l'Islam². »

Pour Catherine Stoll-Simon c'est cette adhésion à l'Islam qui fera qu'elle acceptera les préceptes fondamentaux parmi lesquels la résignation islamique c'est à dire *Le Mektoub*. Cette acceptation suivra à son tour une évolution pour aboutir à la fin à ce passage de son manuscrit à :

« ...Etre sain de corps, pur de toute souillure, après de grands bains d'eau fraîche, être simple et croire, n'avoir jamais douté, n'avoir jamais lutté contre soi-même, attendre sans crainte et sans impatience l'Heure inévitable de l'éternité – c'est bien la paix, et le bonheur musulmans – et qui sait ? – peut-être bien la sagesse³. »

L'un des personnages qui se démarquera par cette acceptation du sort est Yasmina, qui dans son vécu et tout au long de son histoire jusqu'à la fin acceptera son sort et vivra et mourra en résignée, ne se soulevant aucunement contre ce *Mektoub* auquel elle était habituée. Même si à la différence de l'auteure ce n'est aucunement par connaissance approfondie de la religion mais beaucoup plus parce qu'on le lui avait appris.

Deux notions reviennent chez Isabelle Eberhardt : *Liberté* et *Mektoub*. L'auteure conjugue souvent ces deux notions dans ses textes. Si la deuxième est spécifique uniquement au monde de l'Orient, la première se partagera entre les deux mondes. La rencontre qu'opèrera l'auteure entre ces deux univers échouera dans les deux histoires qui les évoque cependant ce qui semble étonnant c'est le fait que dans sa propre vie l'auteure semble avoir réussi cette union des deux mondes. Du premier comme du deuxième elle ne fera que choisir ce qui la conviendra et réussira à être la jonction des deux.

« De fait, pendant les cinq ans de sa vie nouvelle, elle sera à la fois un être libre et un être soumis à Dieu, une femme formée de ces deux rives dont elle conjuguera les fondamentaux avec une hardiesse inouïe jusqu'en ce jour d'octobre 1904 où elle périt, au milieu des siens, dans l'inondation d'Aïn Sefra¹. »

Que ce soit dans les choix qu'elle fait (son mariage avec un indigène, son adoption de la foi musulmane, son entrée dans la confrérie...) ou dans la vie qu'elle se choisit (vivre sous

¹ *Idem*.

² *Ibid.* pp. 112-113.

³ ROCHD, Mohamed, *Isabelle Eberhardt. Le dernier voyage dans l'ombre chaude de l'islam, Op. cit.*, p. 194.

une identité masculine, parcourir le désert et les villes...) l'auteure aura en elle la résignation islamique et le désir de liberté. Elle réussira dans sa vie ce qu'elle fera échouer pour ses héros.

¹ STOLL-SIMON, Catherine, *Op. cit.*, pp. 132-133.

Conclusion

Au terme de notre étude et à travers les différents points que nous avons soulevés, il convient de résumer les différents résultats auxquels nous sommes arrivés.

Notre étude a montré que les textes de l'auteure loin d'être de simples récits de fiction sont beaucoup plus des témoignages à travers lesquels elle rapporte les différentes réalités observées et vécues au cours de ses voyages et contacts avec la société indigène. Elle rapporte en même temps qu'elle raconte la vie, la misère, l'exploitation, l'annihilation des personnalités et des individualités afin de pouvoir les dominer et les commander. Elle met, ainsi et implicitement, en lumière la vraie politique coloniale et les méfaits de ses principaux artisans qui se trouvent être l'armée française. Le témoignage et l'engagement sont donc les fondements des fictions élaborées par Isabelle Eberhardt.

Si les personnages divergent par leurs différents statuts, cependant ils restent des représentants des différentes couches qui constituaient la société de l'époque : officiers, médecin, prostituées, bédouins, etc.... Nous retrouvons dans les textes de l'auteure une reconstitution de la société avec ses différentes couches sociales, ses traditions, ses mœurs, la situation qui prévalait à l'époque. Tout est décrit avec minutie et des détails qui accentuent cet effet du réel qui caractérise non seulement les textes que nous avons choisis mais la majorité de ses textes. Les portraits des personnages sont faits de manière à donner des informations aussi bien sur le physique que sur leur appartenance, leurs pensées et leurs sentiments.

L'auteure prend aussi bien au sérieux la représentation de cette réalité par souci de vérité. Il ne s'agit pas de peindre pour peindre mais pour révéler et dévoiler ce qui semble toucher l'auteure et qu'elle se fait un devoir de divulguer. Les différentes qualités qui caractérisent l'auteure et que nous avons exposées montrent son attachement aux valeurs de justice et de droit. C'est une sorte d'engagement par lequel elle se met du côté de l'opprimé, du dominé et de l'assujéti. Elle anticipe ainsi l'engagement d'écrivains comme ceux qui se faisaient pour devoir de dire la réalité des choses, puisqu'elle combat tout esprit de supériorité, tout préjugé raciste qui élèvent certains individus au détriment d'autres.

Il est vrai, comme l'ont avancé certains critiques que rapporta Simone Rezzoug, que les textes d'Isabelle Eberhardt sont pour beaucoup dans la connaissance et la révélation de la réalité coloniale ainsi que de la réalité de la vie indigène. Leur portée est d'autant plus importante qu'ils s'inscrivent à contre sens de ce qui se faisait à l'époque et donnent vraiment,

comme nous l'avons montré concernant la nouvelle *Le Major*, la réalité de la « mission civilisatrice » que proclamait réaliser la France en venant en Algérie, de même que la description de l'indigène dans sa misère et son exploitation.

Cependant il reste, en effet, une part controversée dans le discours de l'auteure et qui apparaîtra, beaucoup plus, dans ses articles. Ce discours évoquera parfois des interrogations sur sa vraie position vis à vis de la colonisation et sera souvent souligné par les biographes. Cette contradiction se révèle, du moins pour nous, dans la vision qu'a l'auteure du contact entre les deux rives. Si elle garde une position immuable dans sa dénonciation de la brutalité et des exactions de la colonisation, elle met, en même temps, en évidence le contact et l'enrichissement que peuvent s'apporter l'Occident et l'Orient, l'un à l'autre. Enrichissement qu'elle vit personnellement, ayant su conjuguer en elle ces deux univers, aussi différents puissent-ils être.

Cette contradiction, l'auteure réussit à la dépasser et à tout concilier en puisant dans sa spiritualité. Ce travail sur elle-même qu'elle entreprendra pour se découvrir et qui fait qu'elle essaiera de concilier en elle ce qui semble contradictoire, notamment son envie d'être libre et en même temps de se soumettre à Dieu. Elle arrive ainsi, et comme l'affirme Catherine Stoll-Simon à réaliser « [...] l'alliance paradoxale de conceptions occidentale et « orientale » de la liberté individuelle¹. »

Ceci lui donne la force de dénoncer ce dont elle est témoin, refusant ainsi toute forme d'injustice et restant toujours catégorique sur son refus de la politique coloniale qu'elle critiquait, ayant même la conviction que tôt ou tard « [...] la terre d'Afrique mange et résorbe tout ce qui lui est hostile. Peut-être est-ce la Terre Prédestinée d'où jaillira un jour la lumière qui régénérera le monde² » mais en même temps lui permet d'espérer en une cohabitation possible entre les deux rives qu'elle-même réussit.

Pourquoi l'auteure réussit-elle dans sa vie ce qu'elle fait échouer à ses héros des deux nouvelles *Le Major* et *Yasmina* ?

Il suffit de voir que d'abord les deux héros masculins font partie du corps de l'armée française. Ils ne sont pas libres de leur choix et doivent obéir aux règles que leur dicte l'état auquel ils appartiennent. C'est le système ou la machine coloniale à laquelle ils appartiennent qui réprime leur liberté. Pour Jacques, *Le Major*, la tentative de cette recherche échoue malgré qu'il se rattachât à ses principes, incapable qu'il fut de résister aux tentatives de l'armée de le ramener sur le « droit chemin ».

¹ Si Mahmoud ou la renaissance d'Isabelle Eberhardt, *Op. cit.*, p. 132.

² REZZOUG, Simone, *Isabelle Eberhardt, Op. cit.*, p. 31.

Jacques dans *Yasmina* ne sera pas obligé de défier le système colonial puisqu'il le réintégrera à la fin avec tout ce qu'il regroupe comme valeurs de la société dans laquelle il retrouve sa place, en reniant lui-même ce qu'il considérait comme une aventure de jeunesse.

Si la rencontre des deux mondes réussit pour l'auteure c'est que d'une part elle ne fait partie d'aucun système puisqu'elle fuit la société dans laquelle elle ne s'est jamais retrouvée, et d'autre part elle réussit en même temps à extraire de chaque société ce qui lui semble nécessaire sans pour autant négliger le fait le plus important, c'est qu'elle adopte l'Islam. En devenant musulmane (même si elle refusait toujours le statut de la femme cloîtré, obligé de rester à la maison et de vivre sa foi) elle adoptera en même temps le peuple et la tradition. La seule chose qui semble la caractériser est cette recherche de liberté de penser et d'agir selon ses idées et de ne point être obligé d'appartenir à un système où précisément une société qui réprime cette liberté.

Elle suit ainsi le même chemin qu'elle fait suivre à son héros Roberto Fraugi dans *M'tourni* : la réussite du contact qui se crée entre les deux rives se manifeste dans l'intégration et l'acceptation de l'Autre. Le vrai contact qui se crée entre l'Occident et l'Orient, l'auteure le réussit aussi à travers l'amitié qui se crée entre les deux amis de la nouvelle *L'Ami*. Sans qu'il y ait cependant intégration mais seulement acceptation de la différence de l'Autre.

Même si nous sommes partis de discours qui avancent déjà la portée des écrits de l'auteure comme étant des textes précurseurs d'une écriture ou d'une littérature dénonciatrice et révélatrice des malheurs, du statut et d'une réalité coloniale qui n'apparaît qu'avec la littérature algériennes d'expression française¹ cependant nous voulions tout d'abord montrer la part humaniste, altruiste et l'ouverture sur l'autre qui caractérisait l'auteure et qui lui faisait refuser toute forme d'injustice et d'iniquité. Les quatre nouvelles sur lesquelles nous avons travaillé révèlent cet engagement de vérité qui apparaît à travers les histoires, les personnages et la critique mises en textes par l'auteure surtout pour les deux nouvelles *Le Major* et *Yasmina*. Mais indépendamment de cela nous voulions aussi mettre en lumière le talent et le style d'écriture de l'auteure.

Elle est aussi une écrivaine de talent puisque son style, ses descriptions, les personnages qu'elle met en scène et les histoires qu'elle raconte semblent des récits qui au-delà de la fiction sont très proches de la réalité donc plus touchants. Cette façon de raconter, de peindre permet de rendre réelles les histoires qu'elle raconte. Même en évitant parfois le cadre de la colonisation pour mettre en valeur un personnage, un sentiment, une tradition.

Il est aussi évident de la part de l'auteure que les personnages semblent créés pour être les représentants de certaines de ses caractéristiques en même temps qu'elle en fait les représentants d'un système, d'une société, d'une idée ou d'une valeur. Elle donne à ses personnages certains de ses traits de caractère qu'elle parsème entre ses personnages masculins et féminins, occidentaux comme orientaux. Elle révèle ainsi le fait qu'elle se partage entre les deux mondes auxquels malgré les critiques souvent acerbes de la société occidentale elle en soustrait certaines valeurs qu'elle juge positives comme l'esprit de liberté (liberté de choisir, de penser et d'être différent.)

La rencontre de l'Autre pour elle se fait sous deux aspects. La réussite de cette rencontre dépendra de certains critères que l'auteure juge indispensables. Parmi lesquels l'éloignement de certaines valeurs de la société occidentale, le libre arbitre et l'ouverture sur l'Autre, sans préjugés et sans jugement de valeur.

Le discours du héros de sa nouvelle *Le Major*, Jacques, à travers ses interrogations sur le jugement de valeurs que peuvent faire ses compatriotes sur les Autres, est pour nous le discours de l'auteure elle-même. A travers sa vie, ses choix et son itinéraire, elle semble rechercher une sorte de paix qu'elle voudrait refléter dans la relation qu'elle s'imagine entre l'Orient et l'Occident. Le contact qu'elle évoque entre les deux rives même s'il semble impossible et qu'il avorte toujours dans ses écrits, sera toujours entouré de conditions dont la plus importante semble le fait que les héros occidentaux font partie d'un système, qu'il soit la société à laquelle ils appartiennent ou la communauté militaire dont ils font partie, ce qui rend difficile l'accession à la liberté qu'ils recherchent.

Nous voulions aussi montrer la part d'implication de l'auteure dans ce qu'elle avance comme informations. Les différentes descriptions qu'elle fait des lieux qu'elle a visités, des paysages qu'elle a contemplés, les portraits des personnes qu'elle a rencontrées, les traditions et les mœurs auxquelles elle a assistées, tout cela montre la minutie et l'exactitude de ce qu'elle rapporte et qui voudrait dire finalement qu'elle pénétra la société maghrébine dans sa profondeur. Qu'elle s'y sentit à l'aise et qu'elle l'adopta ; d'où cet attachement à vouloir toujours mettre en valeur ses lieux, ses mœurs, ses traditions et son peuple.

Ces différentes informations donnent aussi une peinture et une représentation de la société maghrébine qui permet une plus grande connaissance de cette dernière. Ces écrits seront considérés comme des textes qui à l'époque servaient de connaissance et de compréhension de la société.

¹ Ce que Jean Déjeux avança déjà dans ses écrits en présentant Isabelle Eberhardt comme parmi les écrivains précurseurs de la littérature algérienne de

Nous aurions voulu pouvoir évoquer beaucoup plus la vie spirituelle d'Isabelle Eberhardt. Mais cela aurait pu donner une autre orientation à notre travail de recherche, et ce volet de la vie de l'auteure a souvent été mis en avant.

L'auteure varie les rencontres des deux mondes et les raisons de l'échec ou parfois de la réussite de cette rencontre. Si l'Autre prend plusieurs identités, étant parfois l'Orient et parfois l'Occident, cependant ce qui paraît évident est que la meilleure représentation du contact qui se crée entre l'Occident et l'Orient se trouve être l'auteure elle-même. Elle investit ses personnages qu'ils soient occidentaux ou orientaux de certaines de ses valeurs personnelles, qu'elles soient acquises de l'Occident ou celles retenues de l'Orient ; mais la rencontre des deux mondes ne réussit pas toujours pour ses héros alors qu'elle la vit elle-même, ayant su combiner en elle les composantes prises de chaque rives et ayant su les rattacher en faisant de cette rencontre en elle-même une composante essentielle de sa personnalité.

Bibliographie

Corpus étudié :

EBERHARDT, Isabelle, *Yasmina...et autres nouvelles algériennes présentées par Delacour &Huleu*, Paris, Editions Liana Levi, 1986. ISBN 2867460239.

Ouvrages :

BENAMARA, Khelifa, *Isabelle Eberhardt et l'Algérie*, Alger, Barzakh, Septembre 2005, 247p. ISBN 9961-892-76-3.

BRAHIMI, Denis, *L'oued et la zaouïa. Lectures d'Isabelle Eberhardt*, Alger, Office Des Publications Universitaires, 1983. 179p.

CHARLES-ROUX, Edmonde, *Nomade j'étais : Les années africaines d'Isabelle Eberhardt 1899-1904*, Paris, Grasset & Fasquelle, 1995. 672 p. Coll. « Le livre de poche ». ISBN 2-253-14165-8.

CHARLES-ROUX, Edmonde, *Un désir d'Orient. La jeunesse d'Isabelle Eberhardt*, Paris, Edition Grasset & Fasquelle, 1988. 733p. Coll. « Le livre de poche ». ISBN 2-253-05690-1.

COMITE DU VIEIL ALGER, fondateur Henri Klein, *Feuillets d'El-Djezaïr*, Algérie, Editions du Tell, Avril 2003, Tome I. 174p. Coll « Histoire et Patrimoine ». ISBN 9961-773-03-9.

DEJEUX, Jean, *La culture algérienne dans les textes*, Paris, Editions Publisud, 1995.

DEJEUX, Jean, *La littérature algérienne contemporaine*, France, Presse Universitaire de France, 1975. 127p. Coll. « Que sais-je ? ».

EBERHARDT, Isabelle, *Œuvres complètes. Ecrits sur le sable (récits, notes et journaliers)*, Paris, Grasset, 1988. 458 p. ISBN 2-246-39221-7.

HENRY, Jean-Robert et Lucienne MARTINI(dir.). *Littératures et temps colonial. Métamorphoses du regard sur la Méditerranée et l'Afrique*, Actes du colloque d'Aix-en-Provence les 7 et 8 avril 1997, Centre des Archives d'Outre-Mer, Aix-en-Provence, Édisud, juin 1999. 344p ISBN 2-7449-0066-4.

RANDAU, Robert, *Isabelle Eberhardt : Notes et souvenirs*, Paris, La boîte à documents, Mai 1989. 270p. ISBN 2-906164-0.

REZZOUG, Simone, *Isabelle Eberhardt*, Alger, Office des Publications Universitaires. 117p. Coll. « classiques maghrébins ».

ROCHD, Mohamed, *Isabelle Eberhardt. Le dernier voyage dans l'ombre chaude de l'islam*, Alger, Entreprise nationale du livre, 1991. 370p.

ROCHD, Mohamed, *Isabelle. Une Maghrébine d'adoption*, Alger, Office des Publications Universitaires. 334p.

STOLL-SIMON, Catherine, *Si Mahmoud ou la renaissance d'Isabelle Eberhardt*, Alger, Edition Alpha, Octobre 2006. 148p. ISBN 9961-780-54-X.

LANASRI, Ahmed, *La littérature algérienne de l'entre-deux-guerres, Genèse et fonctionnement*, Paris, Editions Publisud, novembre 1995. 566p. ISBN 2-86600-747-6.

Livres en arabes :

ابراهيم مياصي – توسع الاستعمار الفرنسي في الجنوب الغربي الجزائري (1881-1912) – منشورات المتحف الوطني للمجاهد – وحدة الطباعة بالروبية – الجزائر – 1996.

MIASSI, Ibrahim, *L'expansion de la colonisation française dans le Sud-Ouest algérien (1881-1912)*, Alger, Imprimerie ANEP-Rouiba, 1996. Coll. « Publications du musée national du Moudjahid »

جمال قنان – قضايا و دراسات في تاريخ الجزائر الحديث و المعاصر – منشورات المتحف الوطني للمجاهد – وحدة الطباعة بالروبية – الجزائر – 1994.

GUENANE, Djamel, *Thèses (Procès) et études dans l'histoire de l'Algérie contemporaine et moderne*, Alger, Imprimerie ANEP-Rouiba, 1994. Coll. « Publications du musée national du Moudjahid »

محمد الطيب العلوي – مظاهر المقاومة الجزائرية (1830-1954) – منشورات المتحف الوطني للمجاهد – المؤسسة الوطنية للاتصال و النشر و الاشهار – وحدة الطباعة بالروبية – الجزائر – 1994

EL ALAOUI, Mohamed-Etayeb, *Les caractéristiques de la résistance algérienne (1830-1954)*, Alger, Imprimerie ANEP-Rouiba, 1994. Coll. « Publications du musée national du Moudjahid ».

Autres livres :

GROJNOWSKI, Daniel, *Lire la Nouvelle*, Paris, Dunod, 1993. 212p. ISBN. 2 10 003514 2.

MILLY, Jean, *Poétique des textes*, France, Edition Nathan, 1994. 314p. ISBN 2.09.190 050.8.

MAINGUENEAU, Dominique, *LE CONTEXTE DE L'OEUVRE LITTERAIRE, Enonciation, écrivain, société*. Paris : DUNOD, 1993. 193p. ISBN 2-10.001688-1.

SARI MOSTEFA-KARA, Fewzia. *Lire un texte*, Oran, Edition Dar El Gharb, 2005. 220p. ISBN 9961-54-544-3.

Dictionnaire :

ARON, Paul, SAINT-JACQUES, Denis, VIALA, Alain. 2002, *Le dictionnaire de la littérature*, Presse Universitaire de France, France, 634p.

Articles :

STOLL-SIMON, Catherine, « L'islam d'une scandaleuse », *Le soir d'Algérie*, (jeudi 15 décembre 2006), p. 7.

MALEXIS, Sophie et ROGER, Simon, « Etonnantes voyageuses. 1/ Isabelle Eberhardt. Le Désert pour horizon », *Le Monde* 2, (8 juillet 2006), p.49-59.

SITOGRAPHIE :

BARSTAD, Guri Ellen, « Isabelle Eberhardt ou l'invention de soi », in <http://www.duo.uio.no/roman/Art/Rf-16-02-2/fra/Barstad.pdf> (Page consultée le lundi 18 juin 2007)

BRAHIMI, Denis, *Maghrébines*, In Google livres, [En ligne]. Adresse URL : http://books.google.fr/books?id=B4OeKH9y01gC&pg=PA61&vq=Yasmina+Isabelle+Eberhardt&dq=intitle:Maghr%C3%A9bines&lr=lang_fr&as_brr=0&source=gbs_search_s&cad=0 (Page consultée le samedi 6 juin 2009)

DELACOUR, Marie-Odile, HULEU, Jean-René, « Isabelle Eberhardt », <http://littera05.free.fr/biographisa.htm> (consulté le 25 juillet 2007)

FROMENTIN, Eugène, *Sahara et Sahel*. In Bibliothèque Nationale de France. Site de la Bibliothèque Nationale de France, [En ligne]. Adresse URL : <http://www.Bnf.fr> (Page consultée le 31 janvier 2007)

PESTEL, S. (30.01.1997), « Eberhardt, Isabelle: Yasmina, 1902 », Collection électronique de la Bibliothèque Municipale de Lisieux, http://ourworld.compuserve.com/homepages/bib_lisieux/yasmina01.htm (consulté le 2 juillet 2007)

PESTEL, S. (06.02.1997), « Eberhardt, Isabelle: Le Major, 1903 », Collection électronique de la Bibliothèque Municipale de Lisieux, http://ourworld.compuserve.com/homepages/bib_lisieux/major01.htm (consulté le 2 juillet 2007)

RAMDANI, Lounès, « Isabelle Eberhardt », in <http://dzlit.free.fr/eberhardt.html> (consulté le 2 juillet 2007)

ROUSSOS, Katherine, « Islam et occidentalisation dans l'autofiction d'Isabelle Eberhardt ». In Société Internationale d'Etude des Littératures de l'Ere Coloniale, [En ligne. Adresse URL : http://www.sielec.net/pages_site/FIGURES/Roussos_eberhardt_1/Roussos_eberhardt_17.htm (Page consultée le dimanche 25 mai 2008)